

AIR & SPACE POWER

JOURNAL
EN FRANÇAIS

PRINTEMPS 2006



LA REVUE DES FORCES
AÉRIENNE ET SPATIALE

| | |
|--|-----------|
| Stratégie de lutte contre le terrorisme Rémy M. Mauduit | 2 |
| Quel genre de guerre ? : Perspectives stratégiques dans la guerre contre le terrorisme par le colonel John D. Jogerst, USAF | 4 |
| Le modèle de la Force aérienne basée sur les effets dans les Petites guerres par le colonel Robyn Read (re), USAF | 20 |
| Puissance aérienne non conventionnelle par le commandant William Brian Downs, USAF | 31 |
| Les opérations basées sur les effets et le contre terrorisme par M. David B. Lazarus | 37 |
| ISR offensif dans la guerre contre le terrorisme : En finir avec le paradigme de la Guerre froide par le lieutenant colonel William B. Danskine, USAF | 45 |
| L'Armée de l'Air contre les Ennemis Asymétriques : Une Formulation pour Evaluer son Efficacité par le Dr. Mark Clodfelter | 58 |
| Aviateurs du champ de bataille : Intégration des moyens de combat en soutien des forces d'opérations spéciales par le général de corps d'armée aérienne William Thomas « Tom » Hobbins, USAF | 69 |
| Revue de livres | 85 |
| Points de vue | 94 |
| Collaborateurs | 95 |



Stratégie de lutte contre le terrorisme

HISTORIQUEMENT, LE terrorisme est avant tout une tactique, un instrument de (ou un substitut à) la guérilla qui démultiplie le sentiment d'insécurité par l'impact social de l'acte violent terroriste (FLN en Algérie, ETA en Espagne, IRA en Irlande...). Le terrorisme se veut avant tout une stratégie de la déstabilisation. L'effet de terreur est précisément celui qui est prioritairement recherché par les terroristes.

L'objectif premier de celui qui utilise la violence terroriste est de se faire reconnaître comme un acteur stratégique et, à terme, politique. Le terrorisme coutumier avait pour objectif la contestation violente d'une situation politique jugée intolérable. La démarche est rationnelle et l'assassinat n'est qu'un moyen de faire connaître certaines revendications. Le terrorisme de décolonisation et de libération appartient à cette catégorie. Désormais, on est sorti de la logique des groupes structurés à revendication explicite pour voir apparaître une nouvelle génération de terroristes transnationaux aux mots d'ordre génériques et universels. La « totalité » du message du nouveau terroriste supprime le message ancien que convoyait l'attentat entre l'Etat et le terroriste. Celui-ci peut donc frapper de façon massive puisqu'il n'attend pas une réponse tangible de l'adversaire, telle que l'indépendance. Il s'agit alors d'une guerre sans merci qui a été déclarée par un groupe de personnes déterminé à tout ce qui ne coïncide pas avec leurs valeurs.

L'extrême violence des actions terroristes aveugles contemporaines confirme le sentiment de leur totale irrationalité, résultat d'une vision du monde totalitaire et rejetant le multiculturalisme et les droits et libertés les plus fondamentales. Cette forme de terrorisme pose les premiers jalons d'une nouvelle forme de conflits pour le XXI^e siècle.

Le terrorisme trouve souvent son terreau dans la pauvreté, les injustices, le désespoir et les inégalités difficilement supportables qui rendent la vie sociale particulièrement explosive. Le terrorisme actuel est, de surcroît, exaspéré par la confusion entre les pouvoirs politique et spirituel dans les pays islamiques et le vivier établi à l'échelle planétaire par les extrémistes salafistes et wahhabistes dans les mosquées, les madrasas, les associations caritatives qui prêchent l'identitarisme islamique et la rupture avec les autres cultures. Dans ces conditions, la religion devient le lien nécessaire de solidarité. La mosquée devient un endroit de contestation des régimes installés au pouvoir depuis les indépendances, de la mondialisation et de l'immigration musulmane en Occident. On voit ainsi apparaître de nouveaux groupes dont la plupart se réfèrent à une conception dévoyée de l'Islam plus proche de la secte apocalyptique que des mouvements contestataires et politiques. Le terroriste devient alors un fanatique, un serviteur de Dieu, qui n'attend d'espérance que de l'autre monde. Al Qaida et ses acolytes apparaissent ainsi comme des groupuscules très dangereux, non parce qu'ils seraient l'expression ultime d'une lutte des civilisations mais parce que ce sont des mouvements marginaux, nihilistes, psychotiques et sectaires.

En fait, la sécurité nationale américaine rejette explicitement l'idée que la guerre contre le terrorisme serait un choc des civilisations : « L'ennemi n'est pas une personne ou un régime politique unique, ni une religion ou une idéologie unique. L'ennemi est le terrorisme – violence préméditée, issue de motivations politiques, perpétrée envers des innocents. » Président Georges W. Bush, Maison blanche, 17 septembre 2002 in *The National Security Strategy of the United States of America*.

L'assimilation du terrorisme à la guerre sainte par ces terroristes constitue la phase ultime de la justification de la violence et place le monde islamique au cœur du conflit. De ce fait, ce radicalisme amplifie le fait que l'objectif final des commanditaires des attentats est de déstabiliser certains Etats musulmans modérés afin de provoquer un embrasement généralisé, un affrontement total et sans merci, entre les « vrais musul-

mans » et les infidèles (les Etats-Unis et le monde occidental) ainsi que les « apostats » (plus de 2 milliards de musulmans qui ne partagent pas leur délire) qui leur sont assimilés.

Le terrorisme « religieux » est plus dangereux que celui qui revendique des motivations purement sociales, économiques et politiques. Il est exportable. Il est messianique. Il renonce à tout dialogue avec l'Occident dans un processus de radicalisation violent. Il déclare une guerre sans limites de temps, d'espace et d'adversaires, avec des réseaux toujours recomposés. Dans ces conditions, les victoires n'apparaissent qu'avec le temps mais l'objectif primordial d'une stratégie de lutte contre le terrorisme demeure la mise hors d'état de nuire d'un ennemi largement déterritorialisé. Des frappes militaires de toute nature (utilisation d'aéronefs, de raids de commandos ou d'opérations conduites par les services spéciaux) répondent de façon systématique à ce terrorisme. Dans cette stratégie, la Force aérienne et spatiale joue un rôle vital : affaiblir l'adversaire et le paralyser; surveiller et localiser les zones ennemies... Le reste, qu'il s'agisse de la résolution de conflits comme celui du Proche-Orient, de l'instauration de régimes à la fois plus représentatifs et respectueux des règles internationales dans le monde arabe et islamique, ou du remède à l'inégalité internationale entre les sociétés, peut certes être un moyen de mieux atteindre cet objectif essentiel, mais il lui est subordonné. Une analyse attentive des conditions politiques, économiques et sociales permettant de déterminer les causes profondes de la violence doit accompagner la destruction de l'écosystème du terrorisme international.

La stratégie de la lutte contre le terrorisme des Etats-Unis est basée sur l'inacceptation d'attendre que la menace se concrétise, et sur la capacité de maîtriser le temps du conflit. La sécurité américaine devient une sécurité préemptive : « Etant donnés les buts des Etats voyous [rogue states] et des terroristes, les Etats-Unis ne peuvent plus compter uniquement sur une attitude réactive comme nous l'avons fait par le passé. L'incapacité à dissuader un attaquant potentiel, l'immédiateté des menaces d'aujourd'hui, l'ampleur du mal potentiel qui peut être causé par le choix des armes de nos adversaires ne nous laissent pas le choix ». (*National Security Strategy*, Maison Blanche, septembre 2002)

Cette stratégie est essentiellement axée sur l'identification des menaces et leurs désamorçages avant qu'elles n'atteignent les frontières des Etats-Unis. Elle prévoit l'utilisation de tous les outils dont dispose la puissance américaine, à savoir la diplomatie, l'économie, la répression criminelle, les finances, la diffusion d'information, les renseignements et l'armée. Cette stratégie compte également beaucoup d'autres composantes clés et s'inscrit dans le cadre d'un concept stratégique plus large de « défense en profondeur ».

Dans le cadre de cette défense en profondeur, la Maison blanche a publié, le 14 février 2003, un document de 30 pages intitulé la « Stratégie nationale de lutte contre le terrorisme ». Cette stratégie a été mise sur pied afin de compléter d'autres éléments de la *National Security Strategy*, y compris les sous-stratégies en matière de sécurité intérieure, d'armes de destruction massive, de cyberspace, de protection des infrastructures à risque et de contrôle de stupéfiants. Elle repose sur quatre piliers, à savoir le combat, le déni, l'amélioration et la défense, quatre éléments qui doivent être mis en oeuvre simultanément.

Si la prévention et la force militaire restent des éléments importants, la stratégie reconnaît que la guerre contre la terreur ne se gagnera pas sur le champ de bataille et met en exergue une politique forte en insistant sur les éléments garantissant une politique à long terme tels que la répression criminelle, les campagnes publiques d'information et le développement économique. Des versions antérieures de cette stratégie avaient mis davantage l'accent sur la coopération internationale en matière de répression criminelle.

Rémy M. Mauduit, éditeur
Air & Space Power Journal, en français
Maxwell AFB, Alabama

Quel genre de guerre ?

Perspectives stratégiques dans la guerre contre le terrorisme

PAR LE COLONEL JOHN D. JOGERST, USAF

Résumé de l'éditeur : Dans cet article, le colonel Jogerst passe en revue les preuves et les implications de la guerre globale contre le terrorisme : le choc des civilisations prédit par Samuel Huntington, les activités criminelles de groupes isolés, et l'extension d'une insurrection ou d'une guerre civile en cours dans le monde arabe islamique.



« Le premier, le suprême et le plus lourd de conséquences des actes de jugement qu'un homme d'état et un commandant aient à faire est d'établir par ce test le type de guerre dans lequel ils s'embarquent; ne jamais la confondre ni essayer de la transformer en quelque chose d'étranger à sa vraie nature. »

Carl von Clausewitz

APRÈS TROIS ANS de notre guerre globale contre le terrorisme transnational, la stratégie des Etats-Unis, et de ses partenaires de la coalition dans le monde civilisé, continue d'évoluer.¹ Les régimes en place qui ont soutenu le terrorisme en Afghanistan et en Irak ont été détruits. Les mouvements terroristes aux Philippines et ailleurs sont attaqués. Les terroristes

individuels ont été arrêtés dans les pays du monde entier. Les Etats-Unis ont publié une *Stratégie nationale pour combattre le terrorisme*, qui en appelle à « une stratégie d'action directe et continue contre les groupes terroristes, dont l'effet cumulé va d'abord perturber, puis au fil du temps réduire et finalement détruire les organisations terroristes. »² Cependant le débat national continue quant aux caractéristi-

ques de cette guerre contre le terrorisme, à la stratégie appropriée, et au but ultime des Etats-Unis.

Immédiatement à la suite des attaques du 11 septembre 2001, différents commentateurs ont caractérisé ce conflit de type de guerre entièrement nouveau.³ L'intégration et la portée mondiale des organisations terroristes, la possibilité qu'elles ont d'utiliser des armes de destruction massive, et l'absence d'états nations en tant qu'adversaire semblaient sans précédent. Notre *Stratégie nationale pour combattre le terrorisme* reconnaît que cette « lutte contre le terrorisme international est différente de toutes les autres guerres de notre histoire. Nous ne triompherons pas seulement, ni même principalement, par les moyens militaires. Nous devons combattre les réseaux terroristes, et tous ceux qui soutiennent leurs efforts pour semer la terreur dans le monde, avec tous les instruments du pouvoir national – la diplomatie, l'économie, les forces de l'ordre, la finance, l'information, le renseignement et le militaire. »⁴

Appliquer ces instruments du pouvoir national d'une façon cohérente requiert un point de vue unifié – une définition du conflit ainsi qu'un adversaire en particulier – partagé depuis le champ de combat tactique jusqu'aux plus hautes instances américaines de prise de décisions politiques. Le débat académique et populaire s'est consolidé autour de trois candidats pour un point de vue. L'un des camps voit dans ce conflit un « choc des civilisations », inhérent à notre monde multiculturel et globalement interconnecté. Un autre le perçoit comme faisant partie d'un devoir sans fin, dans une société civilisée et globale, de dénicher et de détruire les éléments néfastes qui minent cette société. Pour un troisième camp, la guerre actuelle menée contre le terrorisme représente une nouvelle phase plus étendue d'une guerre civile en cours pour le contrôle du monde arabe islamique.

Même si les analyses minutieuses attestent de la validité du troisième point de vue, notre vision est brouillée par le fait que l'arène soit globale et que les insurgés utilisent la tactique de la terreur. Notre cadre de référence pour la guerre contre le terrorisme a des consé-

quences à la fois immédiates et à long terme sur la stratégie et sur la planification des forces armées américaines. Chacun de ces points de vues confronte les Etats-Unis à une panoplie de choix stratégiques différents.

Le choc des civilisations

Dans son article « Le choc des civilisations ? » et dans le livre qui a suivi sur le même sujet, Samuel Huntington décrit l'avenir du conflit non pas en termes de lutte entre des états nations en quête de ressources ou d'influences, mais en termes de frictions entre les grandes civilisations de ce monde.⁵ Dans le passé, les membres de différentes civilisations avaient peu ou pas de contacts entre eux. Les conflits survenaient surtout entre membres d'une même civilisation qui se battaient pour le contrôle local du territoire, de la population ou de l'influence. Cette situation a changé avec la croissance des grands empires occidentaux, dont la supériorité technologique permettait de dominer d'autres civilisations; les membres de la civilisation occidentale ont également mené de grandes entreprises guerrières entre elles. La fin de la Guerre froide a apparemment mis un terme à la guerre au sein de la civilisation occidentale mais a également éliminé les contraintes qui empêchaient les conflits entre autres membres du réseau de civilisations mondiales dorénavant étroitement interconnectées.

Dans cette nouvelle phase de rivalité, Huntington s'attend à ce que des conflits fondamentaux surviennent des différences culturelles entre les principales civilisations, connues sous les noms de chrétienne occidentale, chrétienne orthodoxe, islamique, animiste africaine, hindoue, bouddhiste, confucianiste, et japonaise. Les conflits surviennent sur les « lignes de faille » entre ces cultures, là où les soucis d'identité et de valeurs culturelles remplacent les questions de géopolitique internationale qui autrefois alimentaient les conflits entre états.⁶

En utilisant le canevas d'Huntington, l'on peut voir dans le conflit entre l'Islam et l'Occident la continuation de 1400 ans de rivalité entre deux cultures universalistes et expansionnistes, ayant des visions missionnaires similaires (au point qu'elles représentent une foi réelle ayant

le devoir de convertir tous les « mécréants »).⁷ Leur monothéisme rend difficile l'assimilation de divinités supplémentaires et pousse à la perception d'un monde en termes de dualité. Bien que pour toutes deux le monde soit un produit « conçu par Dieu », qu'elles ont pour devoir de remplir, le concept musulman de l'Islam subsume la relation et la politique comme mode de vie, alors que la chrétienté occidentale sépare la pratique de la religion du gouvernement séculaire de l'état.

Un certain nombre de forums ont souscrit à ce point de vue que la guerre contre le terrorisme est un choc des civilisations – la quatrième guerre mondiale. En écrivant immédiatement après le 11 septembre et la guerre en Afghanistan, le Dr Eliot Cohen, de l'université John Hopkins, décrit cette guerre comme une « rivalité pour le gouvernement libre et modéré du monde musulman. »⁸ S'exprimant avant le Symposium du Restoration Weekend de 2002, James Woolsey, ancien directeur de la Central Intelligence Agency (CIA), en se basant sur la thèse du Dr Cohen, résumait parfaitement le conflit en termes culturels : « On nous déteste à cause de notre liberté d'expression, à cause de notre liberté de croyance, à cause de notre liberté économique, à cause de notre façon de traiter les femmes sur un pied d'égalité, ou presque, à cause de toutes les bonnes choses que nous faisons. »⁹ On peut trouver dans les écrits de Bernard Lewis, professeur émérite de l'université de Princeton, spécialiste du Proche-Orient, un résumé plus érudit du conflit culturel entre l'Islam et l'Occident. Dans différents articles au cours de la dernière décennie, le Dr Lewis identifie la cause d'un conflit fondamental qui existe entre la vision triomphante qu'a l'Islam de ses conquêtes passées, et sa marginalisation politique et sociale actuelle.¹⁰

Oussama ben Laden et Al-Qaida ont fait des affirmations similaires, projetant le conflit comme un clash apocalyptique global. Dans une interview effectuée en 1999, ben Laden décrit sa guerre : « Disons qu'ils y a deux adversaires dans ce conflit : Le premier adversaire est le monde chrétien, allié à la communauté juive sioniste, et mené par les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, et Israël ; le second adversaire est le monde musulman. »¹¹ Ce message cohérent renvoie à son

commentaire antérieur disant que « cette guerre ne sera pas seulement entre le peuple des deux mosquées sacrées et les Américains, mais elle se fera entre le monde islamique et les Américains avec leurs alliés, car cette guerre est une nouvelle croisade menée par l'Amérique contre les nations islamiques. »¹² L'idée d'un formidable choc des civilisations – une guerre dressant l'Islam contre l'Occident – sert de cri de ralliement à ces groupes. De ce point de vue, les deux adversaires se concentrent sur des différences culturelles fondamentales entre les sociétés occidentale et islamique, et laissent entendre que le vainqueur de cette guerre est celui qui changera (c'est-à-dire, vaincra) l'autre.

Si l'on accepte ce cadre pour la guerre contre le terrorisme, il nous faut définir nos objectifs à l'intérieur de ce cadre. Dans ce conflit, le but de chaque civilisation est de changer (en fait détruire) ou de contenir l'autre. Ces objectifs s'appliquent que l'on prenne une position réaliste (l'autre représente une menace qui doit être détruite ou maîtrisée) ou une position idéaliste (l'autre doit accepter les « bonnes » valeurs et adopter la norme en matière de comportement). Construire une stratégie exige que nous définissions la façon dont nous utilisons nos moyens disponibles pour atteindre l'objectif choisi – parvenir à nos fins.

Détruire ou conquérir une autre culture, ou un groupe de nations détenant cette culture, passe par la modification des régimes en place, qui sont l'expression de cette culture dans le système international des états nations. Cette position suppose que nous avons exclu l'hypothèse d'un anéantissement physique de cette culture et de sa population, puisqu'il serait incompatible avec les valeurs de notre propre culture. Les nouveaux régimes, qu'ils soient sympathisant avec l'Occident ou sous son contrôle direct, doivent alors modifier les sociétés qu'ils dirigent. L'histoire regorge d'exemples de régimes qui ont pu être changés, bien que dans la plupart des cas de tels actes ne modifient que très peu la culture sous-jacente dans la mesure où la population est préservée. L'exemple britannique en Inde est très instructif, de même que leur expérience coloniale en Irak. La colonisation des Amériques a réussi à modifier les cultures

préexistantes, mais la population d'origine a été presque éliminée et remplacée – ou dominée – par les colons chrétiens occidentaux.

Utiliser les outils en notre possession en termes de diplomatie, d'information, d'armée et d'économie, pour modifier les régimes islamiques, s'avérerait difficile. Notre expérience des sanctions diplomatiques et économiques envers l'Irak dans les années 1990 illustre l'ampleur du problème. En dépit de pressions diplomatiques mondiales et presque unanimes et d'une décennie de quasi-embargo, il a quand même fallu des actions militaires significatives pour renverser le régime de Saddam Hussein.

Mener une guerre contre une « civilisation » requiert une stratégie de confrontation et de conquête. Même si cela est problématique, l'Occident pourrait en fait mener et gagner une telle guerre. Elle serait certainement coûteuse et nécessiterait un nombre important de troupes, ainsi que des forces armées de haute technologie. Cela supposerait également une importante période d'occupation pour établir le contrôle sur la population et modifier son comportement à travers l'endoctrinement et l'éducation.

Même si les opérations Enduring Freedom (Liberté Durable) et Iraqi Freedom (Liberté en Irak) ont démontré la capacité des armées occidentales de haute technologie à gagner des batailles, les suites nous ont enseigné qu'à assurer la stabilité et la reconstruction des sociétés requiert des effectifs nombreux. Même avec des efforts substantiels, il reste à voir si l'Occident peut gagner la bataille de l'information et défaire les effets d'années de conditionnement idéologique dans les écoles islamiques (madrasas) et d'un régime de cinq prières par jour dans les mosquées. On peut douter de l'efficacité d'une campagne d'information externe sur une modification significative de la structure de la culture islamique, renfermée et indépendante.

Endiguer les états islamiques représente une tâche encore plus ardue. L'endiguement, qui suppose une frontière à l'intérieur de laquelle l'ennemi est contrôlé, nécessite la construction d'une coalition forte afin de créer et de maintenir cette frontière. L'Occident a réussi à contenir l'Union Soviétique, mais seulement devant la menace immédiate portée à

la survie des nations de la coalition, et avec l'héritage des alliances de la Seconde guerre mondiale sur lequel il était possible de construire. Rien de tel n'est disponible aujourd'hui. Il est plus que probable que le potentiel militaire des nations islamiques, même en tenant compte des puissances nucléaires actuelles et futures, n'atteindra jamais l'ampleur de l'Armée Rouge Soviétique.

L'endiguement économique de l'Islam présente un problème encore plus important. À l'inverse de l'Union Soviétique pendant la Guerre froide, les états islamiques jouent un rôle crucial dans l'économie mondiale. De nombreux membres potentiels d'une coalition anti-islamique dépendent des nations islamiques pour leur fourniture en pétrole. L'Arabie Saoudite à elle seule possède environ un quart des réserves mondiales de pétrole avérées. Les perturbations économiques que causerait en Occident le manque de ces ressources, rendraient la constitution d'un soutien populaire envers cet endiguement fortement improbable en l'absence d'une menace extrême et immédiate.

En effet, il faudrait vraiment être acculé pour brandir les nations islamiques en tant que menace significative. Leurs forces armées sont faibles et leur portée limitée. De plus, ils ont tout intérêt à supporter l'Occident en tant que client de leur pétrole et comme source fondamentale de richesse. En fait, les membres de la coalition mondiale contre le terrorisme, menée par les Etats-Unis, comprennent l'Azerbaïdjan, l'Égypte, la Jordanie, le Koweït, le Kirghizstan, la Malaisie, le Pakistan, le Qatar, l'Arabie Saoudite, le Tadjikistan, la Turquie, le Turkménistan, les Emirats Arabes Unis, et l'Ouzbékistan.¹³

De façon plus problématique, une stratégie d'endiguement ne fait que repousser le conflit. L'essence même de l'endiguement, c'est la stase – éviter une guerre ouverte soit en attendant que l'état interne de l'adversaire ne change, soit en menant une rivalité non militaire. Sans option militaire ou économique efficace, nous ne pouvons qu'attendre une modification idéologique au sein de la population de l'adversaire. La nature indépendante et la stabilité culturelle avérée de l'Islam indiquent qu'une telle attente serait longue. Pendant ce

temps, l'endiguement condamne la population adverse à l'isolement et à la misère, renforce les élites en place en leur fournissant un bouc émissaire à accuser de tous les maux, et plante les graines d'un futur conflit.

La thèse d'Huntington précise que si une guerre est probable, elle n'entraîne pas nécessairement la guerre. Elle pose le postulat de la friction le long des lignes de faille entre les civilisations, mais n'exclut pas la coopération à travers ces lignes. Plusieurs auteurs ont pris Huntington à partie parce qu'il désigne la culture comme force motrice des conflits à venir, plutôt que les problèmes locaux liés aux puissances politiques, à l'économie et à l'idéologie.¹⁴ En fait, la sécurité nationale américaine rejette explicitement l'idée que la guerre contre le terrorisme serait un choc des civilisations : « L'ennemi n'est pas une personne ou un régime politique unique, ni une religion ou une idéologie unique. L'ennemi est le terrorisme – violence préméditée, issue de motivations politiques, perpétrée envers des innocents. »¹⁵

Notre *Stratégie nationale pour combattre le terrorisme* précise cette affirmation en se focalisant sur la lutte contre les réseaux terroristes, renvoyant ainsi le conflit à un combat entre les terroristes et toutes les nations civilisées. Séparés, pour la forme, de la société islamique dans son ensemble, les terroristes sont des opportunistes fourvoyés et malfaisants, qui exploitent le mécontentement populaire pour alimenter leurs intentions radicales. Nous n'avons aucune intention de partir dans une guerre de conquête contre l'Islam.

Al-Qaïda contre l'Occident

Même si nous l'appelons guerre contre le terrorisme, une guerre se mène contre des adversaires spécifiques et non contre des actions. Nos ennemis dans cette guerre sont connus sous divers noms, tels que « musulmans radicaux », « islamistes extrémistes » ou plus simplement « infâmes personnages ». Les commentateurs identifient l'Islam radical à une pépinière pour ces individus et citent les principes pacifiques de l'Islam comme preuves que les terroristes ne représentent pas le peu-

ple arabe ou islamique, dont les gouvernements ne soutiennent pas ouvertement les groupes terroristes. Les autorités de plus de 90 pays, dont l'Arabie Saoudite, la Jordanie, le Yémen, le Pakistan, la Malaisie, et l'Indonésie, ont arrêté des membres d'Al-Qaïda et des groupes associés.¹⁶

Jamal Khashoggi, éditeur en chef de l'anglophone *Arab News* en Arabie Saoudite, donne un argument de ce point de vue, en mettant en évidence la honte que ben Laden faisait porter à son éminente famille, son absence de réputation en tant qu'érudit islamique, et le fait qu'il viole l'interdiction de l'Islam de faire couler le sang d'innocents.¹⁷ Néanmoins, la profusion de reportages montre qu'Al-Qaïda et les autres groupes fondamentalistes jouissent d'un soutien considérable à travers le monde islamique. Steven Emerson – expert en terrorisme, directeur de Investigative Project, et auteur de *Jihad en Amérique : Les terroristes qui vivent parmi nous* – a certifié devant le Congrès que,

à l'aide d'un réseau élaboré de mosquées, d'école, d'organisation[s] « caritative[s] » et « humanitaire[s] », et même de services diplomatiques officielles, l'Arabie Saoudite a, pendant des années, entretenu la croissance et propagation d'une interprétation doctrinale et militante de l'Islam. L'idéologie du Wahhabisme a été exportée non seulement à travers le Moyen Orient mais aussi à travers le monde, conduisant à l'endoctrinement d'une haine anti-américaine, antichrétienne, antisémite, et anti-Occident parmi les nouvelles générations de la jeunesse islamique militante.

De plus, il prévient

qu'il est impératif d'attirer l'attention sur le fait que le terrorisme d'Oussama ben Laden et l'extrémisme du Wahhabisme ne sont pas l'Islam. La grande majorité des musulmans n'est pas liée au terrorisme ni à l'extrémisme mais cherche plutôt une coexistence pacifique comme les membres d'autres confessions religieuses. Plus exactement, ce n'est qu'une petite minorité islamique extrémiste qui cherche à imposer ses vues sur le reste du monde musulman.¹⁸

Les terroristes eux-mêmes apportent leur soutien à cette vision d'une guerre contre l'Occident. Le but établi de ben Laden et d'Al-Qaïda comprend l'évincement hors du « monde islamique » du système mondialisé mené par l'Occident, afin

de « corriger ce qui est survenu au monde islamique en général, et à la terre des deux lieux saints en particulier. »¹⁹ Ces commentaires font référence à la perte de territoire dans les conflits arabo-israéliens, à la libération du Koweït par les forces occidentales, à la présence continue de ces forces dans la péninsule arabe, et au déclin des richesses économiques du Moyen Orient.²⁰

Ben Laden exprime clairement et ouvertement l'engagement d'Al-Qaida en faveur de la violence dans sa « Déclaration de guerre contre les Américains qui occupent la terre des deux lieux saints », publiée en 1996.²¹ De plus, un manuel d'entraînement d'Al-Qaida, saisi lors d'une descente en Grande Bretagne, révèle sous forme graphique les intentions de l'organisation : « Les gouvernements islamiques ne se sont jamais établis, et ne s'établiront jamais, via des solutions pacifiques ni via des assemblées coopératives. Ils s'établissent comme ils l'ont [toujours] été – par le stylo et le pistolet – par le mot et la balle – par la langue et les dents. »²² Donc, les terroristes veulent forcer l'Occident à se retirer de la péninsule arabe et de la Palestine. A une plus grande échelle, ils en appellent à l'institution par la force

de gouvernements islamiques qui rejettent tout contact et toute influence avec l'Occident.

Si c'est la guerre à laquelle nous devons faire face, nous devons nous fixer le but de capturer ou de tuer les membres de ces groupes terroristes, éviter qu'ils ne perpètrent des actes de violence, et les empêcher de faire de futures recrues. Paul K. Davis et Brian Michael Jenkins voient les terroristes comme faisant partie d'un système complet, dont chaque élément auraient ses caractéristiques uniques et ses routes d'influence (fig. 1). Construire une stratégie mondiale pour vaincre les terroristes requiert de s'occuper judicieusement de chacune de ces parties, en y intégrant des mesures diplomatiques, militaires, économiques et d'information. Une telle action, réfléchié dans notre *Stratégie nationale pour combattre le terrorisme* ressemblerait plus à une opération de maintien de l'ordre qu'à une guerre :

Les Etats-Unis et leurs partenaires vaincront les organisations terroristes d'envergure mondiale en les attaquant dans leurs sanctuaires; dirigeants; contrôle, commande et communications; support matérie ; et finances....

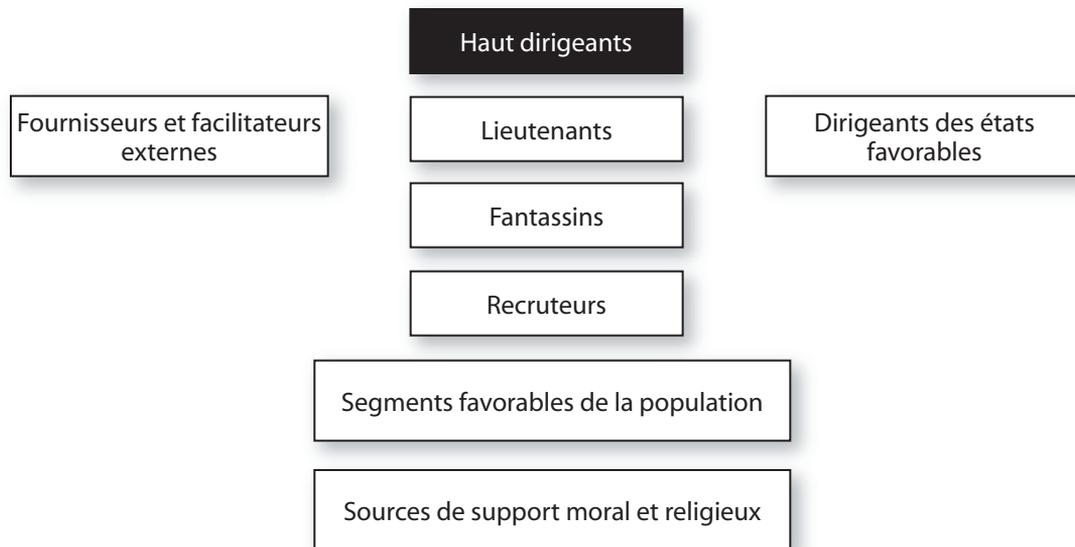


Figure 1. Les acteurs du système terroriste. (Réimprimé d'après Paul K. Davis et Brian Michael Jenkins, *Deterrence and Influence in Counterterrorism: A Component in the War on al Qaeda*, MR-1619-DARPA [Santa Monica, CA: RAND, 2002], 15, <http://www.rand.org/publications/MR/MR1619>.)

Nous *bloquerons* tout cautionnement, soutien et sanctuaire aux terroristes en nous assurant que les autres états acceptent leurs responsabilités de mener des actions contre les menaces internationales sur leur territoire souverain....

Nous ferons *régresser* les contextes nationaux qui donnent naissance au terrorisme, en obtenant de la communauté internationale qu'elle concentre ses efforts et ses ressources dans les pays où le risque est le plus élevé....

De façon plus importante, nous *défendrons* les Etats-Unis, nos citoyens, et nos intérêts chez nous comme à l'étranger, à la fois en protégeant pro activement notre patrie, et en étendant nos défenses pour nous assurer que nous identifions et neutralisons la menace aussi tôt que possible (Intonation dans l'original).²³

La stratégie américaine détaille les types d'activités et de campagnes nécessaires pour vaincre les terroristes. Pour les opérateurs militaires, le concept le plus significatif comprend une inversion par rapport au rapport habituel entre intelligence et opérations. Dans les opérations militaires conventionnelles, les forces ennemies sont en général plus faciles à trouver qu'à détruire. Les formations militaires assez importantes, et leurs équipements, opèrent en terrain dégagé et émettent quantité de signatures sujettes à interception et localisation via des moyens techniques. L'on peut donc alors rassembler une force supérieure pour détruire une partie suffisamment importante de la puissance de combat et des défenses adverses, pour neutraliser la cohésion et l'efficacité de l'unité. L'unité vaincue se retire alors, se disperse, ou est capturée.

A l'inverse, les terroristes opèrent individuellement ou en petits groupes noyés dans une population plus importante, ne produisant que des petites signatures qui se perdent facilement dans le bruit de fond d'une société entière. Ils peuvent mener leurs activités en utilisant des messagers et se déplacer individuellement pour éviter de générer une signature. Les trouver requiert un effort de renseignement considérable, afin de tirer meilleur parti de la moindre information que les terroristes laissent échapper. En effet, l'intelligence humaine est peut-être le seul moyen de rassembler des informations receva-

bles avant les actions terroristes. Après avoir repéré les terroristes, ils peuvent être capturés ou détruits avec relativement peu de force, en s'assurant de bien les compter *tous*; sinon, ils peuvent rapidement se regrouper et poursuivre leurs attaques.

Les opérations militaires dans la guerre contre le terrorisme ne nécessitent pas d'augmentation substantielle des forces conventionnelles. La contribution militaire doit plutôt se concentrer sur la collecte de renseignements. Nous ne devons pas sous-estimer l'ampleur de l'effort qui est nécessaire pour capturer la signature à peine visible des terroristes, le besoin en intelligence humaine, ni la nature critique de la coordination entre agences. Les opérations militaires traditionnelles se limiteront probablement à fournir la mobilité et de petites forces d'attaque. Les combats majeurs n'interviendraient que pour traiter de fortes concentrations de terroristes ou les états qui les soutiennent. Ces opérations militaires devraient formuler leurs objectifs en termes de maintien de l'ordre : ramener *chaque* terroriste, mort ou vif. Nous devrions solliciter le support d'autres organisations et d'autres pays pour qu'ils fournissent des informations et entreprennent le développement et la construction nationale dans les zones où grandissent les terroristes.

Ce point de vue provient de l'hypothèse selon laquelle cette guerre a lieu entre des terroristes et les nations occidentales, en particulier les Etats-Unis. Dans ce cas, les terroristes livrent une guerre contre les Etats-Unis, ses idéaux, et le système international qui les soutient. Ils cherchent à modifier les comportements spécifiquement occidentaux, à faire triompher leur point de vue dans le monde, et finalement à détruire la civilisation occidentale. Cependant, les déclarations mêmes des terroristes remettent en question ce point de vue. Les dirigeants d'Al-Qaida sont bien éduqués et connaissent la culture occidentale. Est-il possible qu'ils pensaient que les attaques du 11 septembre conduiraient à des changements fondamentaux dans la culture et les gouvernements occidentaux ? Ou bien est-il plus probable qu'ils aient imaginé les attaques pour qu'elles provoquent une réponse occidentale qu'ils pourraient exploiter pour obtenir le soutien d'une audience plus large ? Oussama ben Laden ne se soucie

guère de la façon dont son message idéologique passe à Peoria (une petite agglomération dans l'Illinois. Note de l'éditeur). Ses objectifs et son audience cible se trouvent dans le monde islamique arabe. En particulier, lorsqu'on passe en revue l'histoire et la rhétorique des groupes islamiques terroristes, on arrive à la conclusion qu'ils constituent une insurrection active de style guerre civile. Si tel est le cas, alors le combat est en fait entre éléments progressistes et éléments fondamentalistes, dans le but de contrôler le monde islamique.

La guerre civile dans le monde islamique (arabe)

Les déclarations et les actions des terroristes concordent avec l'une des plus anciennes formes de guerre – l'insurrection – mais menée à un échelon global. Leur objectif n'est pas la violence déraisonnée, la revanche ni le profit; ils se voient plutôt comme « un mouvement organisé visant à renverser un gouvernement établi, par l'utilisation de la subversion et du conflit armé. »²⁴ Leurs dirigeants, sommairement organisés mais efficaces, sous la bannière d'Al-Qaida, poursuit une idéologie ferme qui influence leur stratégie et leur base de soutien, tandis qu'ils avancent vers leur but de remplacer les gouvernements actuels du monde arabe par un califat islamique.²⁵ La base de soutien des terroristes consiste en un réseau, étendu et bien organisé, d'individus, d'officiels religieux et de gouvernement, de rejets du mouvement de la Confrérie Musulmane Islamiste, et de groupes dissident locaux.

Les fondateurs et membres les plus anciens d'Al-Qaida sont enracinés dans les mouvements nationalistes islamiques, illustré par la Confrérie Musulmane, fondée en Égypte en 1928 et étroitement liée au mouvement fondamentaliste Wahhabite saoudien.²⁶ Créée en réaction à la domination coloniale des nations islamiques, la confrérie cherche à atteindre une indépendance vis-à-vis des nations, et à établir des gouvernements islamiques dans de nouvelles nations. Elle a engendré de nombreux groupes dissidents et continue d'exploiter le mécontentement populaire pour

faire avancer sa cause.²⁷ Depuis le retrait des puissances coloniales, la confrérie a dirigé ses efforts envers les régimes arabes en place, en cherchant la participation si possible, et agissant en violente opposition sinon.

Une lecture attentive des paroles mêmes des terroristes révèle leur focalisation sur la péninsule arabe. Ils réservent leurs invectives et leurs condamnations les plus acerbes pour les dirigeants d'Arabie Saoudite. Au sujet des problèmes internes à l'Arabie Saoudite, ben Laden écrit, « Ils [le peuple] croient même que la situation est un fléau qu'Allah leur a imposé pour ne pas avoir protesté contre les mesures et les comportement oppressifs et illégitime du régime en place : Ignorer la loi divine de la Shari'a, priver le peuple de ses droits légitimes, laisser les Américains occuper la terre des deux lieux saints, emprisonner injustement des érudits sincères. » Il en appelle directement aux forces de sécurité saoudiennes à agir, déclarant que

le régime avait renversé ces principes [islamiques] et leur compréhension, humiliant l'Ummah [communauté de l'Islam] et désobéissant à Allah. Il y a un demi-siècle, les dirigeants ont promis à l'Ummah qu'elle regagnerait le premier Qiblah [littéralement, la direction de la prière, au début de sa carrière, le prophète était face à la mosquée de Jérusalem pour prier], mais cinquante ans plus tard [une] nouvelle génération est arrivé et les promesses ont changé; la mosquée d'Al Aqsa [le « Dôme du Rocher » à Jérusalem, sur le temple du Mont] [a été] cédé aux sionistes et les plaies de l'Ummah continuent d'y saigner. Lorsque l'Ummah n'a pas regagné le premier Qiblah et le chemin du voyage du Prophète (Qu'Allah le bénisse et le salue), et en dépit... de tout ce qui précède, le régime saoudien avait réduit l'Ummah aux saintetés restantes, la ville sainte de Makka et la mosquée du Prophète (Al-Masjid An-Nabawy), en appelant l'armée [des] Chrétiens pour défendre le régime. Les croisés ont eu la permission d'être dans le pays des deux lieux saints. Ce n'est cependant pas surprenant, le Roi lui-même porte une croix sur la poitrine.²⁸

Robert Baer, vétéran qui a passé 21 ans à la CIA et expert sur les questions du Moyen Orient, capture la dynamique de cette insurrection dans son article « La chute de la maison Saoud », sou-

tenant que le régime en place en Arabie Saoudite a perdu sa légitimité. Monarchie répressive qui n'offre à ses citoyens aucune participation significative au gouvernement, la maison Saoud a perdu de sa crédibilité comme défenseur des lieux saints dans la culture islamique, en raison d'une corruption, d'une défaillance morale, d'un échec dans la libération de la Palestine, et d'une étroite dépendance envers les Etats-Unis largement relayés par la presse. Finalement, la combinaison d'une population croissante, des prix bas du pétrole, et des dépenses de la famille royale, a fait baisser le revenu annuel par habitant en Arabie Saoudite de \$28,600 en 1981 à \$6,200 en 2001.²⁹ Les dépenses extravagantes sont devenues un point particulièrement sensible; il a été rapporté par exemple qu'un prince avait dépensé \$4.6 milliards pour un complexe comportant un palace et un parc à thème à l'extérieur de Riyad. La quantité d'argent détournée pour soutenir la famille royale ferait de l'Arabie Saoudite la première cleptocratie de tout classement – la maison Saoud n'a aucun scrupule à s'octroyer les bénéfices du pétrole. Les fonds de l'état consistent en ce qui reste après avoir payé les traitements royaux estimés à 10,000–12,000 princes.³⁰

L'attrait d'Al-Qaida en Arabie Saoudite et dans le monde islamique repose sur sa promesse de réforme à travers un retour aux tenants fondamentaux de l'Islam plutôt que sur l'effort de longue haleine pour placer des représentants dans les gouvernements des nations islamiques. Par conséquent, ben Laden se positionne comme un Robin des Bois du Moyen Orient, vivant modestement de ses services tout en « défendant les pauvres et les opprimés contre un tyran distant et ses sbires proches. »³¹ Dans « Islam and the West » (L'Islam et l'Occident) et dans « The Politics of Rage » (La politique de la colère), Fareed Zakaria décrit l'attrait que représentent les terroristes. Une population islamique jeune et croissante est devenue frustrée politiquement et économiquement face à des gouvernements non participatifs à travers le monde arabe, à une corruption répandue, à une mauvaise gestion des ressources étatiques, et à une civilisation mondiale qui soutient le statu quo. Leur message étant fortement ancré dans

l'histoire, les terroristes offrent à ces jeunes un retour aux valeurs « traditionnelles » islamiques et l'aura du treizième siècle, lorsque les armées arabes musulmanes balayaient l'Afrique, l'Asie et l'Europe du Sud. Ils ont fait de l'appel pour le renouveau de l'expansion islamique leur cri de ralliement.³²

Que signifie donc tout cela ? Les insurgés utilisent des tactiques terroristes dans une guerre civile lancée contre – et visant à remplacer – les régimes musulmans « illégitimes ». Comme l'explique Lee Harris, la seule importance de l'Occident est qu'il sert de soutien à la campagne des insurgés :

Les attaques terroristes du 11 septembre n'étaient pas imaginées pour nous faire infléchir notre politique, mais ont été façonnées pour leur effet sur les terroristes eux-mêmes : C'était une spectaculaire pièce de théâtre. Les cibles ont été choisies par Al-Qaida non pas sur des calculs militaires – à l'inverse, par exemple, de l'attaque japonaise sur Pearl Harbor – mais entièrement parce qu'elles étaient le symbole de la puissance américaine, reconnue universellement par l'Arabe de la rue. Il s'agissait d'un moyen gigantesque dans un spectacle grandiose, et dans lesquels l'imaginaire collectif de l'Islam radical est né en fanfare. A peine une poignée de Musulmans, des hommes dont la volonté est parfaitement pure, comme le démontre leur martyr, ont abattu les tours arrogantes érigées par le Grand Satan. Quelle meilleure preuve pourrait-il y avoir que Dieu est du côté de l'Islam radical et que la fin du règne du Grand Satan était à portée de main ?³³

Cette manipulation des symboles et de la perception est caractéristique d'une insurrection. Puisque les insurgés ne peuvent pas gagner des batailles conventionnelles ni détenir de territoire, ils cherchent d'autres voies pour atteindre des victoires. En définitive, ils espèrent persuader la population de cesser de soutenir les gouvernements existants (c'est-à-dire détruire leur légitimité) et porter leurs efforts vers l'insurrection.

La légitimité d'un gouvernement, récompense de toute guerre civile, dépend de nombreux facteurs : un équilibre acceptable de bien-être matériel et de sécurité, une participation significative dans le gouvernement, et la cohérence culturelle. Le côté qui satisfait au mieux ces besoins gagne le soutien populaire. Le Dr Gor-

don H. McCormick de la Naval Postgraduate School (École Supérieure de la Marine) utilise un triangle gouvernement – peuple – insurgés pour illustrer ce conflit fondamental (fig. 2).³⁴ Les insurgés cherchent à rompre le lien qui unit le gouvernement au peuple en démontrant son incapacité à gouverner. Les attaques envers les officiels du gouvernement et leurs défenseurs révèlent l'impuissance du régime tandis que des coups portés sur les cibles économiques entament sa capacité à subvenir aux besoins de la population. Beaucoup de groupes d'insurgés offrent des services concurrents – à la fois du soutien économique et un gouvernement « fantôme » – pour commencer à remplacer activement le gouvernement et renforcer leurs liens avec le peuple. On peut trouver les preuves d'une telle activité dans les liens souvent signalés entre les organisations terroristes et les œuvres « caritatives » islamiques, ainsi que dans les origines caritatives d'Al-Qaïda qui non seulement recrutait des combattants pour la guerre afghane contre l'Union Soviétique, mais également fournissait des allocations aux vétérans de ce conflit. Pour sa part, le gouvernement cherche à séparer les insurgés de la population en attaquant les premiers, ou en déplaçant et en protégeant les seconds. En même temps, le gouvernement doit s'occuper des griefs qui ont donné lieu à l'insurrection.

Si les terroristes sont des insurgés cherchant la guerre civile dans le monde arabe, quelle est la stratégie appropriée – et qui doit l'exécuter ? Pour vaincre une insurrection, il nous faut identifier et détruire les « soldats »

ennemis et aussi nous attaquer aux fondements idéologiques des insurgés, à leur structure de soutien, et aux contextes qui leur donnent naissance et les alimentent. Vaincre ce système plus vaste; détruire les sources de nouvelles recrues des terroristes, leur soutien, et leurs sanctuaires; et renvoyer les combattants de l'ennemi pacifiquement dans leurs sociétés; telles sont les conditions de la victoire dans cette guerre.

Bien qu'elle soit un sujet très étudié, la contre-insurrection n'est pas bien comprise. Reconnaître simplement que les terroristes cherchent une insurrection globale revient à cacher les idées doctrinales les plus importantes : les opérations militaires conventionnelles ne peuvent pas dominer notre stratégie pour la victoire, et il n'y a que dans le monde musulman que nous puissions gagner la bataille. C'est-à-dire seuls les gouvernements locaux peuvent lutter pour la légitimité populaire – pas une puissance extérieure. On peut trouver le détail de la doctrine américaine concernant la contre-insurrection dans les Directives de l'Armée Américaine sur la défense interne à l'étranger, dont l'élément central est la défense et le développement internes (IDAD: Internal Defense And Development) – l'ensemble des mesures prises par une nation pour promouvoir sa croissance et se protéger de la contestation, de l'anarchie et de l'insurrection. L'IDAD se concentre sur l'édification d'institutions politiques, économiques, mili-

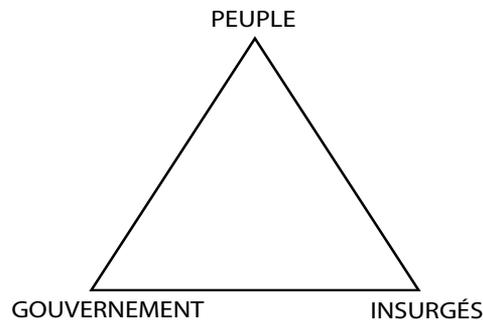


Figure 2. Triangle gouvernement – peuple – insurgés

taires et sociales viables, qui répondent aux besoins de la société.³⁵

Ces définitions, qui mettent l'accent sur la sécurité et le développement depuis l'intérieur d'une société menacée, doivent conditionner tous les aspects de notre stratégie. Le rôle des États-Unis, ou de toute puissance externe, dans une stratégie IDAD est de conseiller, de former et d'assister les forces indigènes pour qu'elle établissent un contrôle du gouvernement à l'intérieur de leurs frontières. L'hypothèse cruciale implicite de cette doctrine est que le gouvernement indigène ainsi soutenu peut gagner et maintenir sa légitimité.³⁶ Alors qu'une perspective à court terme cherche à trouver et à vaincre les insurgés, une stratégie aboutie reconnaît la primauté des aspects politique, économique et social dans le conflit.

Dans l'IDAD, les opérations purement militaires sont là pour fournir un environnement sûr dans lequel un développement équilibré peut alors se produire. Les premières opérations militaires en Afghanistan servaient ce but, en détruisant les armées des Talibans et d'Al-Qaïda et en les éloignant par la force des zones peuplées. Cependant, les opérations militaires ne doivent jamais devenir des actions indépendantes visant seulement à détruire les forces de combat et les bases de l'insurgé. Les opérations militaires ne doivent rester qu'un élément d'un effort synchronisé pour atteindre un objectif plus vaste.³⁷

La campagne contre-insurrectionnelle, dans le programme IDAD, prend la forme de trois phases qui se recouvrent, ou sont parfois simultanées. Dans la première phase, les forces militaires et paramilitaires sécurisent la zone ciblée en vue de consolider. Là aussi, on suppose que ces forces sont des troupes indigènes sous le contrôle d'un gouvernement local légitime. Elles ont pour but la destruction systématique de la structure des forces ennemies et des insurgés en tant qu'individus. Puisqu'en général, des gens vivent dans les zones à consolider, les troupes doivent limiter l'utilisation de leur force de feu afin de réduire le nombre de victimes civiles ainsi que les dégâts aux biens. Le véritable effort de consolidation commence avec la deuxième phase, où les organismes de main-

tien de l'ordre remplacent les forces opérationnelles après que ces dernières aient soit détruit soit neutralisé les insurgés et leur infrastructure. La phase finale concerne le travail de développement – la construction de la nation – dans lequel le gouvernement local apporte sécurité et prospérité à la population.³⁸ Étendre cette doctrine à un conflit global qui dépasse les frontières nationales, culturelles et économiques représente un défi car sa nature mondiale élargit le champ des opérations dans toutes les régions et complique les interactions entre les composantes du système terroriste et notre stratégie.

Pour faire face à de telles complications, la plupart des érudits, ainsi que la doctrine américaine actuelle, perçoivent les insurrections comme des systèmes complexes. Pour ce faire, il nous faut prendre en considération les effets de nos actions sur les organisations des insurgés, sur les relations entre les différentes composantes, et sur les relations entre les insurgés et le reste du monde. D'un point de vue militaire, nous devons utiliser une approche systématique pour intégrer les effets politique, social et économique de chaque action militaire d'un conflit plus large. Les commentaires suivants combinent la doctrine militaire avec l'œuvre de Bard E. O'Neill, en particulier son analyse complète *Insurgency and Terrorism: Inside Modern Revolutionary Warfare* (Insurrection et terrorisme : La guerre révolutionnaire moderne).³⁹

La doctrine de l'armée repose sur un canevas de sept éléments pour analyser l'insurrection : les dirigeants des insurgés, l'idéologie, les objectifs, l'environnement, le soutien externe, le calage dans le temps, et les schémas organisationnel/opérationnel.⁴⁰ O'Neill cadre son analyse autour de l'organisation et de l'unité des insurgés, de la nature de l'insurrection, des stratégies des insurgés, de l'environnement, du soutien populaire, du soutien externe, et de la réponse du gouvernement.⁴¹ Dans chacun des canevas, il faut examiner ces caractéristiques et les étendre de façon appropriée au champ de bataille global de l'insurrection en cours.

L'analyse de l'insurrection conduit aux caractéristiques de chaque composante du système des terroristes, et suggère les méthodes d'opération potentielles des terroristes, leurs vulnérabilités, et

les stratégies pour les vaincre. Cependant, on ne peut construire de façon isolée des briques élémentaires de la stratégie car les interactions entre les composantes du système terroriste, l'environnement global, et nos propres actions pourraient conduire à une stratégie donnée, qui aurait des effets très différents sur les différentes composantes du système. Par exemple, la notion traditionnelle de soutien externe, pour une insurrection, prend en considération une nation état qui fournit aux insurgés à la fois sanctuaire et ressources. Dans cette guerre, le soutien des insurgés consiste non pas en des états, mais en un réseau complexe d'individus, d'officiels du gouvernement, et d'organisations – au grand jour ou dissimulées – qui leur offrent aide et abri au sein des sociétés ouvertes de l'Occident ou de régions anarchiques du monde. Ils utilisent des infrastructures de communication, de transport et de finance au niveau global, comme partie intégrante de leurs opérations. Tout ceci complique la tâche pour localiser, isoler et vaincre les insurgés.

Détruire une quelconque insurrection est une tâche complexe et à long terme, pour laquelle il n'y a pas d'arme intelligente, de balle d'argent, ni de point critique qui assure une victoire rapide. Cette guerre présente peu d'occasions de combat entre des forces militaires organisées dans une zone définie avec des non combattants bien à l'écart dans une zone arrière distincte. Les opérations militaires qui surviennent quand même ressembleront à ces petites guerres sales et chaotiques du passé.⁴² En marge de ces quelques conflits ouverts, le plus important sera la campagne soutenue et complète pour « vider l'étang » où se reproduit le terrorisme – c'est là la clé de la contre insurrection. Malheureusement, cette activité n'exerce que peu d'attrait auprès du Ministère de la Défense puisqu'elle offre peu d'occasions de mettre en pratique nos meilleures technologies, génère peu de besoins pour des programmes onéreux, et requiert plusieurs cycles d'élections politiques pour s'achever. Elle laisse également peu de place aux splendides combats entre vaillants guerriers, les compétences requises étant plus proches de celles d'un policier faisant une battue, ou d'un politicien local qui établit une communauté. Une rapide comparaison entre les principes de la guerre et ceux des opérations militaires autres que la

guerre (MOOTW: Military Operations Other Than War) (la contre insurrection est considérée comme un sous-ensemble des MOOTW) de la doctrine américaine commune, met en évidence ces différences (tableau 1).

Tableau 1. Principes de guerre et principes de MOOTW

| | |
|---|--|
| <i>Guerre</i> | <i>MOOTW</i> |
| Objectif | Objectif |
| Offensive Massif | Retenue |
| Économie de forces Manœuvre | |
| Unité de commandement Sécurité Surprise Simplicité | Unité d'effort Sécurité Persévérance Légitimité |

Adapté de Joint Publication 1, Joint Warfare of the Armed Forces of the United States, 14 novembre 2000, III-8.

Bien que cela puisse être au delà de nos ressources, et que cela ne soit pas notre rôle de résoudre les problèmes que rencontrent les sociétés musulmanes, nous pouvons faire beaucoup pour encourager le monde musulman à les résoudre en interne. Historiquement, l'incapacité à participer à la mise en fore d'une politique publique a généralement conduit à des insurrections. Pourtant la démocratie et la gouvernance participative ne sont pas incompatibles avec la pratique de l'Islam. Les gouvernements de Turquie, d'Indonésie, d'Iran, et parfois du Pakistan font preuve de démocratie participative à différents degrés. Bon nombre de Musulmans vivent dans des pays occidentaux, pratiquant leur religion et prenant part à la démocratie. Nous devons faire tous les efforts pour encourager ces nations et ces groupes à prendre la tête du monde islamique et de ses organisations.

Cependant, notre première tâche est de prévenir les futures attaques sur l'Amérique et sur le reste du monde civilisé, en isolant l'insurrection pour lui engager le combat et la vaincre sur son propre terrain. Idéalement,

nous aimerions identifier, capturer et tuer tous les terroristes potentielles avant qu'ils ne passent à l'attaque. Cependant, la nature étendue, diffuse et renfermée des organisations terroristes/insurrectionnelles le rend impossible. De façon tout aussi importante, nous devons maintenir la légitimité ainsi qu'une base légale solide pour nos actions. La plupart des terroristes potentiels ne commettent aucun crime évident avant de passer à l'attaque. Bien évidemment, les 19 infâmes pirates de l'air du 11 septembre étaient entrés aux Etats-Unis légalement et n'avaient enfreint aucune loi avant ce jour. Si nous ne pouvons pas appréhender les terroristes, alors nous devons les dissuader de commencer leur attaque.

Mais comment peut-on dissuader des adversaires prêts à se tuer pour nous attaquer ? L'une des réponses consiste à examiner le système qui les soutient et les supporte, puis en imaginant et en exécutant une stratégie soutenue, qui s'attaque à *chaque* composante de ce système d'une manière appropriée. La plupart des membres de systèmes terroristes, surtout ceux formant la structure de soutien, ne veulent pas mourir pour la cause, et ils peuvent être dissuadés en les mettant face à une responsabilité qu'ils ont jusque là évitée. Une autre réponse consiste à priver les terroristes de tout bénéfice lié à leurs actions. Des cibles plus dures diminuent directement les dégâts infligés par le terroriste en retour de son sacrifice, et traiter les terroristes capturés comme des criminels passibles de jugement public et d'emprisonnement les prive de leur martyre. La tactique la plus importante est, peut-être, de placer les actes terroristes dans un contexte islamique. Al-Qaida a été fortement critiqué par les leaders religieux islamiques, en raison de l'enseignement islamique sélectif et de piètre qualité qu'il pratique. Mourir au combat peut attirer les louanges en Islam – mais pas le suicide.⁴³

Conclusion

De quel genre de guerre s'agit-il ? De toute évidence, il s'agit d'une guerre civile pour le contrôle du monde arabe musulman. Cependant, son champ de bataille mondial et les tactiques de terreur des insurgés brouillent notre

vision. Les problèmes culturels – les frictions entre cultures – sont des facteurs dans la bataille pour la gouvernance légitime des pays musulmans. Le conflit n'a pas encore pris la forme d'un choc des civilisations, mais cela pourrait le devenir.

Dans cette guerre, nous avons soutenu les régimes en place dans les pays musulmans, de façon explicite et implicite, à travers l'économie mondiale et les institutions politiques. Les insurgés – les terroristes – qui cherchent à démolir ces régimes, ont adopté des tactiques pour éliminer ce soutien, nous attirant ainsi dans ce conflit. Les terroristes voient dans ce lien avec l'Occident un centre de gravité, et ont redécouvert la citation de Clausewitz sur ce dernier : « [pour] les petits pays qui dépendent de plus grands, il [le centre de gravité] est en général l'armée de leur protecteur. »⁴⁴ Pour gagner une guerre sur la terreur il nous faut continuer de venir en assistance aux régimes alliés dans leurs efforts pour éliminer les insurgés, ne pas retirer notre soutien.

Toutefois, dans cette guerre civile, aucun des deux camps ne détient de valeurs ou ne fait preuve d'agissement que nous admirions totalement. Quelles que soient les motivations des insurgés, nous ne pouvons pas permettre d'attaques sur les Etats-Unis. Leur choix d'une tactique terroriste, et le fait qu'ils aient choisi pour cible des citoyens américains font que nous devons répliquer. Mais nous ne devons pas le faire en élargissant un soutien inconditionnel aux gouvernements actuels du monde arabe. Nous devons façonner notre réplique avec soin, en accord avec les réalités du conflit, surtout pour ce qui est de mettre un terme aux opérations des terroristes dans ces zones hors d'atteinte des gouvernements musulmans, tout en encourageant des réformes internes pour répondre aux griefs légitimes.

En effet, les insurrections existent parce qu'il y a des griefs. Les éliminer va demander des changements fondamentaux dans les gouvernements arabes existants – et c'est la partie essentielle de toute solution à long terme. Effectuer de tels changements est une tâche difficile et délicate, qui demande de peser avec attention chacun de nos mots et chacune de nos actions. Nous devons cibler le mal à la fois

chez les terroristes et dans les régimes répressifs, et dans des termes appropriés à leur culture. Ni l'acte terroriste, ni l'Islam, ne sont nos ennemis. Les ennemis sont des individus et des institutions qui utilisent la violence pour dominer leur prochain. Nous devons éviter un choc des civilisations en encourageant la maturité des dirigeants.

L'Islam et l'Occident ont peut-être des différences, mais les différences ne mènent au conflit que lorsque l'un des camps défie l'autre. Dans ce cas, la Stratégie nationale des Etats-Unis, nos valeurs fondamentales, la nature ouverte des sociétés occidentales, et les interconnexions globales qui apportent les influences occidentales dans les foyers du monde entier, se sont combinées pour nous jeter au milieu d'une guerre civile en cours dans le monde islamique. Les Etats-Unis ont régulièrement appelé à promouvoir la démocratie à l'étranger et à travailler activement pour ame-

ner la démocratie et les principes de la loi dans chaque coin du monde – s'engageant à modifier ces aspects dans les autres civilisations.⁴⁵ Les valeurs et les croyances de l'Occident, portées par le réseau d'information global, sont entrées dans quasiment chaque partie du monde islamique.

Si en fait cette guerre contre le terrorisme devient un choc des civilisations, c'est l'Occident qui l'aura initié par inadvertance, et c'est la demande insatiable du monde pour les fruits de la civilisation occidentale qui l'entretiendra. La demande populaire me rend confiant que les exigences non négociables de la dignité humaine, décrites dans notre stratégie de sécurité nationale – « les principes de la loi, les limites de la puissance absolue de l'état, la liberté de parole, la liberté de culte, l'égalité devant la justice, le respect de la femme, la tolérance ethnique et religieuse, et le respect de la propriété privée » – finiront par triompher.⁴⁶ □

Notes

1. Tel qu'utilisé ici, le sens du mot *terrorisme* est cohérent avec ce qu'on trouve dans le rapport annuel de Département d'Etat Américain *Patterns of Global Terrorism*, tiré du titre 22 du *US Code*, sec. 2656f(d): « Le terme terrorisme représente une violence préméditée, issue de motivations politiques, et perpétrée envers des cibles non combattantes, par des groupes sub-nationaux ou des agents clandestins, généralement dans l'intention d'influencer l'opinion publique. » La signification de *terrorisme transnational* suit celle de Bard E. O'Neill dans *Insurgency and Terrorism: Inside Modern Revolutionary Warfare* (Insurrection et terrorisme : La guerre révolutionnaire moderne): un terrorisme mené par des acteurs autonomes, non étatiques, à ne pas confondre avec les actes perpétrés par des groupes contrôlés par un état souverain (24).

2. Prés. George W. Bush, *National Strategy for Combating Terrorism* (Stratégie nationale pour combattre le terrorisme) (Washington, DC: La Maison Blanche, février 2003), 2, http://www.whitehouse.gov/news/releases/2003/02/counter_terrorism/counter_terrorism_strategy.pdf.

3. Pour un bon premier point de vue, consultez Elaine M. Grossman, "Is the U.S. Military Ready to Take on a Non-Conventional Terror Threat?" (L'armée américaine est-elle prête à faire face à une menace terroriste non conventionnelle ?) *Inside the Pentagon*, 18 octobre 2001, 1. Une vision globale, même si elle reste focalisée sur les opérations militaires conventionnelles, est patente dans l'article d'Eliot Cohen "World War IV," (La Quatrième Guerre Mondiale) *Wall Street Journal*, 20 novembre 2001. Pour des discussions plus détaillées, voir lieutenant colonel Andrew J. Smith, Armée Royale Australienne, "Com-

bating Terrorism" (Combattre le terrorisme), *Military Review*, janvier-février 2002, 11-18; et Colin S. Gray, "Thinking Asymmetrically in Times of Terror" (Le pensée asymétrique par temps de terreur), *Parameters*, Printemps 2002, 5-14. Pour une couverture générale, voir T. Irene Sanders, "To Fight Terror, We Can't Think Straight" (Pour combattre la terreur, on ne peut pas penser clairement), *Washington Post*, 5 mai 2002, B2.

4. Bush, *National Strategy for Combating Terrorism* (Stratégie nationale pour combattre le terrorisme), 1.

5. Samuel P. Huntington, "The Clash of Civilizations?" (Le choc des civilisations) *Foreign Affairs* 72, N° 3 (Été 1993): 22-28; et idem, *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order* (Le choc des civilisations et la refonte d'un nouvel ordre) (New York: Simon and Schuster, 1996).

6. Huntington, *Clash of Civilizations* (Le choc des civilisations), 208.

7. Idem. Ce paragraphe résume la plupart du chapitre 9, "The Global Politics of Civilizations" (La politique globale des civilisations).

8. Cohen, "World War IV" (La Quatrième Guerre Mondiale).

9. Le Restoration Weekend est un symposium conservateur annuel financé par le Centre d'Études de la Culture Populaire, une association à but non lucratif 501(c)(3) basée à Los Angeles. En novembre 2002, le symposium s'est tenu à Palm Beach, FL. James R. Woolsey, "World War IV" (discours, Restoration Weekend Symposium, 16 novembre 2002, <http://www.globalsecurity.org/military/library/report/2002/021116-ww4.htm>).

10. Bernard Lewis, "The Roots of Muslim Rage" (Les racines de la colère musulmane) *Atlantic Monthly* 266, N° 3 (Septembre 1990): 47.

11. Transcription de "Oussama ben Laden, La destruction de la base," présentée par Salah Najm (effectué par Jamal Isma'il dans un lieu non précisé d'Afghanistan), enregistré le 10 juin 1999, Centre de Recherche sur le Terrorisme, <http://www.terrorism.com/terrorism/BinLadinTranscript.shtml>.

12. Oussama ben Laden, "Dispatches 1997," cité dans "A Sampling of Quotations from Osama bin Laden" (Un échantillonnage de citations d'Oussama ben Laden) *Boston Herald*, 20 septembre 2001.

13. US Central Command, "International Contributions to the War on Terrorism" (Contributions internationales à la guerre contre le terrorisme) <http://www.centcom.mil/Operations/Coalition/joint.htm> (accès du 19 août 2003); et US Department of Defense, "International Contributions to the War against Terrorism" (Contributions internationales à la guerre contre le terrorisme), fiche, 14 juin 2002, <http://www.state.gov/coalition/cr/fs/12753.htm>.

14. Pour une sélection d'articles sur les différents aspects de la thèse d'Huntington, voir Richard E. Rubenstein et Jarle Crocker, "Challenging Huntington" (Défier Huntington), *Foreign Policy*, N° 96 (Automne 1994): 113; Edward W. Said, "The Clash of Ignorance" (Le choc de l'ignorance), *Nation* 273, N° 12 (22 octobre 2001): 11; et Seifudein Adem Hussein, "On the End of History and the Clash of Civilization: A Dissenter's View," (De la fin de l'histoire et du choc des civilisations : le point de vue d'un dissident), *Journal of Muslim Minority Affairs* 21, N° 1 (2001): 25-38.

15. Prés. George W. Bush, *The National Security Strategy of the United States of America* (Stratégie de sécurité nationale des Etats-Unis d'Amérique) (Washington, DC: La Maison Blanche, 17 septembre 2002), 5, <http://www.whitehouse.gov/nsc/nss.html>.

16. Ambassade des Etats-Unis, Tokyo, Japon, "White House Details Steady Progress in Global War on Terrorism" (La Maison Blanche détaille de nets progrès dans la guerre contre le terrorisme), fiche, 1 juillet 2003, <http://japan.usembassy.gov/e/p/tp-20030703a4.html> (accès le 16 août 2004).

17. Jamal Khashoggi, "War against Terror: a Saudi Perspective" (Guerre contre la terreur, le point de vue saoudien) *Arab News*, 9 octobre 2001, <http://www.arabview.com/articles.asp?article=109> (accès le 25 juillet 2003).

18. Sénat, *Testimony of Steven Emerson with Jonathon Levin before the United States Senate Committee on Governmental Affairs: "Terrorism Financing: Origination, Organization, and Prevention: Saudi Arabia, Terrorist Financing and the War on Terror"* (Témoignage de Steven Emerson et Jonathon Levin devant le comité du sénat américain sur les affaires gouvernementales : « Le financement du terrorisme : origines, organisation et prévention : L'Arabie Saoudite, le financement du terrorisme et la guerre de la terreur », 108^{ème} Cong., 1^{ère} sess., 31 juillet 2003, 3, http://www.senate.gov/~gov_affairs/073103emerson.pdf. Voir également Steven Emerson, *American Jihad: The Terrorists Living among Us* (Jihad en Amérique : Les terroristes qui vivent parmi nous) (New York: Free Press, 2002).

19. Oussama ben Laden, "Declaration of War against the Americans Occupying the Land of the Two Holy Places" (Déclaration de guerre contre les Américains occupant la terre des deux lieux saints) *Al Quds Al Arabi*, 1 août 1996, http://www.defenddemocracy.org/research_topics/research_topics_list.htm?topic=7580&page=2.

20. Dr Fareed Zakaria, "Special Report: The Politics of Rage" (Rapport spécial : la politique de la colère), *Newsweek* 138, N° 16 (15 octobre 2001): 36.

21. Ben Laden, "Declaration of War" (Déclaration de guerre).

22. *Al Qaeda Training Manual* (Manuel de formation d'Al-Qaïda) (recupéré par la Police Métropolitaine de Manchester [Angleterre] pendant la perquisition du domicile d'un des membres d'Al-Qaïda), <http://www.fas.org/irp/world/para/manualpart1.html>.

23. Bush, *National Strategy for Combating Terrorism* (Stratégie nationale pour combattre le terrorisme), 11-12.

24. Publication commune 1-02, *Department of Defense Dictionary of Military and Associated Terms* (Dictionnaire DoD des termes militaires et associés), 12 avril 2001 (modifié le 9 juin 2004), 260, http://www.dtic.mil/doctrine/jel/new_pubs/jp1_02.pdf.

25. Le califat considéré unirait le monde musulman sous un seul dirigeant temporel et religieux – un calife qui servirait de successeur au prophète Mahomet.

26. Pour une discussion intéressante sur l'influence de la Confrérie Musulmane sur Oussama ben Laden, voir Peter L. Bergen, *Holy War, Inc.: Inside the Secret World of Osama bin Laden* (Guerre Sainte Inc. : dans le monde secret d'Oussama ben Laden), (New York: Free Press, 2001).

27. Gary Servold, "The Muslim Brotherhood" (La Confrérie Musulmane) dans *Know Thy Enemy: Profiles of Adversary Leaders and Their Strategic Cultures* (Connaître l'ennemi : Les profils des dirigeants adversaires et leurs cultures stratégiques), Ed. Barry R. Schneider et Jerrold M. Post (Maxwell AFB, AL: USAF Centre de contre prolifération, novembre 2002), 41-84.

28. Ben Laden, "Declaration of War" (Déclaration de guerre).

29. Robert Baer, "The Fall of the House of Saud" (La chute de la maison Saoud), *Atlantic Monthly*, mai 2003, 53-62.

30. Idem, 56.

31. Bernard Lewis, "Deconstructing Osama and His Evil Appeal" (Déconstruire Oussama et son attrait maléfique) *Wall Street Journal*, 23 août 2002.

32. Zakaria, "Special Report." Ce rapport spécial en cinq parties – "Islam and the West" et "The Politics of Rage" – apporte une vue d'ensemble complète sur les problèmes qui alimentent le terrorisme et la violence islamiques.

33. Lee Harris, "Al Qaeda's Fantasy Ideology" (L'idéologie chimère d'Al-Qaïda) *Policy Review*, N° 114 (Août/ septembre 2002): 19.

34. La relation de « légitimité » entre le gouvernement, le peuple, et les insurgés, est fondamentale pour la théorie et la doctrine contre-insurrectionnelles. Au cours de discussions avec l'auteur, plusieurs officiers militaires engagés dans la guerre contre le terrorisme ont mentionné que le triangle du Dr McCormick leur donnait une vision critique lorsqu'ils développaient leurs missions.

35. US Army Field Manual (FM) (Manuel de terrain de l'armée américaine) 31-20-3, *Foreign Internal Defense Tactics, Techniques, and Procedures for Special Forces* (Tactiques, techniques, et procédures de défense interne à l'étranger), 20 septembre 1994, 1-1.

36. La légitimité du gouvernement reste à l'esprit du peuple gouverné. Il consent ou acquiesce à la règle du gouvernement en retour d'un mélange de sécurité physique, de participation significative dans la prise de décisions du gouvernement, et de récompense matérielle – en d'autres termes, « la vie, la liberté, et la recherche du bonheur » qu'a écrit Thomas Jefferson dans la Déclaration d'Indépendance. Ceci ne signifie pas que les gouvernements légitimes ne peuvent être que des démocraties libérales, ni qu'elles doivent satisfaire de la même façon chacune de ces exigences. Tant que des mécanismes appropriés existent pour satisfaire les besoins perçus par les gouvernés, le peuple considère le gouvernement comme légitime. Par exemple, en dépit de la nature répressive de l'URSS, son peuple a semblé accorder sa légitimité au gouvernement communiste, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus subvenir à ses besoins matériels. Le gouvernement chinois actuel semble maintenir sa légitimité en satisfaisant aux besoins matériels et de sécurité de la population, bien que le peuple n'a qu'une faible participation effective dans la prise de décisions du gouvernement.

37. FM 31-20-3, *Foreign Internal Defense* (Défense interne à l'étranger), 1-18.

38. Idem, annexe C.

39. O'Neill, *Insurgency and Terrorism* (Insurrection et terrorisme).

40. FM 31-20-3, *Foreign Internal Defense* (Défense interne à l'étranger), 1-8.

41. O'Neill, *Insurgency and Terrorism* (Insurrection et terrorisme). J'ai changé l'ordre de présentation pour faciliter une présentation en parallèle avec les informations précédentes de la doctrine de l'armée.

42. Pour une bonne définition, voir le texte classique du colonel C. E. Callwell *Small Wars: Their Principles and Practice* (Petites guerres : leurs principes et leur pratique), 3^{ème} éd. (1906; repr., Lincoln: University of Nebraska Press, 1996):

Petite guerre est un terme qui est devenu très utilisé ces dernières années, et qui est, de façon communément admise, assez difficile à définir. En pratique, on pourrait dire que cela comprend les campagnes autres que celles qui opposent les troupes régulières de deux adversaires. Cela comprend les expéditions contre les sauvages et les races semi civilisées par des soldats disciplinés; cela comprend les campagnes entreprises pour supprimer la rébellion et la guérilla, dans toutes les parties du monde où des armées organisées se battent contre des opposants qu'ils ne rencontrent pas à découvert; et cela couvre bien sûr également des opérations très différentes dans leur envergure et leurs conditions (21).

43. "Suicide Bombings Are UnIslamic, Says Grand Mufti" (Le Grand Mufti a dit : les bombardements suicides sont contraires à l'Islam) *Gulf News*, éd. en ligne, 25 avril 2001, <http://www.gulf-news.com/Articles/print.asp?ArticleID=15483>.

44. Carl von Clausewitz, *On War* (De la guerre), éd. et trad. Michael Howard et Peter Paret (Princeton, NJ: Princeton University Press, 1976), 596.

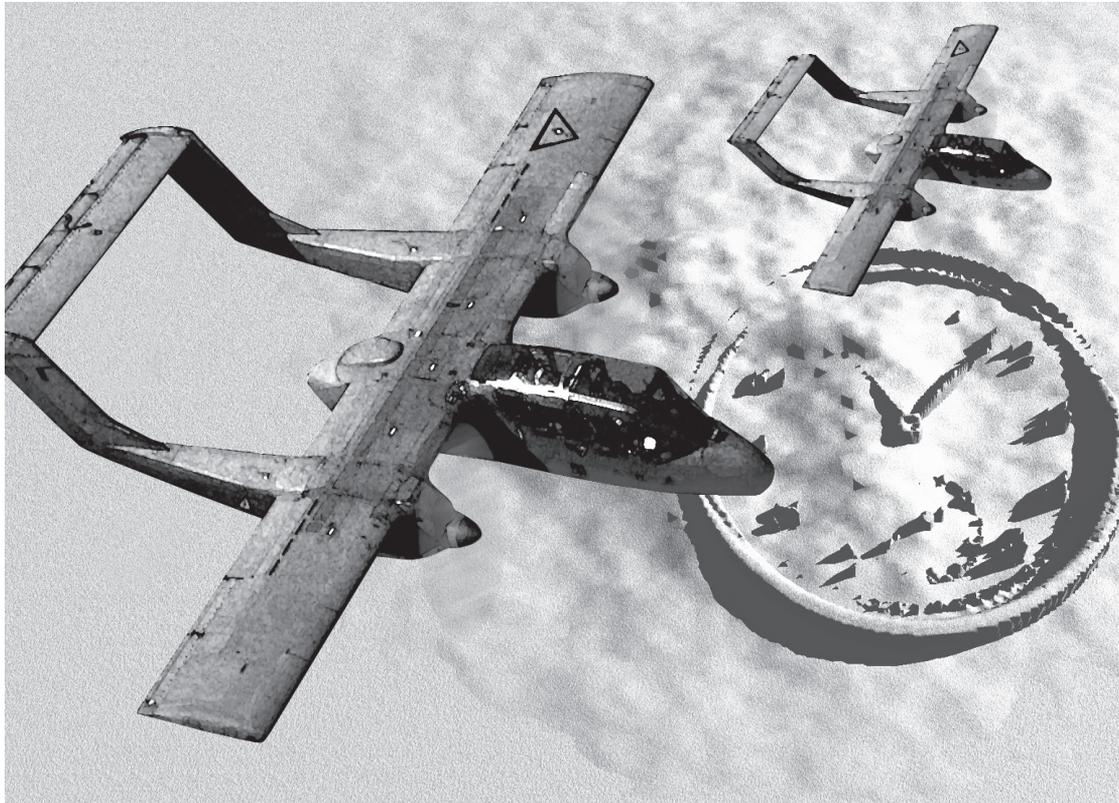
45. Prés. William J. Clinton, *A National Security Strategy for a New Century* (Une stratégie de sécurité nationale pour un Nouveau Siècle) (Washington, DC : la Maison Blanche, mai 1997), i; et Bush, *National Security Strategy* (Stratégie de sécurité nationale), introduction.

46. Bush, *National Security Strategy* (Stratégie de sécurité nationale), 3

Le modèle de la Force aérienne basée sur les effets dans les Petites guerres

PAR LE COLONEL ROBYN READ (RE), USAF

Résumé de l'éditeur : L'armée des Etats Unis a jusque-là eu tendance à se concentrer sur les conflits de grande envergure. Quoiqu'il faille préserver et entretenir cette capacité, notre effort principal dans les prochaines années portera plus vraisemblablement sur le domaine relativement moins important des « petites guerres ». Le raisonnement en vigueur lors de la Guerre froide qui voulait que les « cas moindres » fussent « inclus » n'a jamais paru plus clairement erroné : les exigences des guerres d'insurrection (ou petites guerres) sont généralement différentes de celles des combats classiques et elles sont bien souvent spécifiques. Il faut que nous révisions notre équipement actuel et notre doctrine pour nous assurer que nos commandements disposent des instruments nécessaires pour mener les actions de petites guerres.



La fin politique est le but, la guerre est le moyen de l'atteindre et les moyens ne peuvent jamais être pris en compte indépendamment de leur objectif.

Carl von Clausewitz, 1780-1831

IL NE FAIT pas de doute que dans Operation Iraqi Freedom – OIF (Opération de libération de l'Irak), les forces aériennes combinées de la coalition représentèrent une puissance dévastatrice pendant la phase « organisée » de la défense irakienne. Non seulement le commandement irakien renonça à utiliser sa force aérienne mais qui plus est, il se trompa encore et encore dans l'évaluation des capacités de la coalition et de sa vitesse de progression. Dès le début des combats, la coalition utilisa ses avantages en commandement, entraînement et technologie, soulignant ainsi le fossé qui la séparait stratégiquement de la défense irakienne, qui auraient du reste tout aussi bien fait croire à une « improvisation » de la part de pratiquement n'importe quel autre adversaire. En outre, à de rares exceptions près, les Irakiens essayèrent de composer avec ces avantages de la coalition en combinant des phases d'action et inaction de façon absurde, ce qui eut pour résultat une incapacité singulière au niveau opérationnel et stratégique.¹ Un exemple parmi beaucoup d'autres fut leur tentative de repositionnement des unités principales pendant une tempête de sable particulièrement violente et aveuglante. On imagine la consternation, la confusion et les ravages quand les divisions de la Garde Républicaine découvrirent en pleines manœuvres que la Force aérienne de coalition était capable de voir non seulement la nuit mais également à travers la fausse sécurité que leur procurait la tempête de sable.

À la suite du combat principal est apparue une disparité de plus en plus importante entre la vision traditionnelle qu'avait la Force aérienne de la « destruction cinétique » et tout ce qui restait à accomplir ensuite. En fin de comptes, le rôle de la Force aérienne en Irak et en Afghanistan – ou plus précisément la contribution de la Force aérienne à l'efficacité de la campagne de coalition – devrait être évalué en fonction de chacune des étapes de chaque campagne pour

éviter des conclusions exagérément positives ou négatives. Dans l'OIF par exemple, l'incroyable succès des contributions de la Force aérienne en phase trois a fortement contrasté avec leur relative désillusion en phase quatre (ou « phase trois plus » comme on l'a appelée).²

La Force aérienne peut faire beaucoup plus que détruire un objectif particulier, elle peut influencer profondément la destinée de l'homme. Par des engagements sélectifs, la Force aérienne peut soutenir une population et l'aider à se rétablir, stimuler un facteur tout en éliminant un autre, surveiller, dissuader, transporter, relier et ce faisant aider à établir les conditions d'un futur sûr et sécurisé. Ces applications ne sont pas illimitées en nombre mais il y a littéralement des douzaines d'utilisations potentielles qui montrent un large spectre opérationnel pour la Force aérienne, de tuer et détruire jusqu'à construire et soutenir. La Force aérienne peut être, en gros, vue sous deux angles : action destructive et action constructive. Les utilisations destructives de la Force aérienne sont bien connues; c'est plutôt le côté constructif auquel font défaut la reconnaissance de la doctrine, une force structurée compatible et des instruments pour un emploi planifié, de façon à la rendre aussi utile par rapport à nos efforts, que le côté destructif. La différence entre les deux actions dépend largement de l'effet désiré – condition environnementale ou comportement de l'ennemi – une fois l'opération effectuée. Les opérations basées sur les effets – EBO – tournent cette différence à leur profit en englobant l'objectif politique final en tant que ligne directrice de toute entreprise. En bref, des méthodes hautement efficaces à court terme, peuvent – ou non contribuer aux réalisations à long terme qui conduisent au résultat final désiré – les planificateurs doivent s'assurer que chaque mission va dans le sens de l'objectif stratégique. La Force aérienne ne soutiendra pas, ou plus exactement ne sera pas en mesure de soutenir pleinement un objectif final de coalition tant que la dichotomie de focalisa-

tion entre doctrine et interprétation n'aura pas trouvé un équilibre. Cet article présente une analyse rapide des EBO puis utilise des exemples d'application des EBO dans OIF comme premier scénario montrant comment la Force aérienne aurait pu être utilisée différemment dans l'OIF et comment elle pourrait être encore utilisée autrement à l'avenir.

L'EBO continue à évoluer en tant que concept organisateur dans des perspectives militaires. Heureusement, il existe un certain nombre de bonnes sources pour le développement et la compréhension des EBO.³ Mais puisqu'elles sont en constante évolution, les EBO sont une idée, une façon de voir les choses, voire un cadre d'organisation plutôt qu'un cycle de planification conçu de façon complexe et bien verrouillé. EBO n'est certes pas une check-list. C'est un processus souple et grandement adaptable qui agit sur des liaisons à l'intérieur d'un système cherchant à obtenir un nouveau comportement ou une nouvelle condition. Ces liaisons, à pratiquement tous les niveaux de systèmes environnementaux, sont généralement temporaires ce qui fait de la SA (Situation Awareness = perception de la situation) à la fois la principale limite et le meilleur atout quand on mène une EBO. Ce qui revient à dire que la compréhension de quand et comment les effets seconds sont propagés dans le système visé dépend complètement de la compréhension courante et profonde que l'on a en temps réel, de l'objectif dans le monde réel. Parier sur des solutions toutes faites peut avoir des conséquences désastreuses dans des environnements de dynamique complexe.

En ce qui concerne OIF, la poigne de fer de Saddam Hussein sur l'Irak était bien connue, sa personnalité et ses impératifs culturels bien documentés. Ses déclarations avant guerre ne peuvent certes pas rivaliser avec celles de Winston Churchill d'un point de vue oratoire, mais il était tout de même évident que l'on pouvait prévoir le climat de refus de se rendre qui suivit le combat principal. Le livre de bord avant-guerre de la coalition s'était concentré sur l'objectif de battre l'armée irakienne et laissa un trou béant dans la planification d'une campagne de contre guérilla prolongée. Le retard dans le passage à des opérations non

linéaires de contre guérilla et à des objectifs axés sur la stabilisation fut le résultat de cette vision tronquée. On ne connaît toujours pas complètement aujourd'hui le caractère de l'ennemi. Il ne semble pas y avoir de structure de commandement – ou une organisation – nationale ou régionale ou tout autre type de centre de gravité qui se prêteraient à une quelconque analyse nodale, et il n'y a aucune structure logistique ennemie à laquelle on puisse faire obstacle. Le refus de Saddam Hussein de se rendre s'est plutôt traduit par une résistance atomique envers les forces de coalition – de multiples groupes disparates et des cellules ayant des buts communs et non en un ennemi structuré autour d'une direction unifiée. En outre beaucoup d'individus et de groupes ont temporairement émergé puis disparu ou fusionné avec d'autres factions, faisant disparaître toute opportunité pour la coalition de pouvoir apprécier leurs méthodes ou leurs façons de faire opérationnelles. Etant donné que les types de coordination pour un effort unifié et les associations irrégulières pour un résultat combiné ne correspondent généralement pas à un modèle ou une prévision, l'ennemi opérationnel et stratégique est demeuré en grande partie invisible. Dans la pratique, les planificateurs de la coalition n'ont qu'une vue de la tactique et même, un aperçu de cette tactique ne donne pas forcément une idée utile de ce qui se passe au plus haut niveau de l'insurrection.⁴

Des hypothèses de planification d'un tel environnement doivent prendre en compte des décades d'endoctrinement d'état; une presse contrôlée par l'état; peu de contacts ou d'influences internationaux non approuvés; et des sociétés hautement enrégimentées, dirigées par l'état dans lesquelles les individus sont conditionnés pour attendre que toutes les décisions soient prises par les plus hautes instances. Ce n'est pas le genre de culture dans lequel l'initiative, l'expérience, la liberté de pensée et une ambition d'améliorer le processus rencontrent l'enthousiasme. Et ce ne sont pas des paradigmes ou des cultures avec lesquels nous soyons familiarisés.

Les Etats Unis n'ont pas compris les implications d'une telle société irakienne, complète-

ment enrégimentée, et cela les a conduits à faussement penser que les divers services ministériels pourraient continuer à fonctionner après le départ de la plupart des anciens chefs baassistes. Au contraire, ces bureaucraties contrôlées et dirigées de manière centralisées s'effondrèrent. Personne n'était capable de fonctionner efficacement sans le contrôle étroit d'une hiérarchie établie. Les aviateurs aussi bien que les soldats et les marins doivent étudier en détail de tels environnements et forger des options viables pour le commandement de la force de coalition.

Donc, que peut faire la Force aérienne pour la campagne lorsque qu'il n'est plus question de « destruction cinétique ? » La réponse – en fait, l'art opérationnel des EBO – consiste à trouver et suivre la trajectoire offrant la moindre résistance vers la réalisation de la fin politique, avec la mise en garde liée à la compréhension du planificateur que cette

moindre résistance doit être confrontée avec succès aux effets collatéraux, aux conséquences inattendues, aux barrières légales et morales et au respect de l'ensemble des intérêts de la coalition pendant l'effort. Les EBO offrent un cadre fonctionnel et cependant souple pour réfléchir à ce problème, ou plus exactement, à cet ensemble de problèmes.

Un certain nombre de limites opérationnelles ont historiquement renforcé une répugnance générale à complètement adopter les EBO (voir Figure 1). Cela a été particulièrement le cas de certains combattants enfermés dans une mentalité de « si-alors » qui souhaite un seul engagement décisif, un coup pour écraser le centre de gravité ennemi, ou un seul coup sur le nœud critique d'un quelconque système des systèmes. Si elle a jamais été réaliste, cette idée d'identifier sans erreur la cartecle dans la main de l'ennemi s'est certainement évanouie avec tous les exemples actuels d'opé-

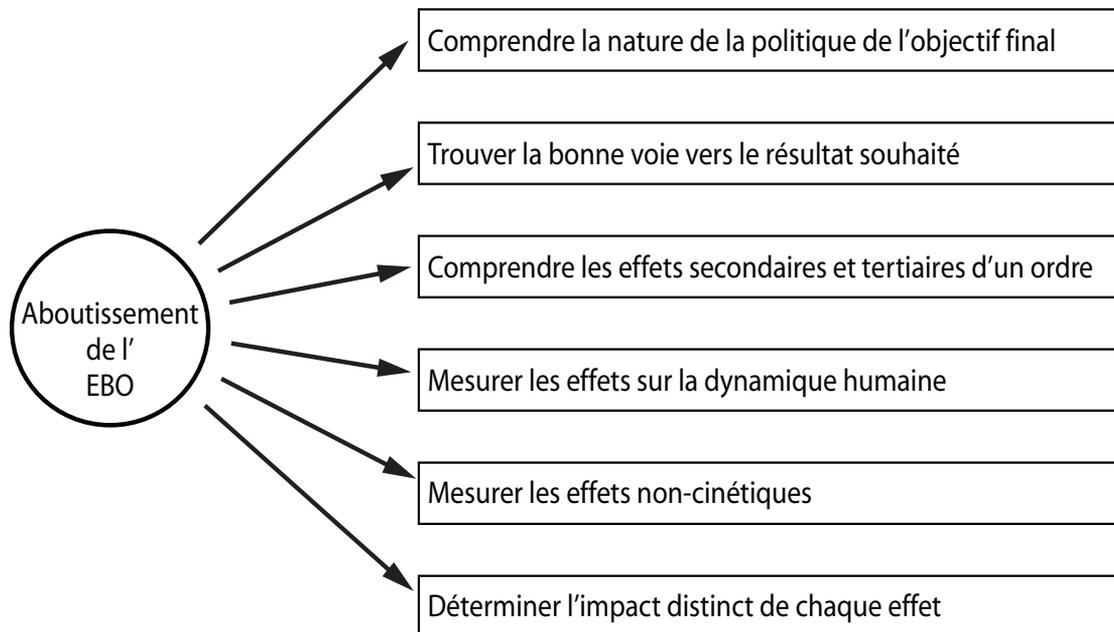


Figure 1. Comprendre le jargon OBR ne compense pas la difficulté de comprendre les liens entre les EBO. Beaucoup, la majeure partie peut-être de la valeur d'une EBO se situe en aval des résultats directs des « premiers ordres ».

rations militaires. S'attarder sur de tels concepts de base (ou même sur la réalisation de quelque fin tactique), n'est pas faux en soi; cependant, cela a tendance à étendre les opérations dans des zones où les faits peuvent être mesurés et reportés ou dans des zones où une capacité courante est la plus utile sans s'occuper de savoir si les résultats de cette opération spécifique peuvent être comptabilisés dans l'accomplissement des objectifs, national et de la coalition. En outre, les individus combattants ont tendance à être attirés vers ces niveaux tactiques où l'engagement avec l'ennemi est direct – il y a un réel sentiment d'avoir accompli quelque chose lorsque l'on voit ou perçoit un retour immédiat. Le danger est de perdre de vue la réalisation du véritable but, le résultat à atteindre ou la raison pour laquelle on avait envoyé les militaires au départ. On retrouve souvent les symptômes de ces disparités dans le style et le type des reportages – des ennemis tués, des tonnes de munitions utilisées, des heures de vol, des patrouilles ou des convois terminés, – autant de données qui expliquent le combat mais pas le succès.

L'EBO reconnaît l'imperfection de sa connaissance de l'environnement opérationnel mais tente d'en atténuer les effets par une demande constante d'évaluation. Ceci a le résultat direct d'augmenter le rôle de la SA – *Situation Awareness* (perception de la situation) en tant que base principale de décision au détriment des données établies. Qui plus est l'EBO essaye de fixer la concentration du combattant sur la fin politique, seule fin ayant de l'importance. La figure 1 est une représentation de ce qu'elle pourrait être et chacun des 6 aboutissements présentés aurait pu être aussi bien montré comme interrelié avec les autres ou comme subsidiaire à l'un des autres. À l'inverse des tableaux de programme d'évaluation de revue technique (PERT)⁵ ou des plans de stratégie par tâche⁶ qui supposent un certain degré de contrôle sur chaque borne militaire et indiquent – peut-être de façon linéaire – les voies du succès, l'EBO a besoin de planificateurs pour combiner une compréhension en profondeur de ce qu'ils essaient d'obtenir avec une connaissance profonde des capacités disponibles et une perception pointue et constante qui leur permette de reconnaître

les opportunités, le risque et le changement des environnements éphémères. Il existe des voies préférentielles; cependant les planificateurs EBO sont tout à fait conscients que l'environnement actuel dynamique et politiquement chargé peut invalider une préférence et en créer une autre dans un court laps de temps. Reste une constante : le but de l'EBO n'est jamais la prochaine borne ni la prochaine cible sur la liste. De fait, le but de l'EBO est toujours la réalisation de la fin politique. C'est pourquoi l'EBO est principalement concernée par la compréhension des liaisons plutôt que par la destruction d'une cible spécifique. Des évaluations focalisées et un plan opérationnel qui mettent en valeur une importante perception de la situation sont clairement des techniques capables d'atténuer les effets de ces frictions entre systèmes.

Dans l'OIF, l'effet souhaité par l'ennemi ne pouvait raisonnablement pas être de battre militairement les forces de la coalition – mais cela n'a en fait, pas d'importance. Une vérité historique demeure vraie encore aujourd'hui : la guerre, c'est la politique. Il n'y a pas de victoire militaire, il n'est de victoire que politique. En ce qui concerne les forces anti-coalition en Irak, – étant donné leur volonté de tuer des innocents et eux-mêmes au besoin –, le nombre de possibilités ouvertes en vue d'un but politique est beaucoup plus important qu'une traditionnelle analyse de fond pourrait le laisser croire. Dans ces circonstances – compte tenu de l'initiative et des sanctuaires – le temps tend à favoriser les forces anticoalition au niveau tactique; si toutefois la reconstruction de l'Irak continue à progresser, le temps favorisera la coalition au niveau stratégique. Donc, contrôler le temps pourrait être l'effet opérationnel clé en Irak pendant cette phase, peut-être le seul aspect important de l'opération, que tant de gens espèrent. Il y a un précédent historique à ce type de situation.

En 1948 et 1949, les soviétiques bloquèrent toutes les routes d'accès à Berlin. Le blocus était illégal si l'on se réfère au traité, mais les Etats-Unis ne voulaient pas entamer une guerre pour se frayer un chemin vers Berlin. Les Etats-Unis et les alliés ne voulaient pas non plus abandonner Berlin aux soviétiques. Les objectifs soviétiques étaient également assez clairs – ils voulaient

stopper la consolidation économique en Allemagne de l'ouest. Ils désiraient Berlin pour eux seuls. C'était clairement un test des volontés entre l'Est et l'Ouest. Le pont aérien fut un incroyable succès tout comme les miracles logistiques de la direction militaire de chaque côté du pont en matière de chargement et de distribution du cargo. Le succès de ces opérations conduisit à la capitulation soviétique. Cette opération militaire de la coalition ne libéra pas un seul mètre de route de façon directe mais en maintenant un flot continu de nourriture, d'énergie et autres produits mois après mois vers les berlinois, le pont aérien fournit aux diplomates le temps nécessaire pour réussir leurs actions politiques. De même, la Force aérienne en OIF aujourd'hui doit créer le « temps » nécessaire pour que le nouvel Irak réussisse.

Que peut donc faire la Force aérienne ? Quelles actions peut soutenir la Force aérienne qui puissent allonger le temps disponible pour l'établissement d'un nouveau gouvernement irakien et offrir aux irakiens un avenir enviable ? Il y a beaucoup de réponses potentielles mais chacune doit être évaluée en fonction de sa capacité de contribution à la fin politique et non en fonction de son efficacité pour atteindre une cible déterminée, déminager des tonnes de matériel ou livrer des largeurs de bandes. Une possibilité d'action est de traiter le problème de sécurité dans la perspective du théâtre plutôt qu'essayer de sécuriser un village ou un convoi à la fois (ce qui transforme tous les autres villages ou convois non sécurisés en démonstrations flagrantes et politiquement utilisables, de la faiblesse du gouvernement). Quelles sont les options de la Force aérienne au niveau de la campagne qui puissent augmenter la sécurité sur l'ensemble du théâtre ? Que peut faire la Force aérienne pour laisser le temps aux agendas diplomatique, politique et économique de prendre la relève ? Une option serait de saturer l'espace aérien au dessus des zones irakiennes les plus difficiles – avec des Irakiens.

Trouver les bons instruments

L'exemple qui suit n'est pas une panacée pour tous les problèmes survenus dans OIF. En

tout cas, cela veut dire qu'il existe différentes voies pour approcher la fin politique de l'OIF. Il faut d'abord admettre que le nationalisme irakien est une puissance dans l'OIF (comme le sont la religion, la culture...). La perception de l'Amérique comme un envahisseur et un occupant paralyse de façon significative notre capacité à remplir notre mission. Elle contamine ceux avec lesquels nous devrions agir et elle unit dans un commun effort ceux qui traditionnellement n'auraient jamais collaboré. Elle justifie des actions et inactions qui ne seraient normalement pas tolérées dans la société irakienne et crée une friction au niveau stratégique qui fait stagner le progrès vers un nouvel Irak. Une solution qui pourrait avoir des ramifications positives dans tous ces domaines serait d'accélérer la réhabilitation de la Force aérienne irakienne en tant que partenaire actif dans la défense du nouvel Irak. Agir ainsi changerait l'image des Etats Unis d'occupants en alliés et raffermirait la légitimité du gouvernement central irakien à l'intérieur comme à l'extérieur. Cette réhabilitation entraînerait à court terme la plupart des effets suivants : moindre immunité pour les forces anti-gouvernementales; diminution du support populaire pour les forces anti-gouvernementales (y compris de la part de ceux qui étaient simplement neutres et donc tolérants envers les insurgés); moindre empreinte américaine sur la sécurité intérieure irakienne; plus grande sécurité le long des frontières irakiennes et aux abords des pipe-lines intérieurs.

Un premier pas pratique dans ce processus de réhabilitation est d'envoyer des FAC – Forward Air Controllers (contrôleurs aériens avancés) sectoriels spécifiques dans les 12 ou 15 « points chauds » de l'Irak avec une couverture 24 heures sur 24. La réalisation de ce concept devrait se faire par étapes puisque, franchement, la Force aérienne irakienne n'est pas prête et que la Force aérienne des Etats-Unis n'est pas complètement équipée pour mettre tout à fait ces idées en pratique. La capacité centrale cruciale existe cependant, avec le Commandement des Opérations Spéciales des Etats-Unis, plus spécifiquement le 6^{ème} SOS – Special Operations Squadron (Escadron des opérations spéciales) du AFSOC – Air Force Special Operations Com-

mand (Commandement des opérations spéciales de la Force aérienne). Bien qu'étant en nombre limité, ces spécialistes du CAA – Combat Aviation Advisors (conseillers de l'aviation de combat) ont le langage requis et les compétences d'entraînement pour montrer le chemin à suivre. En outre ils sont très au fait des cultures auxquelles ils ont affaire et peuvent éviter les pièges naturels dans lesquels tomberait un américain non entraîné. Les premiers résultats d'une telle réalisation seraient des progrès inestimables de la SA – Situation Awareness (perception de situation); des temps de réaction réduits de manière significative; et un « œil ouvert en permanence » sur le théâtre pour le compte du commandement.

Les FAC sectoriels, utilisant des avions biplaces, seraient affectés aux différents points chauds en Irak. Trouver ou prévoir ces points critiques n'a pas été un problème dans le passé; les couvrir en permanence, l'a par contre été. Au départ, on ne peut mettre dans le cockpit que des équipages CAA mais ce ne serait qu'une brève étape transitoire, le temps que les CAA valident l'entraînement et les concepts du système. En utilisant le Bronco OV-10D de North American Rockwell (devenu Boeing) comme exemple ou plate-forme de base, la participation irakienne commence avec un pilote CAA sur le siège avant et un capteur opérateur/transmetteur irakien à l'arrière. A l'étape suivante, un membre d'équipage CAA américain serait à l'arrière et le pilote de la Force aérienne irakienne à l'avant et, finalement l'équipage serait complètement irakien.⁷ Il y a là cependant une faiblesse importante, en ce sens qu'il y a relativement peu de CAA parmi le 6^{ème} SOS qui soient qualifiés en arabe. L'approche par étapes maximise la valeur de l'entraînement, minimise le temps transitoire nécessaire pour bâtir une Force aérienne irakienne crédible et offre une formation individualisée, pratique et performante plutôt qu'une approche d'école qui produirait en nombre. Comme chaque qualifié doit immédiatement assumer un rôle critique de combattant, l'approche par les CAA est clairement la meilleure. Par dessus le marché, une réponse totalement irakienne aux troubles commence à contribuer positive-

ment au raisonnement présenté ci-dessus et mieux vaut agir rapidement.

Regarder au-delà du Futur Immédiat

En quoi le OV-10D est-il un bon exemple de plate-forme ? Il peut être équipé d'un capteur à la pointe du progrès; il réagit bien dans un environnement de faible menace et possède d'excellentes caractéristiques pour ce type de mission (portée, vitesse, durabilité, adaptabilité et charge utile/armement et cargo); il est nettement plus puissant que le OV-10A et peut opérer en position avancée/terrain accidenté. Le Bronco est en plus relativement facile à piloter, à entretenir et assez simple à alimenter logistiquement. En bref, le OV-10D est une plate-forme réalisable. Cet avion convient bien pour la réinsertion de l'Irak parmi les nations de la communauté du Golfe – une flotte d'OV-10D ne sera pas considérée comme une menace sérieuse par les pays voisins.

Au cours de sorties comprenant un pilote CAA du 6^{ème} SOS et un capteur opérateur/transmetteur irakien, le FAC de secteur peut effectuer des missions de quatre à six heures pour sécuriser les frontières, pour les patrouilles de surveillance des pipe-lines, les escortes de convois, les missions de renseignement, de surveillance et de reconnaissance (ISR) exceptionnelles. Si l'on a un transmetteur irakien en l'air conversant avec un transmetteur militaire irakien au sol (dans un convoi, un force de réaction rapide affectée à un pipe-line ou une patrouille à pied), l'atmosphère opérationnelle en est immédiatement affectée; un irakien parlant de défendre l'Irak à un autre irakien offre une situation complètement différente de celle où des irakiens parlent de ces envahisseurs américains occupant leur pays et tuant leurs compatriotes.

Les FAC sectoriels créeront un environnement de monitorat permanent, permettant aux équipages de se familiariser intimement avec leurs zones d'intérêt. Dans ce cas, un simple mouvement anormal devient une indication au même titre qu'une action ouverte de l'ennemi. L'amélioration de la perception de

situation permet au commandement de prévoir ou d'intensifier son observation. Si par exemple le FAC voit des fermiers travaillant tous les jours avec leurs animaux dans un certain endroit, des enfants entraînés de jouer dans un autre ou des gens se réunissant sur un marché spécifique, il a ainsi établi sa base personnelle de données pour une sorte d'analyse des activités quotidiennes de cet endroit. Le jour où ces données viennent à manquer, le FAC s'en apercevant en recherchera immédiatement les causes. Un champ déserté peut être une indication cruciale pour un FAC sectoriel alors qu'il serait probablement interprété comme un champ inoccupé par une mission ISR de routine.

Alors que les FAC sectoriels vont vraisemblablement améliorer la perception de situation au bénéfice de la coalition et du nouveau gouvernement irakien, l'addition d'un membre d'équipage irakien augmentera considérablement le potentiel de l'ensemble de cette capacité. Il faudrait idéalement que cet irakien soit un indigène, c'est à dire, non seulement issu du secteur en question mais qui aurait également été là du temps de Saddam Hussein. L'utilisation d'actifs locaux intensifie immédiatement la connaissance des circonstances locales particulières et établit une connexion légitime avec le peuple de cette région. Utiliser des outsiders – venant d'une autre région, tribu, religion ou secte – ouvre la porte aux rivalités, revanches ou tout simplement à l'indifférence envers les priorités ou coutumes locales. Ces remarques s'appliquent aux expatriés de retour en Irak. Ils peuvent en outre se heurter aux locaux auxquels auraient manqué les ressources ou les opportunités nécessaires pour échapper à l'Irak de Saddam.

Un avion correctement équipé devrait également être muni d'un haut-parleur permettant à l'équipage de communiquer directement avec les individus au sol. Ceci pourrait faire partie d'un plan des services de la Public Affairs (Affaires publiques) ou de l'IO – Information Operations (Opérations d'information) pour une intervention non létale ou d'une interaction avec le peuple local. En fait on pourrait utiliser cette possibilité dans un nombre incalculable de cas. Tout rassemblement inhabituel attirerait l'atten-

tion d'un FAC sectoriel; si par exemple un certain nombre d'hommes étaient rassemblés sur une place à deux heures du matin portant des petites armes et des lance-grenades, on pourrait en utilisant un haut-parleur, soit empêcher l'événement soit le diffuser avant qu'il ne paraisse dans les nouvelles. Le but est de gagner du temps pour que le nouveau gouvernement puisse se consolider et s'établir. Attaquer le rassemblement aurait probablement le résultat opposé. En utilisant une tactique approuvée d'IO, le FAC peut être en mesure de rassurer, menacer ou persuader le groupe de retarder son action d'un jour, d'une semaine, d'un mois voire définitivement. Le caractère instantané de l'intervention multiplie son effet. Le capteur embarqué peut aussi être utilisé pour enregistrer l'événement et justifier une éventuelle intervention létale qui aurait pu devenir nécessaire par la suite ou pour reconstituer l'opération en vue d'un exposé IO pour d'autres occasions. Quoiqu'il en soit, si la technique préférentielle d'évitement n'a pas fonctionné, le FAC peut ralentir l'événement et désigner la cible pour destruction. De même la police est entraînée à convaincre d'abord et tirer ensuite, la force aérienne doit d'abord explorer les différentes alternatives avant de décider de la taille du JDAM à larguer.

Il est aussi nécessaire d'équiper l'aéronef pour renforcer l'aide aux forces terrestres de la coalition. Des relais radio et dispositif de capteur donneraient à la force terrestre par l'intermédiaire du FAC de secteur une plus grande souplesse et une bonne SA (perception de situation). Alors qu'il serait beaucoup trop cher d'équiper chaque avion de chaque type de package de capteurs, il serait judicieux d'équiper l'avion avec un package qui pourrait relayer le capteur embarqué aux dispositifs extérieurs spécifiques (comme Predator, Global Hawk ou autre imagerie) de la force au sol⁹. La plateforme du FAC de secteur pourrait aussi servir de radio relais automatique pour la force terrestre en offrant des communications sûres et des liaisons avec dispositif de détection. Les packages des forces terrestres pourraient être aménagés plus légèrement ce qui permettrait des réactions plus rapides.

Le OV-10 convient bien à son emploi classique de FAC mais les nouvelles technologies ont

créé de nouvelles opportunités d'élargir ce rôle traditionnel. La combinaison d'un GPS et d'un pointeur laser lié aux communications avancées actuelles pourra fournir des données en temps réel à une planification réactive ou à une préparation de renseignement sur la région concernée. La technologie d'aujourd'hui (FLIR – système de thermovision frontale –, pointeur-laser, GPS, communications par satellites, visualisation de casque) donnera une valeur significative à la moindre mission de routine.

Rien ne peut remplacer la perception de situation. Le renouvellement des données, les coordonnées exactes, le support de l'imagerie et les références familières rendent les informations plus transmissibles; c'est-à-dire que la détermination exacte par la combinaison du laser et du GPS assure qu'un avion et des troupes au sol équipés de façon similaire trouveront exactement le même point de référence. La capacité de transfert de cette perception de situation avancée est un avantage technologique unique. Ceci est spécialement important en terrain non signalisé en particulier dans un environnement urbain où les combattants et les civils sont souvent mélangés. En Irak aujourd'hui, un haut degré de confiance dans la détermination des cibles potentielles est crucial et avant tout trop souvent absent. La coalition a en face d'elle un mélange évolutif de terroristes, criminels, et membres de l'ancien régime qui utilisent la violence sans discrimination pour intimider la population, et la force dans le but de miner le gouvernement civil. Tout engagement est une manne médiatique potentielle pour les forces anti-gouvernementales. C'est ainsi que toute mesure doit être prise pour éviter de simples erreurs qui discréditent le nouveau gouvernement ou la coalition.

En tout cas à l'origine, la coalition fut particulièrement négligente dans le domaine des opérations d'information. Ses efforts pour réagir entraînent la méfiance et ne réussirent pas à couper l'ennemi de la population. Quoiqu'il en soit, les FAC sectoriels avec des avions convenablement équipés pourraient offrir aux commandements une autre opportunité de contrer le succès des forces anti-gouvernementales dans ce domaine critique. Par exemple, analysons le cas de la voiture piégée qui explosa

devant un bureau de recrutement de policiers. Apparemment, seulement quelques instants plus tard, des « témoins oculaires » irakiens produisaient des récits détaillés d'attaques-missile par des avions de combat américains¹⁰. Le trop long délai qui s'écoula entre la soit-disant attaque-missile et le démenti de la coalition concéda toute l'initiative – et la victoire dans cette bataille – à l'ennemi. Les démentis attendus de la coalition alimentèrent tout simplement la certitude locale que la coalition en général et les américains en particulier avaient quelque chose à voir avec l'explosion. En fin de compte, la coalition était à blâmer parce qu'elle n'avait pas prévu l'attaque. Puisque ce lieu avait été auparavant identifié comme étant à haut risque, un FAC assigné au secteur avec une vidéo flottante commentée par un membre d'équipage irakien aurait été parfaitement à même d'atténuer l'effet désastreux engendré par la diffusion télévisée¹¹. Le OV-10 aurait au moins pu diffuser la vérité à la foule présente sur les lieux – explosion d'une voiture piégée.

Le but de cette discussion et de ces exemples n'est pas de démontrer l'intérêt d'utiliser un avion vieux de 40 ans dans un environnement de petite guerre. L'intention est de montrer que les EBO (opérations basées sur les résultats) sont un cadre valable d'utilisation de la Force aérienne qui prouve son potentiel au niveau tactique et opérationnel de la guerre (en se conformant à la fin politique de l'objectif). Les implications sont nombreuses. En Irak, nous avons la possibilité d'atteindre les objectifs de la coalition et de raccourcir le temps de redéploiement en permettant aux Irakiens de prendre la direction du rétablissement et du maintien de l'ordre interne. Ceci vaut également en ce qui concerne la perspective de sécurité sur le théâtre qui éliminerait l'éclatement toujours possible lorsque le bouclage d'un quartier insurgé aboutit seulement à ce que la crise s'étende plus loin. Par ailleurs, en utilisant un avion « oublié » comme l'OV-10, on peut fournir à l'Irak une forte capacité interne sans gêner ses relations extérieures. Enfin, créer l'usage à long terme de matériel américain a également créé historiquement dans le long terme des liens d'entraînement, de fourniture et de doctrine.

On peut s'attendre au même genre de problèmes avec la République Populaire Démocratique de Corée dans un futur plus ou moins proche. Si jamais les hostilités commencent – compte tenu de la direction actuelle de la RPDC – il n'y a aucune raison d'imaginer une reddition négociée là-bas non plus. Donc à un moment quelconque de la phase III de ce conflit, plus d'un million de combattants pourraient bien décider de se « terroriser »¹². En tout cas, comme dans l'OIF, le combat acharné prévisible dans cette guerre (si jamais elle survient) laisse peu de marge ou de temps pour une petite guerre ou pour des scénarios planifiés de façon constructive dans la longue phase post combat majeur qui se profile à l'horizon. Au-delà du point de vue sécurité, le désastre humanitaire que l'on peut attendre d'une telle guerre est presque irréversible – une famine serait à l'ordre du jour dans le Nord. Dans un climat de paix, importer et assurer la distribution d'autant de nourriture et de médicaments est déjà une énorme tâche, quoique – espérons le – réalisable. Dans un climat de guerre, de presque guerre, ou d'après conflit majeur, la complexité et l'objet des mêmes tâches prennent une ampleur dramatique et peuvent en fin de compte rencontrer d'insurmontables avatars. Des millions d'individus en souffriraient.

La RPDC n'est pas l'Irak; quoiqu'il en soit, le problème est le même – les aviateurs doi-

vent comprendre comment utiliser la puissance aérienne à chaque phase du conflit. Il n'a jamais été plus évident que le sempiternel raisonnement qui veut que « les cas moindres soient inclus » est erroné.

La capacité des Etats Unis et de leur coalition de se battre et de gagner de grands engagements de force à force ne veut pas dire que ces mêmes forces et stratégies puissent combattre et sortir victorieuses des petites guerres. Les FAC sectoriels ne sont qu'un exemple de ce que la Force aérienne de coalition peut faire pour améliorer sa contribution au but politique final de l'OIF. On pourrait utiliser le même type d'arguments pour revoir le concept d'utilisation des canonnières volants AC-130 ou des avions à armement modulable affectés au Commandement de Combat Aérien plutôt qu'aux AFSOC comme les capteurs aériens ou toute autre sorte de configuration innovante. Chaque environnement opérationnel sera différent et les aviateurs ne peuvent pas décider de combattre seulement dans une phase de la guerre. Ils doivent utiliser leur expérience, leurs capacités de combat et leur compréhension unique de la puissance aérienne pour engager et gagner quand et où on le leur demande. □

Notes

1. On ne doit pas si facilement rabaisser les engagements tactiques. Le combat à ce niveau est intensément personnalisé par les soldats engagés individuellement de part et d'autre, par l'historique et les expériences individuelles et celles de l'équipe et par les conditions spécifiques de l'environnement du combat au moment où il a lieu. Certains combats ont été très intenses; malgré cela aucune action militaire irakienne n'a modifié en quoi que ce soit l'état de la fin stratégique de la coalition.

2. Figure III-4, « Phases – Joint Campaign » (Phases-Campagne Conjointe), Joint Publication 3-0, *Doctrine for Joint Operations (Théorie des Opérations Conjointes)*, 10 sept 2001, http://www.dtic.mil/doctrine/jel/new_pubs/jp3_0.pdf, décrit les quatre phases comme suit : phase un : dissuader/engager (crise précisée); phase deux : prendre l'initiative (prendre l'initiative, assurer la liberté d'action envers les amis et accéder à l'infrastructure du théâtre); phase trois : opérations décisives (établir des capacités de force dominantes et obtenir la domination totale); et

phase quatre : transition (installer le contrôle civil et la légalité; réorganiser).

3. Par exemple, Edward C. Mann III, Gary Endersby, et Thomas R. Searle, *Thinking Effects : Effects-Based Methodology for Joint Operations (Résultats réfléchis : Méthodologie basée sur les effets dans les opérations conjointes)*, CADRE papier n°15 (Maxwell AirForce Base, AL : Air University Press, octobre 2002); Edward A. Smith, *Effects-Based Operations : Applying Network Centric Warfare in Peace, Crisis, and War (Les opérations basées sur les effets : Appliquer la lutte réseaux-centrique en temps de paix, de crise et de guerre)*, Information Age Transformation Series, vol. 3 (Washington D.C. : Bureau du Secrétaire-Assistant à la Défense [Command and Control Research Program (CCRP), November 2002] (Programme des Recherches de Commandement et de Contrôle – CCRP –, nov. 2002); et Christopher Finn, ed., *Effects Based Warfare (La guerre basée sur les effets)*, (Wiltshire, Angleterre : Defense Studies, Joint Doctrine and Concept Centre, 2004).

4. La tactique elle-même n'est que fugitivement visible dans la mesure où les forces anticoalition (et les insurgés en général) masquent leur initiative. Ils peuvent non seulement choisir le moment et le lieu de l'attaque, mais retarder une attaque pour attendre des conditions plus propices. « Les Taupes » au Vietnam, par exemple, ne choisissaient jamais une cible connue sur la liste, ils se contentaient d'attendre que les conditions soient favorables.

5. Un tableau PERT est un instrument de gestion utilisé pour programmer, organiser et coordonner les tâches à l'intérieur d'un projet. Une démarche similaire, Critical Path Method – CPM (la méthode de la voie critique – CPM) développée à peu près au même moment est devenue synonyme du PERT. La technique est connue sous différents noms : PERT, CPM ou PERT/CPM. Whatis.com, http://www.whatis.com/definition/0,sid9_gci331391,00.html.

6. La Strategy to Task Technique – STT (Stratégie des tâches techniques (STT)) est une approche utilisée pour répondre par un processus de décomposition, à un petit niveau et le plus souvent de façon spécifique pour un système, aux besoins d'un système donné ou d'une capacité. L'approche, souvent instrumentalisée à l'aide de la technique du Déploiement en Fonction de la Qualité, commence en utilisant des formulations de besoins de haut niveau, comme des buts stratégiques nationaux, pour ensuite trouver des réponses à ces besoins. Michael R. Bathe and Jeremy D. Smith, « A Description of the Strategy to Task Technique and Example Applications, » (Description de la Stratégie pour les tâches techniques et Exemples d'Applications) *Journal of Battlefield Technology* 5, n° 1 (juillet 2002) : 32, <http://www.argospress.com/jbt/Volume5/5-1-5.htm>.

7. L'OV-10D est un exemple, non une recommandation et a été choisi comme tel pour éviter de faire dévier

le but de l'article en une comparaison entre avion courant ou avion « moderne ». Les forces et les faiblesses de l'OV-10D sont une bonne base de départ pour comparer tout avion futur envisagé pour ce genre de mission.

8. L'OV-10D peut opérer habituellement à basse vitesse (càd 100 nœuds). Mais en cas de besoin, cet avion très manoeuvrable peut parfaitement arrêter son avancement-sol en tournant autour d'un pylône ou utilisant toute technique de virage plus exotique.

9. En outre, l'intention est de laisser l'avion derrière tout cela. Il existe un tas de radars à infrarouges commercialement disponibles pour l'exportation, mais beaucoup des autres capteurs font l'objet de restrictions. Un système-relais peut fournir les données nécessaires sans que pour cela les Etats Unis doivent obligatoirement donner à l'Irak certaines technologies avancées ou confidentielles.

10. Edward Wong, «The Conflict in Iraq : Insurgency ; Bombing Kills 47 at Police Station in Iraqi Capital» (Le conflit en Irak : Insurrection, 47 tués par bombe devant un bureau de police dans la capitale Irakienne) *New York Times*, 15 septembre 2004, dernière édition, A1.

11. Idem. Le périmètre de sécurité était délimité et les barrières de contrôle installées, mais la voiture piégée pénétra dans la zone et explosa à côté des candidats faisant la queue et rivalisant pour rejoindre la nouvelle police irakienne.

12. Certains intellectuels bien documentés ne prennent pas cela en considération. Quoiqu'il en soit, il y eut aussi des intellectuels bien documentés pour ignorer le facteur nationalisme en Irak. En fin de compte, ceci est plus un dilemme moral qu'une préoccupation militaire. Les plans doivent suivre les buts politiques établis, c'est-à-dire l'état final requis pour la péninsule.

Puissance aérienne non conventionnelle

PAR LE COMMANDANT WILLIAM BRIAN DOWNS, USAF*



Le changement est la loi de la vie. Ceux qui ne pensent qu'au passé ou au présent sont sûrs de rater l'avenir.

—Président John F. Kennedy

MALGRÉ PRESQUE UN siècle d'expérience du combat aérien, la Force aérienne est aujourd'hui confrontée à une forme de guerre qu'elle est mal préparée à mener. Lors des guerres du passé, nous avons trouvé le moyen de vaincre en nous adaptant comme il convenait à chaque conflit particulier. Nous devons une fois de plus nous adapter si nous voulons concentrer la puissance aérienne plus efficacement lors des opérations de contre-terrorisme (CT) et de contre-insurrection (counterrinsurgency, COIN). Cet article présente les grandes lignes d'une doctrine de puissance

aérienne non conventionnelle applicable aux missions de ce genre et recommande des modifications à apporter à la structure et aux tactiques des forces concernées pour faciliter la mise à exécution réussie de cette doctrine sur le champ de bataille. Les recommandations incluent en particulier la mise au point d'un nouvel avion conçu spécialement pour les missions CT et COIN.

Même si la Force aérienne doit continuer à réfléchir à ces deux missions dans une optique régionale, nous devons conserver une connaissance à l'échelle planétaire. Cela veut dire que nous devons acquérir une connaissance appro-

*C'est avec une profonde tristesse que les éditeurs de *Air & Space Power Journal* ont appris le décès de l'auteur de cet article, le commandant William Brian Downs. Il trouva la mort, ainsi que trois autres Américains et le pilote irakien dont il était l'instructeur, lorsqu'un Comp Air 7SL s'écrasa à 130 kilomètres environ au nord-est de Bagdad le 30 mai 2005. L'auteur appartenait au 6ème escadron d'opérations spéciales, commandement des opérations spéciales de la Force aérienne, Hurlburt Field, Floride.

fondie des populations, des langues et des cultures des pays dans lesquels nous opérons; nous devons dans le même temps comprendre la façon dont nos actions dans une région particulière en affecteront d'autres dans le monde. Ces considérations s'appliquent aussi bien à la Force aérienne qu'aux combattants au sol. En fait, dans la mesure où la vitesse et la létalité des opérations aériennes amplifient le potentiel de succès comme de destruction, nous devons en comprendre clairement tous les effets. En outre, même s'ils ont des racines régionales profondes, les terroristes peuvent frapper en n'importe quel point du monde. Dans certains cas — l'Indonésie, par exemple — les terroristes qui complotent contre les Etats-Unis nous échappent parce qu'ils résident dans des régions interdites pour des raisons politiques aux forces américaines. Dans d'autres (par ex., Irak et Afghanistan), l'environnement politique permet aux insurgés d'opérer en dépit d'une présence militaire américaine relativement importante. Pour exercer la puissance aérienne contre des ennemis opérant ainsi à l'échelle planétaire, les opérations de combat de la Force aérienne doivent devenir aussi individualisées et sélectives que promptes et précises — et inclure un choix d'opérations destinées à frapper des objectifs situés dans des régions difficiles à atteindre pour des raisons politiques. Les opérations clandestines offrent une méthode d'attaque de ces types d'objectifs mais nous devons également en envisager d'autres.

Doctrine

Les principes de la guerre conventionnelle restent valables dans la guerre non conventionnelle mais ils s'appliquent différemment et dans un contexte tout autre. De même, les moyens propres à la Force aérienne peuvent être utilisés lors des opérations de contre-terrorisme et de contre-insurrection mais ils doivent y être adaptés pour être efficaces. Pour tenir compte du caractère individualisé et sélectif des opérations aériennes menées lors de telles missions, la doctrine de la puissance aérienne non conventionnelle adapte le potentiel de supériorité aérienne et spatiale, de supériorité en

matière de renseignement brut, d'attaque à l'échelle planétaire, d'engagement de précision, de très grande mobilité à l'échelle du globe et d'appui tactique très souple propre à la Force aérienne à notre champ de bataille planétaire actuel en prenant en considération son impact sous différents angles culturels.¹ Par exemple, si, une fois que nous avons établi la supériorité aérienne, la poursuite des opérations aériennes crée une hostilité inutile de la part de la population que survolent nos appareils, nous ne faisons qu'entraver notre mission plus large, à l'échelle planétaire. C'est la raison pour laquelle nous devons, sur le champ de bataille d'aujourd'hui, employer les moyens de la Force aérienne de façon sélective pour éviter de nous créer d'autres ennemis. Nous devrions dans certains cas, plutôt que d'employer nos propres moyens aériens, aider les Forces aériennes locales à mener des opérations contre nos ennemis communs. En l'absence d'une force aérienne locale disposant de moyens suffisants, la Force aérienne américaine devrait prendre l'initiative d'en créer une.

De même, la supériorité en matière de renseignement brut dans le cadre de la puissance aérienne non conventionnelle va au-delà des plateformes de collecte de données, des analystes perspicaces ou des systèmes de dissémination rapide; elle inclut une connaissance de ce que les gens pensent des opérations aériennes menées par les forces américaines ou locales et même comment ils les ressentent. Pour l'essentiel, nous acquérons cette compréhension en travaillant en étroite collaboration avec les forces locales au niveau tactique. En plus d'apprendre comment nos opérations influencent une population, nous devons devenir des experts dans l'art de prédire cette influence. Une telle connaissance pourrait alors éclairer notre planification.

De la même manière, un potentiel d'attaque à l'échelle planétaire et d'engagement de précision est crucial pour la puissance aérienne non conventionnelle. Nous devons toutefois non seulement attaquer à l'échelle planétaire et avec précision mais également décider qui exécute l'attaque. Nous n'avons pas nécessairement à employer des appareils ou équipages américains pour chaque mission; il pourrait en fait être tout

aussi simple d'affecter des équipages mixtes d'aviateurs américains et étrangers à ces missions. Nous devons prendre en considération le fait que la même attaque visant le même objectif avec les mêmes conséquences militaires peut avoir un impact politique différent, suivant la nationalité des équipages qui l'exécutent. Nous devons utiliser ce fait dans notre intérêt au lieu de nous laisser surprendre par lui.

Pour finir, dans la doctrine de la puissance aérienne non conventionnelle, nous devrions disposer d'une très grande mobilité à l'échelle du globe et d'un appui tactique très souple pour soutenir des opérations militaires menées par des forces autres qu'américaines — ou même les activités d'organisations non gouvernementales lorsqu'elles sont favorables à nos objectifs. De même que les ramifications d'une mission d'attaque, l'impact politique du soutien logistique dépend de qui s'en charge. La doctrine de la puissance aérienne non conventionnelle est alors effets orientées, employant des forces aériennes locales pour obtenir les résultats politiques et militaires recherchés à l'échelle locale, régionale ou planétaire.

Structure des forces

Comme on peut s'y attendre, les changements que nous devons apporter à la structure des forces pour mettre à exécution la doctrine de la puissance aérienne non conventionnelle portent surtout sur l'entraînement et le personnel. La Force aérienne devrait apprendre à son personnel à tous les niveaux à penser à l'échelle planétaire, ainsi qu'à comprendre et apprécier les cultures particulières dans lesquelles il sera amené à évoluer. Cette formation devrait aller bien au-delà des réunions d'information et brochures que nous employons actuellement, et devrait prendre modèle sur notre programme d'égalité professionnelle militaire. L'ironie, c'est que la Force aérienne dépense actuellement plus d'énergie pour apprendre à ses aviateurs à mieux connaître leur propre culture qu'elle ne le fait pour les familiariser avec celles de nos ennemis et de nos alliés !

Jusqu'à maintenant, la formation en profondeur portant sur la connaissance de différentes cultures a été réservée principalement aux forces d'opérations spéciales. Comme l'a indiqué le général de corps d'armée Norton Schwartz ces forces doivent élargir leur propre perception culturelle mais nos forces expéditionnaires aériennes et spatiales doivent faire de même.² Les officiers de la Force aérienne devraient donner l'exemple en apprenant à parler au moins une langue étrangère couramment mais nous avons également besoin de plus de forces dont la spécialité est de combler les fossés culturels. Dans la Force aérienne, ce type de personnel se rencontre principalement dans trois branches spécialisées : membres des équipes rattachées aux ambassades, officiers de liaison à l'étranger et conseillers en aviation de combat. Le nombre des officiers de la Force aérienne affectés à des ambassades est limité mais ceux qui appartiennent aux deux autres spécialités devraient former un corps chargé de développer la connaissance culturelle au sein de la Force aérienne.

Nous devrions augmenter le nombre de conseillers en aviation de combat pour permettre au commandant des forces combattantes dans chaque zone géographique et à chaque commandant de forces multinationales de profiter de leurs compétences. Ces conseillers, qui appartiennent au commandement des opérations spéciales de la Force aérienne, exécutent leurs missions dans des détachements aériens opérationnels de diverses branches spécialisées de la Force aérienne qui évaluent, entraînent, conseillent et assistent les Forces aériennes étrangères, et les intègrent aux opérations multinationales. Ils représentent au sein de la Force aérienne le lien entre la connaissance des cultures étrangères et le potentiel opérationnel. En plus de renforcer les coalitions, ces conseillers peuvent aider un pays étranger à exercer sa puissance aérienne unilatéralement dans des régions interdites pour des raisons politiques aux forces conventionnelles américaines. Si des terroristes ou des insurgés opèrent dans un pays ne disposant que de moyens aériens extrêmement limités, les conseillers peuvent s'entraîner avec les unités des forces aériennes locales, puis les assister lors des combats. Bien que la Force aé-



Thrush Vigilante

rienne emploie des conseillers en aviation de combat, elle n'a pas encore exploité pleinement leur potentiel distinctif. Elle a généralement laissé l'entraînement, les conseils et l'assistance des forces étrangères à l'Armée de terre ou à des sous-traitants civils; par exemple, il incombait récemment à l'Armée de terre d'obtenir un nouvel avion de surveillance pour l'Armée de l'air irakienne. Nos conseillers en aviation de combat n'ont joué aucun rôle dans la reconstitution de l'Armée de l'air irakienne.³

Il apparaît clairement que la Force aérienne doit améliorer la connaissance culturelle de tous ses aviateurs mais qu'elle doit également mettre en valeur les unités spéciales qui emploient des professionnels pour assister les Forces aériennes locales lors des opérations de contre-terrorisme et de contre-insurrection dans le monde entier, y compris la mise sur pied de forces aériennes lorsqu'il n'en existe aucune.

Tactiques aériennes de contre-terrorisme et contre-insurrection

Après avoir développé la doctrine et établi la structure des forces, la Force aérienne américaine doit employer des tactiques spécifique-

ment orientées vers les opérations de contre-terrorisme et de contre-insurrection. Celles-ci doivent inclure l'entraînement, les conseils et l'assistance nécessaires aux forces aériennes étrangères pour exécuter leurs missions de contre-terrorisme et contre-insurrection et intégrer ces forces aux nôtres. Nous devons également les aider à développer des aéronefs conçus spécialement pour exécuter ces missions dans les limites de leur enveloppe budgétaire. Les Etats-Unis possèdent des moyens aériens qu'ils utilisent pour de telles opérations mais dont la plupart ne conviennent pas à des pays dont les ressources sont limitées. Des appareils tels que le AH-64, l'AC-130, l'A-10 et le véhicule aérien sans pilote Predator dépassent les moyens budgétaires de nombreux pays ayant des besoins réels de moyens de contre-terrorisme et de contre-insurrection; en outre, le AH-64 et l'A-10 furent conçus pour les opérations antichars plutôt pour celles de contre-terrorisme et de contre-insurrection. Même dans les régions permettant l'emploi de moyens aériens américains, la constitution d'un potentiel aérien de contre-terrorisme et de contre-insurrection représenterait un multiplicateur de force, permettrait aux Etats-Unis de retirer leurs forces et encou-

ragerait la confiance en soi et la solidité politique du gouvernement du pays hôte.

Les pays disposant de ressources limitées devraient développer les moyens essentiels au succès des opérations de contre-terrorisme et de contre-insurrection. Les forces aériennes qui mènent ces opérations doivent pouvoir localiser, identifier et attaquer les objectifs terroristes et insurrectionnels à tout moment et en tout lieu mais elles doivent également disposer des moyens de maintenir ce potentiel à long terme. Bien que ces pays soient en train de former des unités terrestres de contre-terrorisme et de contre-insurrection, les forces aériennes capables de compléter leurs homologues de l'armée de terre s'atrophient ou sont inexistantes. Dans certains cas, il sera nécessaire de constituer un tel potentiel aérien en partant de zéro et, dans d'autres, de réallouer le financement des avions coûteux vers les plateformes de contre-terrorisme et de contre-insurrection moins chères, simples mais néanmoins efficaces.

L'avion de contre-terrorisme/contre-insurrection idéal pour les pays disposant de ressources limitées doit être aussi peu coûteux que simple à entretenir et à utiliser, tout en offrant un potentiel robuste de renseignement, surveillance et reconnaissance et en étant capable d'attaquer des objectifs immédiatement. Il doit également jouir d'une longue autonomie pour pouvoir effectuer des vols en attente prolongés, être capable d'opérer en terrain accidenté et être difficile à détecter. Même s'il serait bon que ces pays envisagent le développement d'un appareil entièrement nouveau conforme à ces spécifications, ils devraient entre-temps étudier la possibilité d'utiliser le Thrush Vigilante. Conçu en 1989, le Vigilante est une plateforme peu coûteuse de surveillance et d'appui aérien rapproché basé sur le Thrush, un avion agricole ayant largement fait ses preuves. Le Vigilante biplace peut repérer et attaquer des combattants opérant en petites unités ou isolément dans des endroits difficilement accessibles. La possibilité d'opérer en situation d'isolement, l'autonomie de 7 heures, le plafond pratique de 25 000 pieds, les capteurs infrarouges, les systèmes défensifs et les points d'accrochage qu'offre le Vigilante permettent à des forces aériennes locales de localiser et d'attaquer des terroristes ou insurgés qui se cachent dans des régions isolées.

Le moteur PT-6, qui est très fiable et que l'on trouve partout, propulse cet appareil simple dont les systèmes de base sont d'un entretien aisé. La Force aérienne devrait développer le Vigilante pour la guerre contre le terrorisme, en particulier pour aider les armées de l'air locales à mener leurs propres opérations aériennes de contre-terrorisme et contre-insurrection.

Ces forces aériennes pourraient utiliser le Vigilante avec une grande efficacité pour appliquer les tactiques aériennes de contre-terrorisme et contre-insurrection dont les grandes lignes ont été présentées par le général de division en retraite Richard Secord, USAF, qui préconise d'utiliser des contrôleurs aériens avancés aéroportés pour demander l'exécution de frappes aériennes ou d'attaques d'infanterie mécanisée contre des insurgés ou terroristes qu'ils ont repérés.⁴ On pourrait également employer des assauts d'hélicoptères de la même manière ou, dans le cas où un objectif a été positivement identifié, faire attaquer l'objectif par le Vigilante lui-même. Une armée de l'air étrangère pourrait développer tous ces moyens afin de les employer unilatéralement ou dans le cadre d'opérations multinationales avec nos conseillers en aviation de combat. Ce type d'opération multinationale, employant un appareil capable d'opérer en coordination exceptionnellement étroite avec des unités terrestres américaines et locales, devrait également limiter les incidents de feu allié. Encore une fois, cette approche permettrait d'exécuter des opérations dans des régions interdites pour des raisons politiques, d'accroître le potentiel de contre-terrorisme et contre-insurrection et de minimiser le risque encouru par les forces américaines.

Le général Secord n'est pas le seul à préconiser cette approche. Dans son concept d'équipe unique d'attaque intégrée, le lieutenant-colonel en retraite Jerome W. Klingaman, USAF, décrit une tactique complète interarmées/multinationale de contre-terrorisme et de contre-insurrection qui inclut le rôle de la Force aérienne américaine.⁵ Il préconise l'emploi d'appareils légers de surveillance armés, tels que le Vigilante, pour repérer des objectifs et les détruire si possible. Un équipage américain, local ou mixte pourrait exécuter cette mission de puissance aérienne non conventionnelle. Si nécessaire, des hélicoptères

ou aéronefs à voilure fixe d'attaque pourraient fournir une puissance de feu supplémentaire mais il nous manque actuellement la clé de cette tactique — à savoir le fait que le contact initial avec des objectifs ennemis fugaces est le résultat d'opérations menées continuellement par des avions légers de surveillance armés peu coûteux.

D'autres auteurs et théoriciens ont appelé à une utilisation similaire de la puissance aérienne dans le cadre d'opérations de contre-terrorisme et contre-insurrection. Dès 1965, le commandant John S. Pustay, USAF, écrivait que l'avion de contre-insurrection idéal doit être facile à entretenir et offrir une capacité de reconnaissance et d'appui aérien rapproché précis.⁶ Dans *The Air Force Role in Low-Intensity Conflict* (Le rôle de la Force aérienne dans un conflit de faible intensité), le lieutenant-colonel David J. Dean insista sur le fait que « pour être efficace dans de telles situations [conflit de faible intensité], la Force aérienne doit connaître tous les détails concernant le pays bénéficiant de l'assistance des États-Unis, ainsi que les moyens et les limites des forces militaires de ce pays. »⁷

En 1993, le commandant Michael C. Koster mentionna explicitement le Vigilante comme un « autre avion possible pour les opérations spéciales de la Force aérienne. »⁸ Plus récemment, le docteur James S. Corum et le colonel en retraite Wray R. Johnson, USAF, professeurs à la US Air Force's School of Advanced Air and Space Studies (école des hautes études aéronautiques et spatiales de la Force aérienne) et à la Marine Corps University (université du corps des fusiliers-marins américains) respectivement, firent observer que les « petites guerres » sont longues et que

les longues guerres sont particulièrement frustrantes pour les aviateurs. A cause de la nature extrêmement complexe et technique d'une force aérienne et des compétences techniques nécessaire pour gérer les opérations aériennes même si elles sont de routine, il faut de nombreuses années à un pays pour développer une force aérienne efficace. Même si elle est moderne et dispose de moyens importants, il peut falloir des mois, voire des années, à une armée de l'air pour adapter son entraînement,

son matériel et sa doctrine de façon à combattre efficacement des insurgés et des terroristes. Malgré une aide et un soutien extérieurs considérables, il faut encore aux forces aériennes de nombreux pays en voie de développement des années d'entraînement et de mise en place d'infrastructures avant qu'elles puissent être vraiment efficaces contre les insurrections et le terrorisme.⁹

Ils sont indubitablement corrects. La guerre contre le terrorisme et nos efforts contre les insurgés demanderont beaucoup de temps. La Force aérienne américaine doit s'adapter à ce combat. □

Notes

1. Air Force Doctrine Document (AFDD) (document doctrinal de la Force aérienne) 1, Air Force Basic Doctrine (doctrine de base de la Force aérienne), 17 novembre 2003, 76, <https://www.doctrine.af.mil/Main.asp?>

2. Roxana Tiron, « Special Operators Must Change to Win War » (Les forces d'opérations spéciales doivent changer pour gagner la guerre), National Defense, avril 2004, <http://www.nationaldefensemagazine.org/article.cfm?Id=1382>.

3. L'auteur appartenait au 6ème escadron d'opérations spéciales, la seule unité de conseil en aviation de combat de la Force aérienne. Les conseillers appartenant à cet escadron n'ont pas reçu pour mission d'aider à la constitution de la jeune Armée de l'air irakienne.

4. Mladen Rudman, « It Was Chaotic Then and It's Chaotic Now » (Le chaos régnait alors et il continue de régner), Northwest Florida [Fort Walton Beach] Daily News, 2 mai 2004, A1.

5. *Low-Intensity Conflict and Modern Technology* (Conflit de faible intensité et technologie moderne), sous la direction du lieutenant-colonel David J. Dean (Maxwell AFB, AL: Air University Press, 1986), 129.

6. John S. Pustay, *Counterinsurgency Warfare* (Lutte anti-insurrectionnelle) (New York: Free Press, 1965), 118-19.

7. Lieutenant-colonel David J. Dean, *The Air Force Role in Low-Intensity Conflict* (Le rôle de la Force aérienne dans un conflit de faible intensité) (Maxwell AFB, AL: Air University Press, 1986), 105.

8. Commandant Michael C. Koster, *Foreign Internal Defense: Does Air Force Special Operations Have What It Takes?* (Défense intérieure à l'étranger : les forces d'opérations spéciales de la Force aérienne ont-elles ce qu'il leur faut ?), Rapport de recherche n° AU-ARI-93-2 (Maxwell AFB, AL: Air University Press, 1993), 56-58.

9. James S. Corum and Wray R. Johnson, *Airpower in Small Wars: Fighting Insurgents and Terrorists* (La puissance aérienne dans les petites guerres : la lutte contre les insurgés et les terroristes) (Lawrence, KS: University Press of Kansas, 2003), 436.

Les opérations basées sur les effets et le contre terrorisme

PAR M. DAVID B. LAZARUS

Résumé de l'éditeur : Monsieur Lazarus présente un point de vue australien sur les concepts, les principes et la pertinence des EBO – Effects-Based Operations (les opérations basées sur les effets) dans la lutte contre le terrorisme. Il avance que les actions d'Al Qaïda peuvent être comprises dans un contexte EBO et conclue que la seule réponse efficace serait d'employer une EBS – Effects-Based Strategy (stratégie basées sur les effets) de haut niveau. Pour réussir, l'EBS doit maîtriser le défi que représentent la méfiance du monde musulman envers l'Occident et les remaniements des stratégies associées aux cycles de courtes durées des gouvernements dans les pays démocratiques.

L'ENCHAÎNEMENT DES évènements et des crises autour du globe pendant la dernière décennie a montré les défis sécuritaires considérables auxquels nombre de nations ont du faire face au cours d'une période de transition entre la Guerre froide et l'émergence de structures et approches sécuritaires post-Guerre froide. En définitive, le seul énorme challenge existant dans le nouveau système international est la menace que fait peser le terrorisme moderne. Le danger de cette menace a été plus que clairement démontré par l'attaque

terroriste du 11 septembre 2001 à New York et Washington. Les Etats-Unis et leurs partenaires de coalition se rendent compte actuellement de l'ampleur de ce défi, durant leur campagne globale contre le terrorisme.

Cet article tentera d'analyser le bien-fondé des nouveaux concepts et les capacités des EBO dans le combat contre le terrorisme international. Pour ce faire, il faut explorer la philosophie d'une approche basée sur les effets en faisant une référence spéciale au phénomène actuel du terrorisme radical islamique et à son réseau meneur, Al



Qaïda. On peut également postuler que Al Qaïda elle-même emploie les EBO dans sa campagne de terreur et que la seule réponse efficace que les Etats-Unis et leurs alliés puisse donner doit faire intervenir une EBS (stratégie basée sur les effets) à un niveau supérieur et plus étendu.

Le degré auquel les capacités de la Force aérienne et spatiale sont concernées dans ces concepts d'EBO et d'EBS ne sera pas analysé de façon approfondie. Ceci ne reflète pas un jugement quelconque quant à leur intérêt indéniable au centre de ces concepts mais plutôt le fait que toute analyse de ce type peut être contre-productive pour accéder à une compréhension claire des principes fondamentaux de la philosophie basée sur les effets – tout ce qui importe est ce que l'on réalise et non la manière dont on le réalise.

Opérations et stratégie basées sur les effets

L'EBO est défini comme un processus conceptuel « pour atteindre un résultat stratégique ou 'effet' sur l'ennemi, par le biais d'une application synergétique, multipliée et cumulative de la panoplie complète des capacités militaires et civiles. »¹ C'est un processus souple, qui prend la forme d'un canevas complexe et entrelacé couvrant les dimensions tactiques, opérationnelles et stratégiques de l'engagement.² Le fondement habitant de l'EBO est le ciblage basé sur les effets, qui fait intervenir la création et la manipulation d'évènements utilisant des capacités létales et non létales de précision qui transforment le comportement et la façon de voir les choses de l'ennemi afin qu'ils se rapprochent de ce que l'on attendait initialement.³

Le processus de planification entrepris a lieu habituellement au niveau opérationnel.⁴ Il consiste tout d'abord à projeter en temps sur une carte les liaisons entre actions contrôlables et la relation entre leurs effets probables et les objectifs prédéfinis qui mènent le processus. Du fait que ce processus est de préférence enclenché longtemps avant qu'une quelconque EBO soit lancée, il est organique, évolutif et continu, utilisant une planification quasi-si-

multanée qui est coordonnée à travers tous les échelons du commandement.⁵ C'est le résultat de la nécessité de prendre en compte des effets de second, troisième et nième rang qui découlent de l'événement originel comme des ronds dans l'eau, en espérant qu'ils donnent le résultat final souhaité.⁶ Quoique ce soit généralement vrai de tout combat, l'exceptionnelle sensibilité de l'EBO à cette dynamique est d'un ordre supérieur et de plus grande magnitude.

Savoir si au bout du compte le résultat final est réellement celui que nous attendions et satisfait les objectifs prédéfinis ne peut être jugé que plus tard dans le temps et dans une perspective stratégique plutôt que tactique ou opérationnelle. Ainsi, l'essence de l'EBO est sa focalisation sur le résultat d'une opération quelconque plutôt que sur la façon dont elle a été exécutée. En outre, puisque la source ultime des objectifs EBO est de niveau stratégique ou politique, cela nous conduit directement au cœur conceptuel de la stratégie – que la guerre elle-même est simplement une extension de la politique par des moyens différents.⁷

Ceci implique que la direction politique tende vers une sorte de cadre stratégique à l'intérieur duquel une planification basée sur les effets doit être mise en place. On peut en déduire le concept EBO qui peut être défini comme l'application cohérente de toutes les ressources nationales à tous les niveaux nationaux, dirigée par les fins plutôt que par les moyens ou les manières, dans le but d'atteindre de grands objectifs stratégiques.⁸ La signification des EBO dans ce contexte stratégique est qu'elles fournissent aux dirigeants imaginatifs des nations avancées la possibilité de cibler véritablement un adversaire d'une façon qui rende possible la réalisation du but ultime d'une habile stratégie – de maîtriser l'ennemi sans combat.

La nature et la stratégie du terrorisme international

Les implications profondes de l'efficacité des EBO et des EBS au regard d'une guerre conventionnelle moderne ont été démontrées par la stupéfiante victoire conventionnelle de la coalition au stade initial de l'occupation dans

la récente guerre d'Irak de 2003.⁹ La guerre elle-même fut décrite comme une campagne basée sur les effets par les militaires américains, dans les termes de « choc et effroi », et incarna l'essai le plus significatif de ces derniers temps de l'utilisation d'un conflit armé dans le but d'atteindre un objectif stratégique par l'intermédiaire d'effets produits par la force militaire.¹⁰

Le temps seul dira si ce fut finalement un essai réussi. Alors que la victoire militaire était selon toute vraisemblance inévitable, beaucoup moins prévisible est le résultat stratégique actuellement souhaité d'un gouvernement irakien autodéterminé sûr et stable – tel qu'il honore la dignité humaine et soit le signal de la démocratie au Moyen-Orient. Néanmoins, le débat global qui a fait rage sur le déclenchement de cette guerre, et qui s'est encore amplifié depuis l'apparente faute de conclusion, ne s'attache pas seulement à la pertinence de la guerre en Irak par rapport à la guerre globale actuelle contre le terrorisme, mais à la pertinence de la guerre elle-même et de toute réponse militaire à la menace du terrorisme international.¹¹

La cause semble en être le manque de volonté ou l'incapacité de beaucoup à concevoir la guerre comme autre chose qu'un exercice purement physique, destructif, de force à force qui était jusque là la nature de la guerre. La capacité d'être tactiquement supérieur à un adversaire et d'appliquer un taux exceptionnel d'usure sur le champ de bataille est effectivement presque complètement inutile et inadapté quand il s'agit d'un réseau de terreur globale mené idéologiquement comme Al Qaïda. Quoiqu'il en soit, le concept basé sur les effets ne dépend pas de ces moyens physiquement limités.¹² Fondamentalement, les EBO concernent les perceptions mentales et les dimensions cognitives de la réalité de l'adversaire, indépendamment de toute infériorité ou supériorité physique ou militaire.¹³ Al Qaïda utilise les EBO dans sa campagne de terreur et a manifestement mené une des opérations basées sur les effets des plus visibles et du plus haut niveau dans l'histoire – le 11 septembre. Le degré auquel le 11 septembre pourra être jugé de façon évidente comme un

succès ou un échec du point de vue d'Al Qaïda, ne deviendra évident qu'au fil du temps.

Choc et effroi

En termes de choc et effroi, aucun aspect de la récente campagne de coalition en Irak ne peut rivaliser avec les effets dévastateurs psychologiquement et du point de vue cognitif des attaques terroristes sur New York et Washington en 2001, en particulier bien sûr pour les Américains.¹⁴ Ces attaques ont indubitablement situé Al Qaïda à part de tous les autres groupes terroristes par la démonstration de leur capacité à comprendre et planifier la dynamique d'événements de crise groupés dans le temps dont les liaisons construites produisirent une terreur émotionnelle qui dépassa de loin la somme des actes – mêmes, pris individuellement.¹⁵ Le timing des attaques coïncidant avec une fenêtre de pointe du cycle médiatique global est une évidence supplémentaire de l'attention, plutôt portée aux effets attendus des attaques, le plus largement cognitifs et informationnels possible, qu'à une simple destruction physique.¹⁶

Sans disséquer plus longuement les attaques du 11 septembre, il devrait être suffisant d'affirmer que le leader d'Al Qaïda, Oussama Bin Laden, et ses planificateurs terroristes ne sont pas de simples fous mais des individus très intelligents, imaginatifs, ingénieux et perspicaces qui comprennent clairement la nature fondamentalement psychologique et émotionnelle de leur propre espace de combat.¹⁷ Le 11 septembre a également clairement démontré leur capacité à conceptualiser la capacité de second et troisième rang qui résulteraient des effets de leurs attaques.¹⁸ Quoique les motifs exacts et spécifiques de Bin Laden soient toujours le centre d'intérêt majeur d'un grand nombre d'analystes et commentateurs, un but clairement établi depuis longtemps a été l'élimination des occidentaux et de la présence militaire américaine en Arabie Saoudite. Force est de constater que la réponse américaine aux attaques terroristes a effectivement été le retrait de la présence militaire.

La guerre globale contre la terreur

Comme précédemment mentionné, la simple affirmation que toute réponse efficace à la menace du terrorisme international peut prendre la forme de quelque chose d'apparenté à une guerre utilisant des moyens militaires, provoque un immense débat.¹⁹ Cet article n'a pas pour but d'examiner en profondeur sur ce point la conduite de la guerre contre le terrorisme, mais un commentaire est peut-être nécessaire et utile pour donner le ton de la discussion qui doit suivre. Il faut noter que – immédiatement après le 11 septembre –, les Etats-Unis ont clairement et de façon correcte reconnu que la nature de la guerre qui devait être entreprise serait différente de tout ce qui avait été vu ou conçu jusque là et qu'au delà de ses résultats physiques, beaucoup d'effets ne seraient ni vus ni connus.²⁰ Cela faisait peut-être allusion à la prise de conscience du besoin de se concentrer sur la dimension cognitive et informationnelle de leur ennemi.

Qui plus est, en réponse au besoin de mobilisation immédiate, les campagnes américaines, d'abord en Afghanistan puis en Irak, ont dû se débrouiller avec les capacités d'alors qui auparavant avaient été destinées et convenaient à des adversaires militaires traditionnels et conventionnels.²¹ Des capacités nouvelles et rapidement évolutives ont été effectivement utilisées qui étaient guidées par des concepts basés sur les effets, mais celles-ci également s'appuyaient la plupart du temps sur des plateformes militaires traditionnelles, comme le bombardier B-52.

Tout cela pour dire que les campagnes dans beaucoup de leur conduite physique ne pouvaient qu'avoir l'air très traditionnelles. Toutefois, il y eut une application et une évolution significatives de la pensée basée sur les effets, même entre la guerre d'Afghanistan et celle d'Irak.²² Cela veut dire que juger la conduite américaine de la guerre contre le terrorisme comme fondamentalement imparfaite du fait de l'importance accordée à essayer de battre l'ennemi sur un champ de bataille redondant, masque peut-être la profonde révolution de la pensée militaire stratégique ac-

tuellement en cours, qui s'appuie largement sur la philosophie basée sur les effets.²³

La menace des nations voyous

Bien que la portée de la menace terroriste due à un Etat nation traditionnel comme l'Irak soit source de désaccord, la menace existe bel et bien sous forme de deux scénarios spécifiques : (1) pourvoir les réseaux terroristes de refuges sécuritaires; et (2) fournir un accès possible aux armes de destruction massive (WMD).²⁴ Le premier scénario ne demande pas beaucoup d'explications car il était clair et facile à comprendre dans le cas de l'Afghanistan qu'empêcher Al Qaïda de conserver une base territoriale opérationnelle d'où elle pouvait combiner et lancer des opérations était une condition *sine qua non* pour ébranler et éliminer la menace terroriste qu'elle représentait.

En ce qui concerne l'Irak par contre, le second scénario concernant l'accès possible des terroristes aux WMD est maintenant regardé comme une erreur qui sape dès l'origine toute possibilité de légitimer le déclenchement de la guerre. Mais la portée des EBO dans la guerre en Irak qui a suivi a été profonde, indépendamment du fait que l'Irak ait représenté oui ou non une source possible de WMD pour Al Qaïda.²⁵ La guerre d'Irak a nettement démontré le changement de paradigme de guerre à l'ancienne en guerre moderne – des vieux objectifs militaires d'épuisement et d'usure au résultat plus direct de changement de régime, de ciblage de réseau et du contrôle de territoire en employant des forces à beaucoup plus petite échelle et faisant appel à beaucoup moins de combats terrestres directs. Les EBO ont permis de prendre directement pour cible le centre de gravité de l'Irak – son commandement. Les commandements des Etats-Unis ont également montré qu'ils avaient la possibilité d'utiliser une capacité militaire asymétriquement supérieure de façon mesurée et spécifique, dans le but d'organiser les options irakiennes pour les diriger consciemment sur la voie de la réalisation inévitable des objectifs de la coalition.²⁶

Cibler le réseau terroriste international

Cependant, les séries d'attaques terroristes qui ont eu lieu à la suite de la guerre d'Irak ont rappelé sans équivoque que l'objectif principal de la guerre actuelle contre le terrorisme doit rester le réseau Al Qaïda. On compte parmi les plus importantes de ces attaques, les bombardements des quartiers généraux américains en Irak fin 2003 et de la gare ferroviaire de Madrid début 2004. Dans une perspective d'EBO, le fait que la cible ne soit pas un dirigeant national mais un réseau globalement dispersé, conduit religieusement et idéologiquement, est un énorme défi.²⁷

Al Qaïda représente véritablement la prochaine génération des adversaires réseaux centrés, manoeuvrant leur propre avantage asymétrique en utilisant leurs propres objectifs conduits par les EBO.²⁸ Al Qaïda est un ennemi caché dans les ombres culturelles et politiques du monde, qui attaque brutalement les centres des pouvoirs économique, politique et culturel de son ennemi avant de se fondre de nouveau dans l'ombre pour tranquillement évaluer ses résultats par rapport à sa stratégie globale.²⁹ Les difficultés pour cibler un tel adversaire sont multiples.

D'un point de vue défensif, la meilleure arme disponible dans la lutte pour prévenir les attaques terroristes elles-mêmes et démanteler les réseaux qui sont derrière, est le renseignement.³⁰ La collaboration entre les agences de renseignement, la police locale et les services de sécurité dans le monde est certainement la meilleure approche pour repérer, surveiller, perturber et supprimer les cellules d'Al Qaïda et les groupes islamiques radicaux une fois localisés.³¹ Mais le succès d'un tel effort sera toujours limité aux niveaux tactique et opérationnel. Pour arriver à contrer effectivement le terrorisme au niveau stratégique, il serait indispensable de viser et perturber le fil directeur stratégique fourni par le commandement politique d'Al Qaïda à ses cellules dispersées, qui agissent indépendamment pour le reste.³² La planification et la conduite d'une EBO comme l'attaque terroriste de Madrid où l'effet stratégique attendu n'avait certainement rien à voir

avec l'Espagne même mais avait pour but de déstabiliser l'effort de la coalition en Irak, demande des planificateurs qui connaissent les intentions du commandement d'Al Qaïda.³³

La capacité d'Al Qaïda de communiquer ses intentions au plus bas niveau de son réseau opérationnel doit être la cible première et tous nos efforts doivent être orientés sur la collecte de renseignements : communication conventionnelle, Internet, audio et bande vidéo – à destination des média – ou tout autre moyen de communication. Cependant, tout comme la lutte contre le terrorisme palestinien par les Israéliens le prouve, il n'y aura jamais assez de renseignement ou de mesures de sécurité pour prévenir toutes les attaques terroristes.³⁴

Séparer les Islamistes modérés des extrémistes

L'inutilité d'essayer de combattre le terrorisme aux niveaux tactique et opérationnel conduit à chercher une solution au niveau stratégique ou politique. Ceci découle en fait du concept même des EBO. En outre, la nécessité de cibler l'esprit collectif d'une large société plutôt qu'un réseau limité d'esprits ou l'esprit unique d'un leader spécifique exige une campagne EBS à une grande échelle et sur le long terme.³⁵ Plus encore dans ce cas-ci que dans aucune autre forme d'engagement contre un adversaire, c'est une lapalissade de dire que l'on doit soi-même se connaître parfaitement, aussi bien que son adversaire.³⁶ Malheureusement, beaucoup de ce qui est dit ou écrit à l'Ouest par les dirigeants et les commentateurs semble suggérer que les motivations d'Al Qaïda en particulier, et les causes pourries du terrorisme islamique radical en général, ne sont pas du tout correctement comprises. De simples explications du style « ils sont le diable » ou, « ils nous haïssent » montrent que l'Occident ne comprend pas son ennemi.³⁷

La guerre contre le terrorisme est en fait un véritable combat contre une espèce déterminée de militants islamiques qui ont choisi la grande stratégie de vouloir provoquer un choc de civilisation entre le monde islamique et le

monde non islamique.³⁸ Ce désir de choc de civilisations semble résulter du lien entre les croyances fondamentalistes de l'islam wahhabite et l'idéologie religieuse musulmane des Salafistes dont les partisans prônent un retour à l'époque du Moyen-Âge, âge d'or de l'Islam.³⁹ En outre, en laissant de côté toute tendance vers le politiquement correct et une quelconque sensibilité religieuse, le fait est qu'il existe jusqu'à un certain point, une identification réelle chez la plupart des musulmans, y compris les modérés, avec l'idéologie religieuse d'Al Qaïda.⁴⁰ C'est en fait cette identification qui est la véritable source de la force et du soutien d'Al Qaïda et des réseaux terroristes associés. En conséquence, ceci est peut-être le centre de gravité stratégique du phénomène actuel du terrorisme international et c'est là-dessus que doit se concentrer toute campagne EBS.

Cette compréhension est au cœur des références que beaucoup font au besoin d'une stratégie de contre-terrorisme qui « drainerait le cœur et l'esprit » du monde islamique ou « gagnerait le cœur et l'esprit » des musulmans laïques modérés.⁴¹ Toute campagne EBS visant à gagner les cœurs et les esprits islamiques serait extrêmement complexe et ne peut pas être détaillée ici quoiqu'il serait utile d'identifier largement un ensemble de cibles possibles.⁴²

Les madrasas islamiques, ou écoles religieuses, dans lesquelles les jeunes musulmans sont endoctrinés avec des croyances et valeurs fondamentalistes et anti-occidentales pourraient être contrées par des programmes alternatifs d'aide à l'éducation. Les médias arabes, en particulier la chaîne de télévision Al-Jazaira, pourraient peut-être être utilisés comme moyens de communication avec les rues arabes dans une tentative d'équilibrer ou même de contrecarrer l'utilisation de cette plate-forme par Al-Qaïda.⁴³ Une campagne de relations publiques continue et à grande échelle pourrait être tentée pour discréditer les actions terroristes et présenter les actions de contre terrorisme sous le meilleur jour possible.

La puissance des images comme celle de la chute de la tête de la statue de Saddam Hussein en Irak, qui a eu une couverture insignifiante dans le monde arabe, peut avoir de l'influence.⁴⁴ On peut concevoir et lancer

des campagnes de publicité efficaces dans le but de modeler l'opinion publique islamique. La diaspora arabe pourrait s'engager avec les nations occidentales pour former un pont culturel entre l'occident et le monde arabe. Dans tous les cas, ce qui sera vital pour le succès c'est que toutes ces opérations soient précisées, lancées et dirigées comme partie d'une campagne d'EBS globale, cohérente et coordonnée.

Conclusion

L'EBS nécessaire pour combattre le terrorisme international rappelle la nature de la Guerre froide et la stratégie américaine d'endiguement de l'Union Soviétique, du fait que la guerre actuelle contre la terreur ne peut être gagnée que si l'on reconnaît qu'elle est une lutte idéologique et géopolitique.⁴⁵ Cette lutte doit être menée avec des idées et entreprise non seulement par les chefs politiques et les militaires mais également à tous les niveaux des gouvernements, y compris par les moyens diplomatiques, informationnels, économiques, sociaux et culturels.⁴⁶ Quoiqu'il en soit, bien que les Etats-Unis soient pratiquement la seule nation capable d'assumer le rôle de leader dans cette bataille géopolitique contre les islamistes radicaux, ils ne peuvent pas mener la bataille idéologique à cause de leur manque de légitimité dans le monde musulman. Il en est ainsi à cause de la façon dont les Etats-Unis ont traité la question palestinienne et les relations étroites entre les Etats-Unis et Israël, ce qui est également vrai en général pour les autres nations occidentales. La défiance largement répandue des musulmans envers l'Amérique et l'Occident sera sans doute un grave facteur limitatif pour toute EBS.

Un autre challenge qui doit être surmonté dans l'emploi des EBS est le cycle politique et administratif du gouvernement des nations occidentales et démocratiques. Ces cycles plutôt courts dans le temps peuvent amoindrir la capacité de planifier correctement et d'appliquer une quelconque EBS qui implique en soi le besoin d'être de nature bipartisane et à long terme. Un département ou un centre capable de superviser la coordination des efforts pluridisciplinaires et interdépartementaux indis-

pensables à tous les niveaux de l'état, serait un instrument utile.

Un gouvernement exceptionnellement fort et une résistance psychologique forte de toute la société seront certainement indispensables pour qu'au moment d'attaques terroristes inévitables, on puisse se concentrer sur les buts stratégiques à long terme plutôt que sur une quelconque réaction à court terme. La première

réponse à toute attaque terroriste est de se demander quel était le but de l'attaque et quelle réaction le terroriste essaye de provoquer. Toute réponse qui suivra devra alors être entreprise comme partie d'une campagne basée sur les effets dont le but ultime ne serait pas seulement de gagner la guerre contre la terreur mais bien de gagner en définitive la paix. □

Notes

1. US Joint Forces Command, *Joint Forces Command Glossary* (Commandement Américain des Forces Interarmées, Glossaire du Commandement des Forces Interarmées.) <http://www.jfcom.mil/about/glossary.htm>.
2. Général Tommy R. Franks, USCENTCOM, "Briefing on Military Operations in Iraq," (Commandement Central Américain, Exposé sur l'opération militaire en Irak), Parution n° : 03-03-44, 22 mars 2003, <http://www.globalsecurity.org/wmd/library/news/irak/2003/irak-030322-centcom03.htm>.
3. Général de brigade aérienne David A. Deptula, "Firing for Effect" (Faire feu pour des effets), *Air Force Magazine* 84, n° 4 (avril 2001) : 46-53.
4. Chairman, chefs d'état major interarmées, *Joint Vision 2020*, (Washington, D.C. : GPO, juin 2000).
5. Paddy Turner, Mark Round, et Andrew Preece, "Effects-Based Planning—A UK Research Perspective" (Planifier selon les effets - Une perspective de recherche anglaise) (papier présenté au Symposium De Recherche et Technologie du Commandement et Contrôle de 2004, San Diego, CA 15-17 juin 2004)
6. Nick Cook, "Effects-Based Air Operations: Cause and Effects," (Opérations aériennes basées sur les effets : Cause et effet) *Jane's Defense Weekly* 39, n°24 (18 juin 2003) : 59.
7. Carl von Clausewitz, *On War*, bk.1, *On the Nature of War*, (De la guerre, liv.1, De la nature de la guerre) ed. et trad. Michael Howard et Peter Paret (Princeton, NJ: Princeton University Press, 1976), 87
8. Alan Stephens, Cours à des étudiants diplômés en stratégie et défense, Université Nationale Australienne, Canberra, 4 mai 2004.
9. Anthony H. Cordesman, *The Iraq War: Strategy, Tactics, and Military Lessons*, (La guerre d'Irak : stratégie, tactiques et enseignements militaires), Significant Issues series 25, n°5 (Washington, D.C. : CSIS Press, septembre 2003) 149-65.
10. Paul Adams, "'Shock and Awe'—An Inevitable Victory," (Choc et effroi - Une inévitable victoire) dans *The Battle for Iraq, BBC News Correspondents on the War against Saddam and a New World Agenda* (La Bataille pour l'Irak, correspondants de BBC News, sur la guerre contre Saddam et

un Agenda du Monde Nouveau), Ed. Sara Beck et Malcom Downing, (Londres, BBC Worldwide Ltd., 12 juin 2003), 105-6.

11. S.M. Rahman, "Iraq War : Triumph or Tragedy ?" (La guerre d'Irak : Triomphe ou tragédie ?) *Defense Journal* 7, n°1 (août 2003) <http://www.defencejournal.com/2003-08/opi-c.htm> (accès 13 octobre 2004)

12. Price T. Bingham, "Transforming Warfare with Effects-Based Joint Operations," (Transformer la guerre par les opérations conjointes basées sur les effets) *Aerospace Power Journal* 15, n°1 (printemps 2001) : 58-66

13. Alan Levine, "Knowing Your Enemy," (Connaître son ennemi) *The World & I* 19, n° 4 (avril 2004) : 214

14. Wendy H. Burkett, «Assessing the Results of EBO : The Relationship between Effects-based Operations and the Psychological Dimension of Warfare (Evaluer les résultats des EBO : La relation entre les opérations basées sur les effets et la dimension psychologique de la guerre) (Carlisle Barracks, PA : Army War College, 7 avril 2003) : 17.

15. Chiang H. Ren, "Understanding and Managing the Dynamics of Linked Crisis Events," (Comprendre et gérer les dynamiques des événements liés en temps de crise) *Disaster Prevention and Management: An International Journal* 9, n°1, (février 2000) :12.

16. Boaz ganor, "Terror as a Strategy of Psychological Warfare," (La terreur comme stratégie d'une guerre psychologique) *International Policy Institute for Counter-Terrorism*, 15 juillet 2002

17. Colin Gray, "Thinking Asymmetrically in Times of Terror," (Penser asymétriquement en temps de terreur", *Parameters*, Spring 2002, 5-14

18. Général de division aérienne Yeshwant Deva, "Psychological Aspects of Combating Terrorism," (Les aspects psychologiques du combat contre le terrorisme) *Asian Journal on International Terrorism and Conflicts* Vol 7, n° 22 (janvier 2004), <http://www.stratmag.com/Aakrosh/ac72205.htm> (accès 9 août 2004).

19. Ivan Eland, "Are We Fighting a Real War on Terror at All ?" (Menons-nous en fait une véritable guerre contre le terrorisme ?) *Independant Institute*, 4 février 2004, <http://www.independant.org/newsroom/article.asp?id=1259> (accès 11 octobre 2004).

20. Discours du Président George W. Bush au Congrès, 20 septembre 2001, <http://www.whitehouse.gov/news/releases/2001/09/20010920-8.html>.

21. Donald Rumsfeld, SECDEF, allocution au comité des Forces armées du Congrès, Washington, D.C., 5 février 2003, http://www.house.gov/hasc/openingstate_mentsandpressreleases/108thcongress/03-02-05rumsfeld.html.

22. Linda D. Kozaryn, "Myers Submits Annual Report to Congress," (Myers soumet le rapport annuel au Congrès) *American Forces Press Service*, 15 août 2002.

23. Iain McNicoll, "Effects-Based Operations: Air Command and Control and the Nature of the Emerging Battlespace," (Opérations basées sur les effets : Commandement et contrôle aérien et la nature du nouvel espace de combat) *RUSI Journal* 148, n°3, (juin 2003) : 38.

24. "Bush Declares Victory in Iraq" (Bush déclare la victoire en Iraq) *BBC News*, 2 mai 2003

25. Douglas Jehl et Judith Miller, "Draft Report Said to Cite No Success in Iraq Arms Hunt," (Selon un bref rapport : Infructueuse chasse aux armements en Iraq) *New York Times*, 25 septembre 2003, A1.

26. Merrick E. Krause, "Decision Dominance: Exploiting Transformational Asymmetries," (Décider de dominer : en exploitant les asymétries transformationnelles) *Defence Horizons*, n°23, février 2003, 1-8.

27. William M Arkin, "A New Mindset for Warfare," (Un nouvel état d'esprit pour la guerre) *Washington Post*, 22 septembre 2001, <http://www.washingtonpost.com/ac2/wp-dyn/A8672-2001Sep22>.

28. David Hughes, "Net-Centric War's Focus Should Be Counter-Terrorism," (La guerre réseaux-centrique devrait se concentrer sur le contre terrorisme) *Aviation Week & Space Technology* 157, n°25 (16 décembre 2002) : 55.

29. Chuck Spinney, "Is America inside Its Own OODA Loop in Afghanistan ans Iraq ?" (L'Amérique se trouve-t-elle bien dans sa boucle OODA – observation-orientation-decision-action) en Afghanistan et en Irak ?) *Defense & the National Interest*, n° 499, 29 octobre 2003, <http://d-n-i.net/fcs/comments/c499.htm>.

30. Sara Dayl, "Fight Terrorism with Intelligence, Not Might," (Combattre le terrorisme par le renseignement plutôt que par la force) *Christian Science Monitor*, 26 décembre 2003, commentaire.

31. Bruce Berkowitz, "Intelligence for the Homeland," (Renseignement pour la sécurité du territoire) *SAIS Review* 24, n° 1 (hiver 2004) : 1-6

32. Pour une étude plus approfondie de ce défi, voir Williamson Murray, ed. "Transformation Concepts for National Security in the 21st Century" (Concepts de changement pour la sécurité nationale au 21^{ème} Siècle) (Carlisle Barracks, PA: Army War College, Institut des Etudes Stratégiques), 15 janvier 2003.

33. Norman Friedman, "Information Warfare Can Defeat Terrorists," (Une guerre basée sur le renseigne-

ment peut vaincre les terroristes) Institut de la Marine des Etats-Unis *Proceedings* 129, n°4 (avril 2003) : 4.

34. Amnon Barzilai, "Getting the Aftermath Right," (Réussir l'après...) *Haaretz*, 23 avril 2004, article #1088435.

35. Marc Lynch, "Taking Arabs Seriously," (Prendre les Arabes au sérieux) *Foreign Affairs* 82, n°5 (septembre/octobre 2003) :81.

36. Voir les importants écrits de philosophie stratégique de Sun Tzu, *The Art of War*, (l'Art de la guerre) trad. par Lionel Giles (Dover Publications, NY: 2002).

37. Nicholas D Kristof, "Why Do They Hate Us ?" (Pourquoi nous haïssent-ils ?) *New York Times*, 15 janvier 2002, sec.A21.

38. Pour une analyse approfondie de la nature exacte d'un tel choc, voir Samuel Huntingdon, "The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order" (Le choc des civilisations et la refonte de l'ordre mondial) (Simon & Schuster, NY: 1996).

39. John Hooper et Brian Whitaker, "Salafi Views Unite Terror Suspects," (La vision des Salafistes unie les suspects du terrorisme) *The Guardian*, 26 octobre 2001,6.

40. Amir Taheri, "Al-Qaeda's Agenda for Iraq," (Le programme d'Al Qaïda pour l'Irak) *New York Post*, 4 septembre 2003, <http://denbeste.nu/external/Taheri01.html>.

41. Michael J.Waller, "Losing a Battle for Hearts and Minds," (Perdre une bataille des cœurs et des esprits) *Insight on the News* 18, n°14 (avril2002) : 18, <http://www.insightmag.com/news/225520.html>.

42. "CIA Concerned US War on Terror is Missing Root Causes." (La CIA s'inquiète : La guerre des Etats-Unis contre la terreur manque de justifications de base) *AFP [Agence France Presse]*, 29 octobre 2002, <http://www.globalpolicy.org/wtc/terrorism/2002/1031cia.htm>.

43. "Miranda Green, Washington Focuses on Propaganda : The White House Is Trying to Make Its PR as Slick as Its Military in the Battle to Win Hearts ans Minds," (Washington se concentre sur la guerre de propagande : La Maison Blanche essaye de rendre ses relations publiques aussi efficaces que son armée dans la bataille pour la conquête des cœurs et des esprits), écrit Miranda Green, *Financial Times*, 13 mars 2002, sec. "The Americas," 8.

44. Roger Howard, "The Dangers of Warfare in a Media Age," (Les dangers de la guerre à l'ère des Media) *In the National Interest* 2, n°16 (23avril2003) <http://www.inthenationalinterest.com/Articles/Vol2Issue16/vol2issue16howard.html>.

45. Mark Trevelyan, "Rumsfeld Heralds Shift to War of Ideas on Terror," (Rumsfeld annonce un changement dans la guerre des idées sur la terreur) *Reuters*, 24 octobre 2003, <http://www.globalsecurity.org/org/news/2003/031024-terror-war.htm>.

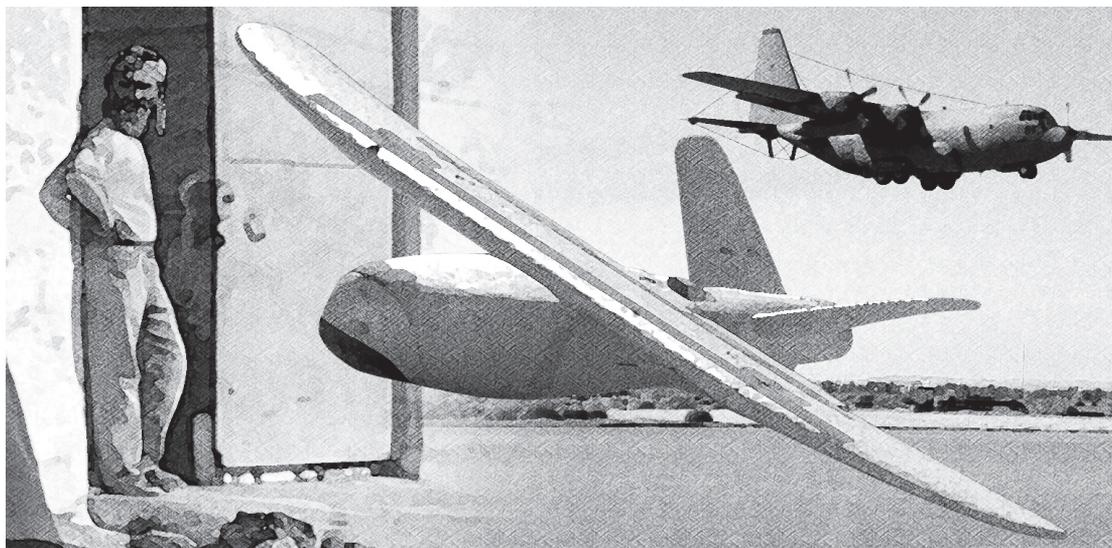
46. Goh Chok Tong, premier ministre singapourien (Discours au Conseil des relations étrangères), Washington D.C., 6 mai 2004, <http://app.sprinter.gov.sg/data/pr/2004050603.htm>.

ISR offensif dans la guerre contre le terrorisme

En finir avec le paradigme de la Guerre froide

PAR LE LIEUTENANT COLONEL WILLIAM B. DANSKINE, USAF

Résumé de l'éditeur : Cet article propose une stratégie pour désorganiser les groupes terroristes mondiaux à l'aide de missions de renseignement, de surveillance et de reconnaissance aéroportées, afin de les empêcher de trouver refuge dans les états faibles. L'auteur soutient qu'il ne faut pas porter trop d'attention à la guerre à réseaux informationnels synergiques et intégrés au détriment de la reconnaissance stratégique traditionnelle. La projection du renseignement peut s'avérer plus importante que la projection de forces dans une stratégie globale de contre terrorisme.



« En raison du déséquilibre entre notre force armée et les forces ennemies en termes de puissance, il faut adopter un type de combat approprié, c'est-à-dire des forces légères qui se déplacent rapidement et qui travaillent dans le secret le plus total. En d'autres termes, pour initier un conflit de guérilla, il faut que les fils de la nation y prennent part, plutôt que les forces militaires. »

Oussama bin Laden

SUITE AUX ATTAQUES du 11 septembre 2001, les Etats-Unis ont été confrontés à un nouveau type de guerre, pour lequel la doctrine militaire existante n'était pas adaptée. Ils affrontent aujourd'hui

une menace dispersée, généralement organisée, et non étatique. Les Etats-Unis ne bénéficient plus, désormais, de la sécurité accordée par les océans, et sont dorénavant incapables d'utiliser la logique de dissuasion qui s'avérait utile contre

les acteurs étatiques traditionnels; ils recherchent une stratégie pro active pour contrer les menaces avant qu'elles n'atteignent leurs rives. La stratégie nationale de sécurité américaine de 2002 décrit une telle stratégie comme une guerre globale contre le terrorisme : « Nous désorganiserons et détruirons les organisations terroristes en bloquant tout mécénat, soutien et refuge destinés aux terroristes, en convainquant ou en obligeant les états à accepter leurs responsabilités souveraines. »¹

Cette approche propose deux stratégies différentes, selon l'évaluation de la capacité de l'état (que l'on désigne ici comme soit « fort » soit « faible ») à contrer les groupes terroristes à l'intérieur de ses frontières. La première stratégie utilise une approche traditionnelle et centrée sur l'état, contre les états forts, pour lesquels on pourra ajouter l'usage de la force militaire aux autres instruments de la puissance nationale, forçant ainsi l'état à cesser tout soutien aux groupes terroristes. Les décideurs américains sont coutumiers de ce point de vue. La seconde stratégie est faite pour les états faibles qui, en raison de leur incapacité à détecter ou à contrer les groupes terroristes, leur fournissent bien involontairement un refuge. Selon la stratégie nationale de sécurité, « là où les gouvernements pensent que la lutte contre le terrorisme dépasse leurs capacités, nous nous joindrons à leur volonté et à leurs ressources avec toute l'aide que nous et nos alliés pouvons fournir. »²

La seconde stratégie cherche à interdire tout asile aux groupes terroristes qui souhaitent un refuge (pour leur permettre de planifier, de recruter, d'entraîner et de se regrouper) dans des états incapables de contrôler leur territoire. Les Etats-Unis entendent les priver de tels asiles en développant des programmes d'aide aux « nations d'accueil » faibles. Connus sous le nom de défense interne à l'étranger (Foreign Internal Defense ou FID), de tels programmes prennent surtout la forme d'efforts diplomatiques menés par le Département d'Etat américain pour renforcer les gouvernements locaux.³ La responsabilité globale, concernant toute l'aide américaine en termes de sécurité militaire et économique envers un pays particulier, relève du chef de mission (l'ambassadeur des Etats-Unis dans ce pays). Les commandants régio-

naux du Département de la Défense (DOD) américain ont des instructions pour soutenir ces chefs de missions FID. Cet article a pour but d'alerter les officiels du Département d'Etat sur les avantages qu'il y a à utiliser l'un des outils militaires les plus valables dont dispose le commandant opérationnel – les systèmes de renseignement, de surveillance et de reconnaissance (Intelligence Surveillance Reconnaissance ou ISR) aéroportés – en coopération avec une nation d'accueil faible, pour interdire l'asile aux groupes terroristes et ainsi soutenir l'effort contre le terrorisme global.

Cette étude n'entend pas dévaloriser les autres sources de renseignement (telles que les récoltes provenant des satellites ou le renseignement humain [HUMINT]); elle propose plutôt de compléter ces sources par l'ISR, dont les capteurs, aujourd'hui surtout utilisés pour le soutien tactique, peuvent jouer un grand rôle dans le contre terrorisme. De plus, elle recommande aux chefs de missions de recourir davantage aux capteurs ISR dans leurs programmes FID, et émet des suggestions à l'intention des commandants opérationnels régionaux et de l'Armée de l'Air américaine (en tant que fournisseur principal de capteurs ISR) pour augmenter la disponibilité et l'utilité de ce potentiel dans une stratégie de contre terrorisme global.

ISR aéroporté et Renseignement

Ce que nous avons vu [en Afghanistan et en Irak] implique un changement de doctrine, un passage de la supériorité en force à la supériorité en ISR.

David Stafford
Northrop Grumman
Systèmes intégrés

Le rôle du renseignement

Selon l'expert en études de sécurité Barry Posen, le succès ou l'échec dans le contre terrorisme va dépendre de notre capacité à connaître l'ennemi – donc, la collecte et l'analyse de renseignements joueront un rôle central.⁴ Cependant, selon la doctrine de l'Armée de l'Air, les états faibles disposent généralement d'agences

de collecte de renseignements non sophistiquées; de plus, leur manque de ressources et leur incapacité à collecter et fusionner les différents types de renseignements les limitent dans les informations qu'ils peuvent rassembler.⁵ La doctrine militaire américaine actuelle reconnaît donc que le partage du renseignement entre les agences gouvernementales américaines, la nation d'accueil et les autres partenaires de la coalition, est une composante clé pour une coopération fructueuse.⁶ Nous avons pour objectif une capacité de renseignement indépendante pour la nation d'accueil qui soit de préférence inter opérable avec celle de la communauté de renseignement américaine. Les capteurs ISR représentent un moyen d'atteindre cette finalité.

Avantages de l'ISR aéroporté

Pour la nation d'accueil, l'utilisation d'ISR américain dans ses frontières offre de nombreux avantages. D'abord, elle démontre l'intention de coopérer avec les Etats-Unis dans la guerre contre le terrorisme – attitude qui pourrait conduire à des compensations diplomatiques.⁷ Deuxièmement, elle répond aux manques d'infrastructures de cette nation en matière de renseignement, par exemple une récolte ou une diffusion de données peu sophistiquées. L'ISR lui fournit non seulement du renseignement sur sa région que le pays ne peut pas obtenir autrement (permettant ainsi les opérations contre terroristes par ses propres moyens), mais son utilisation demande aussi un forum pour des formations accrues, fournies par les Etats-Unis, en techniques d'exploitation des collectes de renseignements. Troisièmement, l'existence de ces atouts représente une méthode moins envahissante (par comparaison à des forces américaines au sol) et relativement douce par laquelle les pays tiers peuvent participer à l'effort contre le terrorisme. Enfin, ceci peut apporter à la nation d'accueil des bénéfices économiques (par exemple, les sociétés locales seraient rémunérées pour les biens et services fournis au personnel américain et à ses équipements).

Mener des missions d'ISR en coopération avec une nation d'accueil offre également de nombreux avantages pour la stratégie américaine de

contre terrorisme. Par exemple un accès supplémentaire à la collecte de renseignements sur les groupes terroristes – surtout dans les nations comprenant de vastes régions désertes non contrôlées par le régime central – complète les autres sources, telles que HUMINT, rendant disponibles des informations différentes ou concordantes.⁸ L'ISR s'enorgueillit également de capteurs de haute capacité dans la récolte de renseignements, adaptables même au cas où l'adversaire utilise de nouvelles technologies, et assez flexibles pour soutenir une vaste gamme d'opérations contre le terrorisme. De plus, l'utilisation de ces atouts dans la récolte de renseignements supplémentaires minimise l'importance de « l'empreinte » américaine ou de la présence militaire dans la nation d'accueil. L'ISR peut en plus améliorer les efforts pour partager le renseignement dans la mesure où les partenaires de la coalition volent parfois sur des avions avec ISR, et les renseignements obtenus par ces capteurs sont plus facilement partagés avec les agences d'autres pays que les renseignements provenant d'autres sources (qui peuvent même éventuellement être attribués aux capteurs aéroportés, servant là de couverture ou de « démenti plausible » pour les sources de renseignements plus sensibles). Enfin, une fois formés, les membres de la communauté de renseignement de la nation d'accueil font partie intégrante d'un ensemble de ressources plus vaste, dans lequel les agences américaines peuvent puiser (par exemple, les agents secrets HUMINT, les linguistes conversant dans les dialectes locaux, les analystes en imagerie, et les experts des mouvements et activités des groupes terroristes locaux).⁹

L'ISR contribue à la stratégie de contre terrorisme américaine, même lorsque ses capteurs ne sont pas en train de récolter, en fournissant un démenti plausible, comme mentionné ci-dessus. Par exemple, les avions qui opèrent en « missions de déclenchement », au-dessus de zones soupçonnées d'abriter des groupes terroristes, pourraient provoquer chez ceux-ci une réaction détectable par d'autres capteurs (même si l'avion lui-même ne peut pas détecter la réponse), générant ainsi de nouvelles occasions de récolter du renseignement. La Force aérienne peut également jouer un rôle dans les opérations psychologiques.¹⁰ Les autres aspects

de la technologie moderne, comme la possibilité d'opérer la nuit, s'ajoutent à l'impact psychologique des forces aéroportées américaines sur les groupes terroristes. Les démonstrations de force prouvent que les Etats-Unis décident : « Les forces aériennes... utilisent les atouts ISR de l'Armée de l'Air pour parvenir à une 'présence virtuelle' » comme moyen de projeter globalement de la puissance.¹¹ Lorsqu'elles sont correctement décrites, les opérations ISR peuvent également projeter un fort engagement américain pour renforcer le régime local.¹² Les chefs de missions doivent déterminer si une présence américaine visible les aide ou non dans leurs efforts locaux; le cas échéant, l'ISR remplit ce rôle.¹³

Sous de nombreux aspects, l'ISR soutient favorablement la comparaison avec d'autres méthodes de collecte de renseignements. Une grande partie du HUMINT – peut-être la méthode la plus valable pour récolter du renseignement dans la guerre contre le terrorisme – se fait à couvert, est très sensible, et ne peut pas être partagée facilement avec d'autres pays. Bien qu'il ne soit pas toujours aussi précis en terme de récolte, l'ISR, au contraire de l'HUMINT, offre l'avantage de la perspective – le point de vue de la troisième dimension. Il réagit également plus rapidement que ne le fait le renseignement au sol, dans des environnements en évolution rapide. Nous pouvons adapter les plateformes existantes aux nouvelles missions (par exemple, il est proposé d'adapter l'avion E-8B Joint Surveillance Target Attack Radar System [JSTARS] (Système radar commun d'attaque de cible et de surveillance), pour les missions de recherche de renseignement sur de grandes zones en Irak et en Afghanistan afin de repérer les routes clandestines).¹⁴ L'ISR est également capable de laisser moins d'empreintes que les autres méthodes si l'avion est basé en dehors de la nation d'accueil.¹⁵ Par contre ni l'HUMINT ni les capteurs spatiaux ne peuvent faire preuve d'une présence repérable; or, dans certaines circonstances, la visibilité peut s'avérer souhaitable. On peut parfois obtenir l'effet escompté par un simple survol.

L'opération Iraqi Freedom (Libération de l'Irak) a démontré l'intérêt de l'ISR face aux systèmes spatiaux. Ce sont les systèmes à l'air libre qui ont généré la plupart des données cruciales

de renseignement lors de la campagne de printemps en Irak. Les systèmes de renseignement spatiaux, bien qu'indispensables, ont toutefois connu des « limites graves dans la collecte du renseignement électronique et de l'imagerie. »¹⁶ Les analystes ont remarqué que les systèmes de renseignements électroniques spatiaux perdaient du terrain lorsque l'adversaire évoluait et acquerrait de nouvelles technologies (telles que la fibre optique terrestre et le cryptage logiciel). De plus, les récepteurs orbitaux continuent de capter les émetteurs ouverts (tels que radars, radios, et téléphones satellites), mais la mise à niveau technologique sur des plateformes orbitales est beaucoup plus difficile que la mise à niveau de plateformes terrestres ou aériennes.¹⁷ L'espace offre peut-être le point de vue optimal pour les systèmes de pré alerte (contre des menaces étatiques comme des missiles), mais il est gravement limité dans la collecte de renseignements électroniques et d'imagerie concernant les acteurs non étatiques qui s'adaptent aux progrès des technologies du commerce.¹⁸ Une dépendance accrue envers les récepteurs de surface et aériens semble inévitable.

Les drones (Unmanned Aerial Vehicles ou UAV) se sont montrés de plus en plus valables pour les opérations militaires pendant la seconde guerre en Irak. Bien qu'ils soient plus endurants et moins risqués que les avions avec pilote, les drones restent inférieurs aux avions avec pilote sous de nombreux aspects car moins bien adaptables aux environnements changeants. Comme nous n'en possédons que relativement peu, ils ne sont utiles que marginalement pour les missions de soutien sans combat; leur faible charge utile limite le nombre de capteurs aéroportés, et leur vulnérabilité restreint les opérations dans les environnements relativement bénins (à moins que les pertes soient acceptables pour les commandants militaires). A leur niveau actuel de développement, il n'est pas certain qu'ils offrent – ou non – un avantage en termes de coût, en raison de leur taux d'usure rapide.¹⁹ Les futurs progrès dans la technologie des drones pourraient augmenter rapidement les possibilités de ces avions, qui, en plus grand nombre, seraient plus aisément utilisables. Pour l'instant, cependant, les plateformes pilotées détiennent toujours

l'avantage en terme de collecte et de diffusion de renseignements dans les opérations contre insurrectionnelles et contre terroristes. Nous ne pouvons néanmoins exploiter les avantages de l'ISR qu'en utilisant correctement ces atouts dans l'effort contre le terrorisme.

Bien que l'utilisation de l'ISR pour soutenir les nations d'accueil offre de nombreux avantages, l'Armée de l'Air américaine ne l'emploie pas dans ce but pour l'instant. Elle met plutôt l'accent sur la guerre « tactique » basée sur les réseaux, aux dépens de la reconnaissance « stratégique » contre les menaces terroristes. La communauté ISR se concentre sur le soutien – en temps quasi-réel – du « tireur ». Pour le secrétaire et le chef du personnel de l'Armée de l'Air, ainsi que pour les plus ardents défenseurs de l'ISR de l'Armée de l'Air, l'accent reste mis sur la localisation et l'identification rapide des cibles potentielles, ainsi que sur le transfert rapide des informations aux systèmes d'armes pour le combat.²⁰ Cette procédure équivaut à un « ciblage » orienté vers l'efficacité (en déterminant l'effet souhaité de l'application de force sur un système ou une infrastructure, puis en sélectionnant l'arme appropriée pour produire cet effet), par opposition à des « opérations » orientées vers l'efficacité (qui comprennent tous les instruments nationaux du pouvoir), plus souhaitables. La focalisation actuelle sur le ciblage rapide, bien qu'appropriée pour la plupart des opérations militaires, présente des lacunes critiques dans toute lutte contre des menaces non étatiques.

L'héritage de la Guerre froide

La communauté du renseignement américain est essentiellement un stratagème de l'époque de la Guerre froide.

Bruce Hoffman

Un paradigme de la Guerre froide

Malheureusement, la doctrine militaire américaine pour contrer le terrorisme ne reçoit pas l'attention qu'elle mérite. Bien qu'elle soit mentionnée dans la Stratégie Nationale de Sécurité et qu'elle se fonde sur une solide et significative expérience historique dans la guerre

contre insurrectionnelle, cette doctrine ne rencontre pas une totale acceptation en termes de mise en application pratique.²¹ Une stratégie de contre insurrection (ou contre terrorisme) déterminée demande un niveau d'implication et d'activité dans les luttes internes de la nation d'accueil, qui met mal à l'aise nombre de dirigeants militaires expérimentés.²² L'establishment militaire américain semble pris au piège du paradigme de la Guerre froide.

La contre insurrection ne fait pas partie du type de conflits que l'Armée de l'Air aime livrer. En se basant sur un paradigme de conflit état contre état, notre doctrine suppose que l'adversaire dispose d'une structure organisationnelle statique et hiérarchisée, et prescrit d'appliquer la force sur les éléments clés afin de désorganiser les fonctions ennemies. De façon similaire, elle suppose que la menace d'une supériorité en force dissuadera les états adversaires²³ potentiels. Comme noté précédemment, l'Armée de l'Air met l'accent sur l'utilisation de l'ISR pour le soutien en temps quasi-réel aux attaques militaires sur les cibles d'infrastructure, plutôt que pour le soutien aux opérations multidimensionnelles orientées vers l'efficacité, qui sont requises pour toute stratégie de contre terrorisme efficiente.

Malheureusement, la guerre globale contre le terrorisme ne concerne que très peu d'ennemis étatiques. Les groupes terroristes « exposent peu d'infrastructures qui puissent être prises pour cible d'une attaque de représailles. »²⁴ Sans savoir ce que veut l'ennemi ni comment il fonctionne, le ciblage orienté vers l'efficacité présente des difficultés.

Un nouvel état d'esprit

Nous ne résoudrons ce conflit qu'en ayant la supériorité du renseignement plutôt que la supériorité en force. L'adversaire utilise une organisation en réseau distribué, volontairement sans nœuds et donc moins vulnérable aux attaques. Si nous éliminons les dirigeants (en supposant qu'on puisse les trouver), l'organisation peut les remplacer facilement. Beaucoup de groupes terroristes sont greffés sur des infrastructures d'états légitimes, ou dissimulés à l'intérieur, ce qui les rend difficiles à atteindre par

la force militaire. Faire sauter des ponts en Colombie ou en Iran, par exemple, est inefficace sur le plan opérationnel (et déconseillé sur le plan politique) comme moyen d'attaque contre les cartels de la drogue ou contre les groupes terroristes; les dommages collatéraux probables ébranleraient toute la légitimité qu'un stratège souhaite maintenir auprès de la population locale. Nous devons trouver une méthode pour distinguer le groupe terroriste (et les cibles inhérentes à son organisation) de la population civile environnante. La collecte et la diffusion de renseignements, ainsi que l'utilisation efficace de l'ISR, doivent donc devenir l'une des principales composantes de la guerre contre le terrorisme.²⁵

L'utilisation qui est faite actuellement de l'ISR dans les campagnes contre le terrorisme souffre de trois constantes héritées de l'état d'esprit de la Guerre froide : un contrôle centralisé des atouts ISR, une hésitation à les utiliser dans les zones politiquement sensibles, et une résistance institutionnelle à partager un renseignement très compartimenté. Le contrôle centralisé d'atouts limités est presque une profession de foi pour les défenseurs de la Force aérienne, et cela remonte au temps où ils recherchaient une Force Aérienne indépendante. Notre service a fait des progrès spectaculaires en matière de contrôle centralisé pour les commandants de forces de combats (via la commande à distance et les communications avancées) au cours d'une lutte significative. Cependant, le contrôle centralisé n'est pas assez réactif pour traiter les nombreuses collectes de renseignements effectuées simultanément à travers le monde. Un tel contrôle est sans doute efficace avec un nombre limité de capacités, mais n'est pas forcément optimisé. Nous avons besoin d'une structure intégrée horizontalement et réactive, pour que les capacités ISR se coordonnent directement avec le renseignement américain, les forces de l'ordre, et les agences de la nation d'accueil qui opèrent dans les zones avancées.

La sensibilité politique des missions ISR est un souci constant depuis la Guerre froide. Les dirigeants militaires et politiques expérimentés de l'époque étaient conscients de l'implication politique des missions ISR.²⁶ Nous avons utilisé

les atouts ISR principalement contre des adversaires étatiques, en surveillant l'état de leur infrastructure et leurs ordres de batailles militaires. Les missions sont typiquement restreintes à l'espace aérien international hors les frontières nationales. Ces distances de réserve tout en protégeant les capteurs et les équipages, limitent la capacité de réception. Le courant principal dominant l'état d'esprit militaire n'est pas encore convaincu que les atouts ISR américains pourraient être utilisés en coopération avec les gouvernements des nations d'accueil, en les faisant survoler les territoires souverains. C'est précisément cette hésitation à utiliser les systèmes ISR aéroportés de cette manière qui rend leur utilisation encore plus effective.

Enfin, nous faisons face à une résistance omniprésente à l'encontre du partage du renseignement, surtout avec des partenaires non traditionnels tels que les militaires étrangers, les agences de maintien de l'ordre étrangères, et même les autres agences du gouvernement américain. Un relent de l'état d'esprit de la Guerre froide soutient que la technologie se diffuse inévitablement – un allié d'aujourd'hui peut devenir un ennemi demain et utilisera contre nous toute capacité de récolte de renseignement que nous aurons partagée.²⁷ Cependant, de nos jours, les progrès sur le terrain de la défense sont exponentiels, et le fossé entre les Etats-Unis et ses plus proches alliés se creuse en termes de technologie militaire.²⁸ Fournir l'accès à des systèmes et des installations de collecte classifiés ne conduit pas forcément à compromettre la supériorité technologique des Etats-Unis, surtout si une partie non négligeable de l'avantage militaire américain repose sur la tactique du fonctionnement en réseaux. L'avantage américain ne réside pas tant dans les boîtes noires que dans la formation et l'intégration d'éléments et de capteurs distincts – et dans le personnel qui fait fonctionner ce système.

Le DOD fait quelques efforts pour augmenter le partage de renseignements avec les autres pays. Le Dr Stephen Cambone, sous-secrétaire de la défense américaine pour le renseignement, prédit que « le Pentagone rendra le renseignement américain disponible aux alliés et aux nations amies qui ne peuvent pour l'instant recevoir de données classifiées. »²⁹ Le con-

seil du renseignement du Bureau du Secrétaire de la Défense prépare actuellement des directives pour permettre au DOD et aux agences américaines de renseignement de céder des renseignements aux partenaires de la coalition dans la guerre contre le terrorisme. Selon Cambone, « nous ne seront pas limités... par toutes ces choses qui compliquent actuellement notre capacité à rendre l'information disponible. Il s'agit d'une énorme révolution dans la sécurité. »³⁰ L'étape suivante, qui consiste à utiliser l'ISR, pourrait aider.

Exemples du rôle politique de l'ISR aéroporté

Ces dernières années, certaines nations ont contre toute attente coopéré avec les Etats-Unis en permettant aux capacités ISR américaines de survoler leur espace aérien pour rassembler du renseignement sur les groupes terroristes. En avril 2003, les gouvernements des Etats-Unis et de Géorgie ont conclu un pacte bilatéral de sécurité permettant aux troupes américaines de former des unités locales contre le terrorisme.³¹ Plus tôt, en mars, nous avons effectué plusieurs missions U-2 dans l'espace aérien géorgien, le long de la frontière Russie – Géorgie (provoquant une réaction des Russes, qui ont fait décoller deux chasseurs pour voler parallèlement aux U-2 le long de la frontière).³² Ces missions faisaient partie d'une tentative de renforcement de l'effort géorgien contre le terrorisme.³³ Des missions de coopération similaire ont eu lieu en Algérie, aux Philippines, au Yémen, au Pakistan, en Somalie, en Irak, et en Afghanistan.³⁴ De plus, « la Libye et le Soudan ont tout deux offert de partager avec les Etats-Unis des informations et du renseignement sur les activités d'Al-Qaïda. »³⁵ Reste à voir si cet esprit de coopération se traduit par des autorisations de survol pour les capacités ISR. Mais ces efforts post-11 septembre représentent un exemple que les Etats-Unis devraient suivre à l'avenir s'ils veulent que leur stratégie contre le terrorisme s'avère payante. Beaucoup d'améliorations peuvent rendre cette stratégie plus performante.

Recommandations

L'Armée de l'Air en particulier devrait s'attendre à des niveaux de demande

élevés concernant des plateformes de surveillance et l'analyse de ce que ces plateformes « captent », et ce dans un avenir indéfini.

David A. Ochmanek

Une stratégie réussie contre le terrorisme doit complètement désorganiser les groupes terroristes en leur interdisant tout refuge dans les états faibles ou défaillants. Récolter du renseignement sur l'adversaire reste la clé de toute application réussie de cette stratégie – et les capacités ISR fournissent un moyen d'y parvenir. Les acteurs américains clés ont un impact sur la façon dont les Etats-Unis utilisent l'ISR dans cette stratégie contre le terrorisme.

Ce que le Département d'Etat américain doit faire

Puisque les missions ISR peuvent rendre les nations d'accueil « non attirantes » pour les groupes terroristes mondiaux, les chefs de missions du Département d'Etat devraient savoir comment faire pour que ces ressources soient partie intégrante d'un programme de « défense interne et de développement » contre le terrorisme. Ils doivent demander avec détermination le soutien des capteurs ISR pour leurs efforts locaux contre le terrorisme et négocier activement des missions de coopération ISR, des autorisations de survol, et des accords de partage de renseignements avec les nations d'accueil. Nous pourrions alors utiliser tous les renseignements collectés lors de telles missions pour cibler les groupes terroristes avec des forces américaines, ou nous pourrions les partager avec les nations d'accueil, pour qu'elles puissent engager leurs forces contre l'adversaire. Le renforcement des régimes faibles améliore également leur capacité à contrer les autres activités illégales.³⁶ Le partage de renseignements issus de capteurs aéroportés et la formation des locaux à les collecter et à les analyser peuvent aussi renforcer les capacités de la nation d'accueil à se policer et à se défendre.

La présence visible d'ISR dissuade également l'activité terroriste. La surveillance de frontières poreuses et de routes clandestines peut réduire la facilité avec laquelle les groupes

terroristes et les éléments criminels tirent parti des régimes faibles. La présence d'ISR rend ces groupes moins efficaces (par exemple en les forçant à re-localiser leurs camps ou à opérer avec des moyens de communication moins efficaces). Les capacités ISR envoient également des signes d'engagement aux alliés et aux ennemis, qui peuvent faire partie d'opérations de combat et avoir un impact psychologique. Une attention américaine visiblement accrue produirait donc un effet dissuasif sur des états qui espèrent dissimuler leur mécénat.

Ce que les commandants opérationnels doivent faire

En anticipant un rôle accru des capteurs ISR dans les efforts locaux contre le terrorisme, les commandants sur le terrain doivent se préparer, sur place, à allouer davantage de capacités ISR à ces missions. Ceci requiert de dédier plus de ressources à la récolte des renseignements sur les groupes terroristes (plutôt que sur les adversaires étatiques) ou de soutenir le ciblage en temps quasi-réel. Ces commandants doivent également charger leurs planificateurs militaires de concevoir des stratégies contre le terrorisme, qui ne reposent pas sur la force comme instrument militaire principal. Dans ce but, les planificateurs doivent prendre leurs distances vis-à-vis de l'état d'esprit « contre état » de la Guerre froide. Dans le conflit actuel, ce ne sont pas les états mais bien les groupes terroristes non étatiques (et leurs réseaux associés, dont ils tirent soutien, légitimité, armes, personnel et financement) qui sont l'adversaire.

Ce que doit faire l'Armée de l'Air américaine

En tant que fournisseur principal de capteurs ISR, l'Armée de l'Air doit s'attendre à jouer un rôle essentiel dans cet effort. Mais nous devons faire des progrès, surtout en termes de collecte et d'utilisation du renseignement. « La lutte contre les groupes terroristes d'envergure mondiale... va demander des capacités qui n'ont pas, dans l'ensemble, été la priorité de la planification ni de l'allocation de ressources en Amérique, pour des opérations de combat à grande échelle. »³⁷ Trois domaines d'inquiétudes dominent : la collecte du ren-

seignement, le traitement du renseignement, et le partage du renseignement.

La collecte du renseignement. Pour ce faire, l'Armée de l'Air a besoin d'améliorer ses moyens, avant tout en se procurant davantage d'équipages et de capacités ISR pour faire face à la demande actuelle, sans parler de la demande accrue proposée par cet article.³⁸ Notre service ne dispose pas suffisamment de linguistes, d'experts culturels, d'analystes en imagerie, ni de personnel HUMINT.³⁹ Et puis, plutôt que de surveiller de vastes armées alignées sur un champ de bataille, les capteurs ISR du futur doivent être capables d'identifier des individus et des petits groupes dans deux environnements très différents : les zones urbaines et les régions incontrôlées. Les groupes terroristes échappent souvent à la détection des forces gouvernementales en se cachant parmi la population civile d'une ville et utilisent des moyens de communication commerciaux, tels que le téléphone mobile et Internet, plutôt que les moyens de communication militaires, sur lesquels se concentrent la plupart des capteurs de la Guerre froide. Les groupes terroristes cherchent refuge dans de vastes régions non contrôlées (souvent inhérentes aux états faibles) où ils se cachent. Des capteurs à large champ de vision, capables de repérer efficacement une activité humaine dans ces zones (tels les déserts et les océans) sont nécessaires pour concentrer les capteurs d'imagerie existants qui ont un champ de vision plus faible mais une résolution plus élevée.⁴⁰ Les officiels du renseignement doivent également utiliser des capteurs capables d'exploiter le lien étroit entre les criminels et les groupes terroristes, en détectant tout ce qui peut être relatif aux armes de destruction massive, aux drogues illégales, aux trafics d'armes ou aux routes clandestines.

Le traitement et l'analyse du renseignement. L'Armée de l'Air doit mettre à niveau ses méthodes de traitement et d'analyse du renseignement. Les logiciels automatiques d'analyse du renseignement passent au crible les données récoltées et se concentrent sur les informations importantes, réduisant la charge de travail qui repose sur les analystes.⁴¹ Les logiciels automatiques d'exploitation de données filtrent les communications et les documents, à la recherche de mots ou de phrases clés, aler-

tant ensuite les analystes en vue d'un traitement manuel. Des logiciels d'imagerie, capables de balayer rapidement de grandes images numériques et de mettre en évidence des objets de fabrication humaine, soulagent les analystes d'un examen manuel de l'image entière.⁴² Des capteurs sans surveillance, en cours de développement, peuvent être placés à des points de passage clés (tels que points d'eau ou passages de montagne) et alerter les analystes en cas d'activité. Une étude historique de données dans des secteurs éloignés peut révéler des routes clandestines à travers des passages montagneux ou des espaces déserts. L'analyse sur une longue période des capteurs à large champ de vision, permet un résultat efficace des collectes grâce à d'autres capteurs de plus haute résolution mais avec un champ de vision plus réduit.⁴³ Dans l'ensemble, l'Armée de l'Air doit augmenter sa capacité à rechercher des aiguilles dans des bottes de foin.

Le partage du renseignement. Les États-Unis doivent également à la Guerre froide des réticences quant au partage du renseignement, qui pourrait pourtant aider un régime de faible capacité à assurer ses propres besoins en sécurité. Nos programmes FID sont conçus pour renforcer la sécurité locale (y compris la mise en place d'infrastructures de maintien de l'ordre, de renseignement, et d'autodéfense). Comme nous l'avons déjà dit, le sous-secrétaire de la défense américaine pour le renseignement affirme aller dans cette direction, même si un tel changement nécessite le consensus du gouvernement et dépasse de loin le DOD. Cependant, les militaires peuvent mettre en oeuvre différentes techniques de partage du renseignement – dont les capacités ISR – pour permettre la défense interne à l'étranger et la stratégie contre le terrorisme qui est proposées dans cet article.

Les données de renseignement collectées à partir d'ISR sont souvent plus faciles à diffuser vers les nations d'accueil que d'autres formes de renseignement. De nombreux accords bilatéraux en cours permettent le partage de données (parfois même de produits élaborés du renseignement) avec d'autres nations. Le fait que les capteurs ISR puissent s'adapter aux nouveaux besoins de réception diminue

les conséquences d'une compromission de leurs capacités. De façon similaire, d'un point de vue logistique, faire voler des représentants de la nation d'accueil sur des avions avec ISR au-dessus de leur propre pays est beaucoup plus facile que de les poster dans des stations au sol de satellites ou de drones qui sont essentiellement situées aux États-Unis. Les passagers « nationaux », qui ajoutent une légitimité à leur effort de coopération, participent activement à la sécurité de leur propre pays en surveillant des opérateurs ISR américains pour s'assurer qu'ils « regardent là où ils sont censés le faire », ce qui leur permet de répondre aux inquiétudes quant à une surveillance américaine non souhaitée.

Nous pouvons également prendre des mesures pour combler une lacune de l'armée américaine, en drainant des experts en renseignement de la nation d'accueil afin qu'ils exploitent les données collectées avec l'ISR. Les membres du pays d'accueil formés en une communauté de renseignement et dont les capacités vont croissantes, deviennent partie intégrante d'un réservoir de ressources plus vaste, dans lequel les agences américaines peuvent puiser (par exemple, les agents secrets HUMINT, les linguistes conversant dans les dialectes locaux, les analystes en imagerie, et les experts des mouvements et activités des groupes terroristes locaux). Nous devons développer des moyens de diffuser le renseignement vers la nation d'accueil (cela va de la simple remise de rapports papier jusqu'à l'installation de stations de téléchargement vidéo). Nous pourrions alors utiliser une grande partie de cette infrastructure développée lorsque les activités de contre terrorisme progressent vers de nouvelles régions (par exemple en intégrant des linguistes ou des analystes experts en imagerie dans d'importantes futures opérations de renseignement). Ceci permettrait un ajustement plus rapide si la guerre globale contre le terrorisme venait à se déplacer vers de nouvelles régions dans lesquelles les États-Unis manquent de compétences. L'utilisation de systèmes ISR permet de bénéficier de tous ces avantages en partageant davantage le renseignement.

Résumé et conclusions

La stratégie proposée contre le terrorisme passe par une désorganisation des groupes terroristes globaux en supprimant l'attrait que présentent pour eux les états faibles ou défaillants et les empêchant d'y trouver refuge. L'utilisation de systèmes ISR est un moyen d'atteindre ce but, d'autant plus si les nations d'accueil reçoivent les capacités américaines dans leurs espaces aériens. De telles missions augmentent grandement la portée des moyens américains de récolte de renseignement. L'ISR fournit du renseignement que nous pouvons partager avec la nation d'accueil mais aussi utiliser pour développer l'infrastructure de renseignement de cette nation. De tels engagements de coopération améliorent la capacité du régime local à conduire sa propre campagne antiterroriste (ce qui par conséquent libère des ressources américaines capables ainsi de se focaliser ailleurs). L'utilisation d'un moyen visible de collecte est également un message à l'intention des groupes terroristes et de la population locale du genre : les Etats-Unis et la nation d'accueil sont engagés dans une campagne antiterroriste et le refuge que représentait celle-ci pour les groupes terroristes et leurs défenseurs n'existera bientôt plus. La récolte et l'analyse d'ISR aéroporté offre un moyen relativement peu onéreux d'afficher ce soutien, rendant peut-être cette méthode plus

attrayante pour les tierces parties (telles que l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord ou la Communauté Européenne). Elle représente un moyen de coopération moins envahissant (par comparaison avec une forte présence américaine au sol) et peut donc donner une chance de s'engager aux régimes jusque là non coopérants (par exemple la Libye ou le Soudan). Ces opérations interdisent tout asile aux groupes terroristes et désorganise leurs opérations en les forçant à utiliser des moyens opérationnels, de formation et de communication moins efficaces. L'existence de ces missions de renseignement ouvertes fournit également une couverture plausible pour le partage du renseignement provenant de sources plus sensibles.

Bien que l'Armée de l'Air américaine reconnaisse l'importance de l'ISR aéroporté, des dirigeants expérimentés semblent obsédés par l'intégration d'un réseau de capteurs pour fournir des renseignements précis et au moment adéquat dans le but d'utiliser la force (et la vaste gamme de plateformes d'armes qui l'accompagne). Un tel état d'esprit limite l'utilisation des capacités ISR dans le contre terrorisme. Dans une stratégie globale contre le terrorisme, l'Armée de l'Air doit apprendre que la projection d'une force est moins importante que la « projection du renseignement ». L'ISR aéroporté peut jouer un rôle important dans cette nouvelle lutte. □

Notes

1. The *National Security Strategy of the United States of America* (La stratégie nationale de sécurité des États-Unis d'Amérique) (Washington, DC: La Maison Blanche, septembre 2002), 6, <http://www.whitehouse.gov/nsc/nss.pdf>

2. Idem, 7.

3. Joint Publication (JP) 3-07.1, *Joint Tactics, Techniques and Procedures for Foreign Internal Defense (FID)* (Tactiques communes, techniques et procédures pour la défense interne à l'étranger), 30 avril 2004, I-1. Voir aussi Air Force Doctrine Document (AFDD) 2-3.1, *Foreign Internal Defense*, 10 mai 2004, 1.

4. Barry R. Posen, "The Struggle against Terrorism: Grand Strategy, Strategy, and Tactics" (La lutte contre le terrorisme : grande stratégie, stratégie, et tactiques), *International Security* 26, N° 3 (Hiver 2001/2002): 46.

5. AFDD 2-3.1, *Foreign Internal Defense*, 13.

6. JP 3-07.1, *Joint Tactics, Techniques and Procedures*, I-13, IV-3, IV-20.

7. L'auteur admet la possibilité tout à fait réelle que la présence ouverte des forces américaines peut ruiner la légitimité du gouvernement d'une nation d'accueil faible aux yeux de la population locale, renforçant ainsi la base locale insurrectionnelle. Dans ce cas précis, nous préférons une aide moins visible. Cependant, bien souvent, les Etats-Unis cherchent à faire connaître leur engagement auprès de tous les acteurs, ou au moins de certains.

8. AFDD 2-3.1, *Foreign Internal Defense*, 19.

9. Ceci suppose, peut-être de façon un peu trop optimiste, que le gouvernement de la nation d'accueil faible reste au pouvoir et que les experts militaires et du renseignement restent loyaux. Un dilemme moral survient alors si l'on soutient un camp plutôt que les autres lors de luttes locales d'influence, ce qui est souvent inhérent aux gouvernements d'accueil faibles. Les Etats-Unis seront probablement jugés sur les actions de la nation d'accueil qui utilise de la formation ou du renseignement fournis par

les Etats-Unis. Un autre dilemme « pratique » existe : les gouvernements des nations d'accueil faibles ont souvent des problèmes de corruption, et le manque de renseignement interne – et par conséquent, américain – est chose commune.

10. AFDD 2-3.1, *Foreign Internal Defense*, 19–20; et James S. Corum et Wray R. Johnson, *Airpower in Small Wars: Fighting Insurgents and Terrorists* (La puissance aérienne dans les petites guerres : lutter contre les insurgés et les terroristes) Lawrence, KS: University Press of Kansas, 2003), 434.

11. AFDD 2-3, *Military Operations other than War* (Les opérations militaires autres que la guerre), 3 juillet 2000, 28.

12. JP 3-07.1, *Joint Tactics, Techniques and Procedures*, I-5, fig. 1-2, “The FID Framework” (Le canevas FID).

13. Une présence américaine visible peut ruiner la légitimité du gouvernement faible d'une nation d'accueil par rapport à la population locale. L'engagement américain va presque certainement être utilisé par les efforts de propagande des insurgés. Dans ce cas, l'ISR visible n'est peut-être pas la meilleure méthode.

14. Glenn C. Buchan, *Future Directions in Warfare: Good and Bad Analysis, Dubious Rhetoric, and the “Fog of Peace”* (Les futures orientations de la guerre : analyse du bien et du mal, rhétorique du doute, et « brouillard de la paix »), RAND Rapport P-8079 (préparé pour la Conference on Analyzing Conflict: Insights from the Natural and Social Sciences, UCLA, 24–26 avril 2003), 24, <http://fac.cgu.edu/~zakp/conferences/AC/papers/Buchan.pdf>.

15. David Ochmanek, *Military Operations against Terrorist Groups Abroad: Implications for the United States Air Force* (Les opérations militaires contre les groupes terroristes à l'étranger : conséquences pour l'Armée de l'Air américaine), RAND Rapport MR-1738 (Santa Monica, CA: RAND, 2003), 31–32, <http://www.rand.org/publications/MR/MR1738/MR1738.pdf>.

16. Tout particulièrement, l'avion JSTARS et le système de détection et d'alerte aéroporté (Airborne Warning and Control System); les plateformes d'imagerie Global Hawk et U-2; les appareils de renseignement électronique RC-135 et EP-3E. Briefing, Dr Loren B. Thompson, Président Directeur Général, Lexington Institute, Defense News Media Group's “ISR Integration 2003: The Net-Centric Vision” (Intégration ISR 2003 : la vision réseaux informationnels synergiques et intégrés) Arlington, VA, sujet : Les leçons de l'ISR en Irak, 18 novembre 2003.

17. Robert Wall, “U.S. Signals Intelligence in Flux” (L'intelligence électronique américaine en flux), *Aviation Week and Space Technology*, 14 juillet 2003, 26. Voir aussi Thompson briefing.

18. « Un certain doute se répand au sein de la communauté du renseignement sur l'avenir du renseignement électronique spatial. Comme les ennemis deviennent plus divers et moins conventionnels, ils sont capables d'utiliser une vaste gamme de technologies et de techniques que les appareils spatiaux éloignés peuvent difficilement intercepter.” Loren B. Thompson, “Satellites over Iraq: A Report Card on Space-Based ISR during Operation Iraqi Freedom” (Satellites sur l'Irak : Une fiche de rapport sur l'ISR spatial pendant l'opération Liberation

de l'Irak), *Intelligence, Surveillance and Reconnaissance Journal*, mars 2004, 20.

19. Thompson briefing.

20. Nous avons baptisé notre conférence Intégration ISR, car elle a été le principal moteur des efforts militaires américains dans le domaine ISR. ...

Les services militaires et ceux qui y sont liés se concentrent principalement sur l'intégration ISR – fusionner et exploiter rapidement les données de capteurs de différents systèmes ISR pour accélérer le flux d'informations et de renseignements corrélatifs destinés aux chasseurs tactiques, à la fois pour leur compréhension de la situation et pour le ciblage.

Les opérations réseaux informationnels synergiques et intégrés sont un objectif-clé dans tous les plans de transformation des services, et l'intégration ISR est vue comme un pas en avant essentiel dans ce but.

Glenn Goodman, éditeur de *ISR Journal* (remarques en introduction au Defense News Media Group's “ISR Integration 2003: The Net-Centric Vision,” Arlington, VA, 17 novembre 2003). Le Dr James G. Roche, secrétaire de l'Armée de l'Air, met en garde sur le fait que « toutes les informations du monde sont inutiles si elles ne peuvent vous informer à temps des décisions. Nous devons préserver et améliorer notre capacité à obtenir et utiliser des informations de qualité, au bon moment, qu'elles soient aussi utilisables de façon à raccourcir le processus jusqu'au ciblage et à la frappe. » Le secrétaire Roche (remarques au Comité de Commande, Contrôle, Communications, Informatique, Renseignement, Surveillance et Reconnaissance [C4ISR], Danvers, MA, 21 août 2003), http://www.af.mil/news/speech/current/sph2003_27.html (accès le 6 octobre 2003). De façon similaire, le général John Jumper, chef du personnel de l'Armée de l'Air, affirme que « le jour arrive où une frappe rapide et globale sera une réalité, où le processus jusqu'à la frappe sera réduit de façon fiable et cohérente à quelques minutes au lieu de plusieurs heures aujourd'hui, et où la somme de tous nos capteurs, capacités de commande et de contrôle, informations, se résumera à un curseur sur une cible, et du plomb sur l'ennemi. » – “Technology-to-Warfighter: Delivering Advantages to Airmen” (Technologies pour le combattant : donner l'avantage aux aviateurs), Chief's Sight Picture, 17 juillet 2003, <http://www.af.mil/viewpoint> (accès le 24 mars 2004).

21. Steven Metz, *Counterinsurgency: Strategy and the Phoenix of American Capability* (Contre insurrection : la stratégie et le phoenix de la capacité américaine) (Carlisle Barracks, PA: Army War College Strategic Studies Institute, 28 février 1995), 26.

22. Pour une discussion sur l'avertissement (ou l'hésitation) initial affiché par le général Charles Holland, commandant des opérations spéciales américaines, à s'embarquer dans la mission de lancer une stratégie de contre terrorisme globale et sur les frictions que ceci a causé avec le secrétaire de la défense Donald Rumsfeld, voir Rowan Scarborough, “Rumsfeld's War: Extrait 1,” *Washington Times*, 23 février 2004, <http://washingtontimes.com/national/20040223-012306-4708.htm> (accès le 1 mars 2004).

L'article cite Stephen Cambone: "Holland a reçu les clés du royaume mais il n'a pas voulu les ramasser."

23. Raphael Perl, *Terrorism, the Future, and U.S. Foreign Policy* (Terrorisme : le futur, et la politique étrangère américaine), résumé pour le Congrès, CRS Rapport IB95112 (Washington, DC: Library of Congress, Congressional Research Division, 11 avril 2003), CRS-12, <http://www.fas.org/irp/crs/IB95112.pdf>.

24. Ochmanek, *Military Operations against Terrorist Groups* (Les opérations militaires contre les groupes terroristes), 20.

25. Corum et Johnson, *Airpower in Small Wars* (La Force aérienne dans les petites guerres), 434. « Ce que nous avons vu [en Afghanistan et en Irak] représente un changement de doctrine, le passage de la supériorité en force à la supériorité en ISR, qui a été rendu possible par de la rapidité et de l'agilité, couplés à une couverture indéfectible. » David Stafford, vice président de Northrop Grumman Integrated Systems, cité dans David A. Fulghum, "Intel, Not Bombs" (Du renseignement, pas des bombes), *Aviation Week and Space Technology*, 15 septembre 2003, 59.

26. Par exemple, le Président Dwight D. Eisenhower a exprimé de sérieuses inquiétudes à propos de sorties prématurées de U-2 sur l'Union Soviétique au début de la Guerre froide. Voir Frederick J. Ferrer, *The Impact of U.S. Aerial Reconnaissance during the Early Cold War (1947-1962): Service and Sacrifice of the Cold Warriors* (L'impact de la reconnaissance aérienne américaine au début de la Guerre froide (1947-1962) : le service et le sacrifice des guerriers du froid), <http://www.rb-29.net/HTML/77ColdWarStory/00.25cswscr.htm> (accès le 24 mars 2004). Le Président George W. Bush a récemment exprimé des inquiétudes similaires au sujet de missions EP-3 au large de la Chine, suite à la collision en plein ciel avec un chasseur chinois le 1er avril 2001, et à l'interception en mars 2003 d'un appareil RC-135S Cobra Ball par les chasseurs nord coréens.

27. Stephen Peter Rosen, *Winning The Next War: Innovation and the Modern Military* (Gagner la prochaine guerre: l'innovation et l'armée moderne) (Ithaca, NY: Cornell University Press, 1991), 45. Voir aussi Samuel P. Huntington, "Arms Races: Prerequisites and Results" (La course aux armes: conditions préalables et résultats) dans *The Use of Force: International Politics and Foreign Policy*, éd. Robert J. Art et Kenneth N. Waltz (Lanham, MD: University Press of America, 1983), 366, 375, 392; et Robert L. O'Connell, *Of Arms and Men: A History of War, Weapons, and Aggression* (Des armes et des hommes : une histoire de la guerre, des armes et de l'agression) (New York: Oxford University Press, 1989), 9.

28. « Le rythme auquel les systèmes d'information américains se sont modernisés a été beaucoup plus rapide que celui des forces alliées, et cela a conduit à un fossé qui se creuse en terme de capacités. » David S. Yost, "The NATO Capabilities Gap and the European Union" (Les fossés des capacités OTAN et l'Union Européenne), *Survival* 42, N° 4 (Hiver 2000-2001): 106.

29. Dr Stephen Cambone (Conférence principale, Defense News Media Group's "ISR Integration 2003: The Net-Centric Vision," Arlington, VA, 18 novembre 2003).

30. Idem.

31. Sergei Blagov, "US-Georgian Security Cooperation Agreement Provokes Outcry in Russia" (L'accord de coopération sur la sécurité entre la Géorgie et les États-Unis provoque des huées en Russie), *Eurasia Insight*, 16 avril 2003, <http://www.eurasianet.org/departments/insight/articles/eav041603a.shtml>.

32. Sarah Karush, "Russian Not Happy with U.S. Spy Flights" (La Russie en désaccord avec les vols espions américains), *Associated Press*, 26 mars 2003, <http://mailman.lbo-talk.org/pipermail/lbo-talk/Week-of-Mon-20030324/008706.html> (accès le 26 septembre 2003). Voir aussi Nikolay Gorshkov, "Russia Condemns 'US Spy Flights'" (La Russie condamne les vols espions américains), BBC, RUSNET.NL, 24 mars 2003, <http://www.rusnet.nl/news/2003/03/24/print/politics01/shtml> (accès le 26 septembre 2003); et Giorgi Kandelaki, "U2 Spy Flights over Georgia Help Raise US-Russian Tension" (Les survols espions de U2 en Géorgie contribuent à augmenter les tensions États-Unis - Russie), *Eurasia Insight*, 27 mars 2003, <http://www.eurasianet.org/departments/insight/articles/eav032703.shtml> (accès le 26 septembre 2003).

33. Alexander Rondeli, Président, Georgian Foundation for Strategic and International Studies (Fondation géorgienne pour les études stratégiques et internationales), cité dans Andrew Curry, "Georgia on Their Minds," *U.S. News and World Report*, 6 octobre 2003, <http://www.usnews.com/usnews/news/articles/031006/6military.b1.htm> (accès le 27 mars 2004).

34. "Le Président Bush a exprimé la volonté de fournir une aide militaire aux « gouvernements où qu'ils soient dans le cadre de la guerre contre le terrorisme. » Perl, *Terrorism, the Future, and U.S. Foreign Policy*, iii.

Après les attaques du 11 septembre 2001, Washington a intensifié son aide militaire à Alger dans sa guerre civile de 12 ans contre les groupes islamiques extrémistes. L'engagement militaire américain fait également partie d'une campagne antiterrorisme américaine plus large dans la vaste région désertique du Sahel en Afrique du Nord... dont les officiels du renseignement américain craignaient qu'elle puisse devenir un terrain d'entraînement de prédilection pour les radicaux qui exportent le terrorisme partout dans le monde. « Le gouvernement américain dispose d'un programme en cours, connu sous le nom de Initiative Pan-Sahel, qui fournit de la formation et du soutien au Tchad, au Niger, au Mali et en Mauritanie pour les aider à contrôler leurs frontières, empêcher la contrebande, et l'utilisation de leurs territoires nationaux par les terroristes et autres criminels internationaux, » a déclaré un officiel du Département de la Défense.

Bryan Bender, "US Search for Al Qaeda Turns to Algeria" (La recherche américaine d'Al-Qaïda arrive en Algérie), *Boston Globe*, 11 mars 2004.

35. Perl, *Terrorism, the Future, and U.S. Foreign Policy* (Terrorisme, le futur et la politique étrangère américaine), CRS-2.

36. Steven W. Zander, "Military Responses in Nonpolitical Conflicts" (Les réponses militaires aux conflits non

politiques) dans *Challenge and Response: Anticipating US Military Security Concerns*, éd. Karl P. Magyar et al. (Maxwell AFB, AL: Air University Press, août 1994), 276.

37. Ochmanek, *Military Operations against Terrorist Groups* (Les opérations militaires contre les groupes terroristes), 33.

38. Idem, 14. En plus des limitations physiques qui interviennent si l'on fait voler un petit nombre de systèmes ISR dans des zones géographiques éloignées les unes des autres, le faible effectif en drones contredit la volonté de développer les drones. Le nombre limité de drones rend plus chers aux yeux des commandants militaires, les faisant hésiter davantage à les utiliser dans des environnements à haut risque (y compris les zones de menaces armées, de météos difficiles, et de terrains montagneux).

39. La liste des emplois « stressants » dans l'Armée de l'Air (pour l'année fiscale 2004, du 1er octobre 2003 au 30 septembre 2004) pour les personnels militaires inclut les cryptographes linguistes, les interrogateurs linguistes, les interprètes/traducteurs, le personnel des applications de renseignement, les analystes en imagerie, les analystes en renseignement électronique, et le personnel d'exploitation du renseignement électronique. Les descriptifs de ces catégo-

ries mentionnent « pénurie de personnel requis pour faire le travail; taux de déploiement en dessous de la moyenne; et durée de travail importante. » Rod Powers, "Stressed' Air Force Jobs: Jobs Designated as 'Stressed' for Fiscal Year 2004" (Les emplois 'stressants' de l'Armée de l'Air; les emplois décrits comme 'stressants' pour l'année fiscale 2004), 6 avril 2004, <http://usmilitary.about.com/library/milinfo/blafstressedjobs.htm>.

40. Ochmanek, *Military Operations against Terrorist Groups* (Les opérations militaires contre les groupes terroristes), 22. Voir aussi le commandant William B. Danskine, *The Time-Critical Targeting Model*, Maxwell AFB, AL: Air University, avril 2000, <http://www.au.af.mil/au/database/projects/ay2000/acsc/00-050.pdf> (accès le 6 avril 2004).

41. Mary DeRosa, *Data Mining and Data Analysis for Counterterrorism* (L'extraction et l'analyse des données pour le contreterrorisme), CSIS Report (Washington, DC: Center for Strategic and International Studies, mars 2004), 3, 6.

42. Ochmanek, *Military Operations against Terrorist Groups* (Les opérations militaires contre les groupes terroristes), 24.

43. Idem, 23.

AIR & SPACE POWER CHRONICLES

Le site de

Air & Space Power Journal and Chronicles Online Journal

<http://www.airpower.maxwell.af.mil>

Visitez les sites des autres éditions

• *Air & Space Power Journal – Arabe*

<http://www.airpower.maxwell.af.mil/apjinternational/aspjarabic.html>

• *Air & Space Power Journal – Espagnol*

<http://www.airpower.maxwell.af.mil/apjinternational/aspjesp.html>

• *Air & Space Power Journal – Français*

<http://www.airpower.maxwell.af.mil/apjinternational/aspjrench.html>

• *Air & Space Power Journal – Portugais*

<http://www.airpower.maxwell.af.mil/apjinternational/aspjpor.html>

L'Armée de l'Air contre les Ennemis Asymétriques

Une Formulation pour Evaluer son Efficacité

PAR LE DR. MARK CLODFELTER*

Résumé de l'éditeur : Evaluer l'efficacité politique de l'Armée de l'Air dans un conflit n'est pas des plus simples. Ce qui est effectivement le cas quand on considère des ennemis asymétriques comme les organisations terroristes. Le Professeur Clodfelter présente une formulation intéressante dans ce but, un cadre qui nécessite une estimation de la façon dont des implications directes, indirectes, auxiliaires et indépendantes de la Force aérienne peuvent appuyer à la fois des objectifs politiques positifs et négatifs. En fin de compte, l'efficacité de l'Armée de l'Air doit être mesurée en termes de manière dont elle peut soutenir les buts positifs sans compromettre l'accomplissement des objectifs négatifs.

ASYMÉTRIQUE EST LE mot à la mode utilisé pour décrire un type de guerre que nous connaissons depuis bien plus longtemps que ce terme dernier cri. Au sens le plus strict, une guerre asymétrique concerne des buts, des façons ou des moyens de combattre pour des objectifs qui n'ont rien à voir avec les objectifs d'un adversaire, ou combattre avec des moyens différents de ceux d'un adversaire. Quoi qu'il en soit, dans le *Quadren-*



nial Defense Review Report (Rapport Quadriennal de la Revue de La Défense) de 2001 le terme décrit la plupart du temps l'utilisation par une force plus faible d'un moyen inattendu de frapper au point vulnérable de la Force la plus puissante, dans ce cas précis, les Etats-Unis.¹ N'importe quel type de force militaire peut être appliqué asymétriquement, y compris la Force aérienne, comme les terroristes d'Al Qaïda l'ont démontré de façon dévastatrice le 11 septembre 2001. Alors, comment peut-on utiliser au mieux la Force aérienne contre un ennemi asymétrique ? La réponse ne diffère pas tellement de la réponse à la question fondamentale concernant n'importe quelle application de l'Armée de l'Air contre n'importe quel ennemi – c'est-à-dire, comment peut-elle être utilisée en tant qu'instrument de guerre efficace ?

Juger l'efficacité de l'Armée de l'Air n'est pas facile. Une des raisons de cette difficulté est qu'il n'existe pas de consensus universel quant au sens de l'efficacité. Clausewitz donne peut être la meilleure façon d'évaluer – dans quelle mesure l'instrument militaire a-t-il contribué à atteindre le but ultime de gagner la

*Pour leurs commentaires et suggestions, qu'ils aient été ou non pris en compte, l'auteur remercie avec gratitude le Dr. Ilana Kass, le colonel James Callard, le colonel Robert Eskridge, le Dr David MacIsaac et les étudiants du National War College, cours optionnel 5855, Force Aérienne et Guerre Moderne.

guerre ? Pour l'auteur de *En Guerre*, « gagner » équivaut à réaliser les objectifs politiques de la nation et c'est ce critère qui guide la formulation qui va suivre pour évaluer l'efficacité de la Force aérienne.² Comme toute véritable formulation cependant, celle-ci n'offre pas un ensemble de réponses standard. Elle ne prédit pas non plus le futur et n'est pas un guide universel de succès ou d'échecs. Elle présente plutôt une approche cohérente en vue de déterminer la valeur de la Force aérienne en toute circonstance. Cette approche comprend une terminologie distincte qui catégorise différentes applications de la Force aérienne et ces catégories sont utilisées pour établir de quelle façon une application contribue effectivement au but politique. Cependant, déterminer l'efficacité politique de la Force aérienne n'est pas chose simple parce que les buts politiques ne sont pas toujours simples. Comme le propos de la formulation le souligne, ces buts peuvent être soit positifs, soit négatifs – ce qui en retour affecte la façon dont une application de force aérienne peut les atteindre.

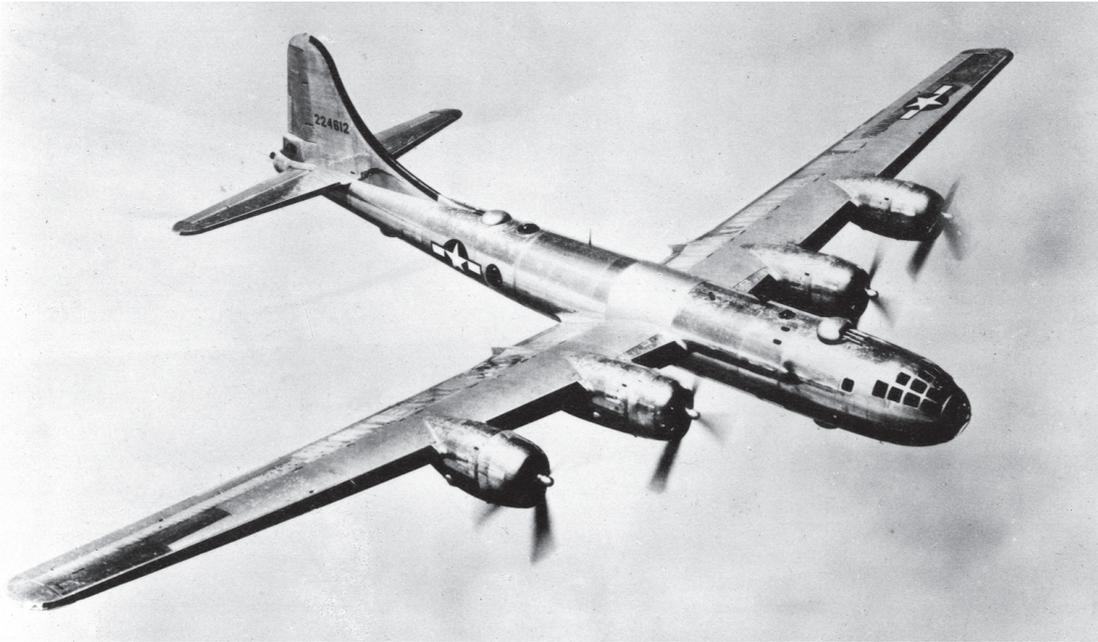
Alors que les catégories d'applications de la Force aérienne peuvent être considérées comme des constantes (la façon dont la Force aérienne est appliquée à chaque catégorie ne change pas pour l'essentiel), cinq variables-clé influent sur la capacité de chaque application à réussir. Ces variables sont (1) la nature de l'ennemi, (2) le type de guerre mené par l'ennemi, (3) la nature de l'environnement du combat, (4) l'ampleur des contrôles militaires, et (5) la nature des objectifs politiques. L'importance relative de chaque variable peut changer selon les situations et produire des résultats différents. Donc, les chefs politiques et militaires qui emploieraient la Force aérienne doivent comprendre exactement la nature des variables et comment elles peuvent se combiner pour donner un effet particulier. La formulation procure une méthode d'analyse des applications de la Force aérienne telle qu'elle dissèque les variables en profondeur et étudie la façon dont leur intégration peut influencer la capacité de la l'Armée de l'Air dans la réalisation du succès politique. Espérons-le, elle fournit également des recomman-

dations pratiques et des mises en garde aussi bien aux hommes d'état pensant utiliser la Force aérienne qu'au commandement chargé de transposer les buts politiques en objectifs militaires.

La Force aérienne et ses applications

Avant de se plonger dans les particularités de la formulation, on ferait bien de définir le terme évasif de *Force aérienne*. Le général de brigade aérienne William « Billy » Mitchell la spécifie comme étant « la capacité à faire quelque chose dans les airs », description trop vague pour être utile.³ La définition présentée par deux anglais, – le Maréchal de l'air R.J. Armitage et le Vice Maréchal de l'Air R.A. Mason – dans leur ouvrage classique *Air Power in the Nucleus Age* (la Force aérienne à l'âge du nucléaire) est bien meilleure : « la capacité à projeter une force militaire par l'intermédiaire d'une plate-forme dans la troisième dimension, au dessus de la surface terrestre ».⁴ Bien qu'Armitage et Mason admettent que leur définition comporte quelques zones d'ombre (p.e. si oui ou non la Force aérienne inclut les missiles balistiques ou des armes sol-air), elle suffit comme indication pour la formulation en question. Leur définition reconnaît en effet les qualités spécifiques de la Force aérienne « qui sont parfois oubliées », son impact latent et sa capacité à utiliser la Force directement ou à la répartir.⁵ Ces caractéristiques forment les distinctions de base utilisées dans la formulation pour catégoriser les missions de l'Armée de l'Air.

Les modes d'application de la Force aérienne – les façons dont elle peut être utilisée – sont les composantes-clé de la formulation. Par exemple, la Force aérienne prête à agir mais non encore engagée dans une opération est une application latente – un impact potentiel – qui correspond à sa valeur de dissuasion. Dans ce cas, la Force aérienne n'est pas utilisée directement dans une contingence, mais plutôt comme une menace. Les exemples d'application latente abondent : les références d'Adolf Hitler à la Luftwaffe pendant la



B-29

réoccupation de la Rhénanie en 1936 ou la crises de Munich en 1938; le déploiement de B-29s en Angleterre par Harry Truman pendant le pont aérien de Berlin en 1948; l'avertissement du président Dwight Eisenhower d'une attaque atomique aérienne contre la Corée du Nord et la Mandchourie au moment de la phase finale de la guerre de Corée; et la confiance du président John Kennedy dans les B-52s et les missiles du Commandement aérien stratégique pendant la crises des missiles à Cuba en 1962, entre autres.

Bien que la formulation reconnaisse ces applications latentes, elle s'intéresse d'abord à l'utilisation actuelle de la Force aérienne au cours de contingences. Pendant une crise, l'application de la Force aérienne est double, selon le but de la mission : elle peut être directe ou indirecte et elle est soit auxiliaire, soit indépendante. L'application directe de la Force aérienne est l'utilisation intentionnellement létale destinée à se servir du matériel militaire. Lâcher des bombes, envoyer des missiles et mitrailler font partie de cette catégorie d'emploi. A contrario, l'application in-

directe de la Force aérienne est l'utilisation non létale intentionnelle comme le pont aérien, la reconnaissance, le brouillage électronique et le ravitaillement en vol.

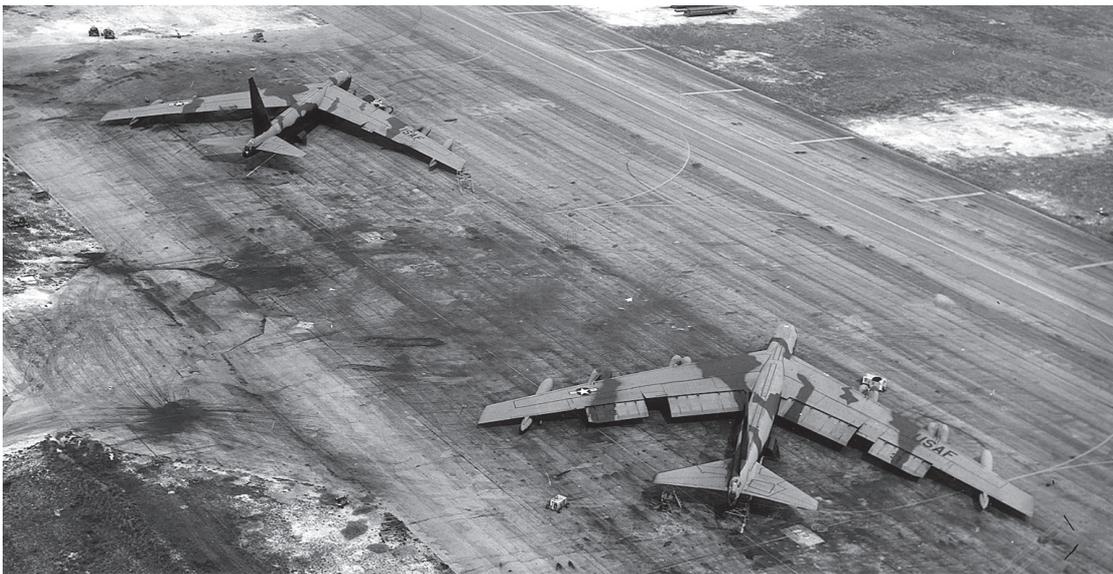
Mis à part le fait d'être directe ou indirecte, l'utilisation de la Force aérienne est également auxiliaire ou indépendante. La Force aérienne auxiliaire soutient les forces à terre ou en mer sur un champ de bataille spécifique alors que la Force aérienne indépendante vise à accomplir des objectifs indépendants de ceux recherchés par les armées ou la marine dans un endroit donné. La forme auxiliaire inclut à la fois l'appui aérien rapproché et l'attaque aérienne contre les forces ennemies qui ne sont pas en contact avec les troupes amies.⁶ Le bombardement stratégique comme on l'appelle – visant un potentiel de guerre ennemi avant qu'il n'arrive sur le champ de bataille – illustre bien l'application indépendante. Toutefois, les termes *stratégique* et *tactique* se chevauchent souvent et se confondent la plupart du temps. Nombre d'attaques aériennes au cours des petites guerres de la seconde moitié du siècle dernier ont non seulement affecté le flux et le reflux d'un

engagement particulier, mais ont eu également d'importantes conséquences « stratégiques ». Par exemples les raids aériens américains sur les lanceurs de Scuds mobiles pendant la guerre du Golfe Persique en 1991 visaient à anéantir la capacité tactique de l'Irak de lancer des missiles balistiques ainsi qu'à atteindre leur but stratégique d'apaiser les israéliens en les maintenant de cette façon à l'écart du conflit.

A cause de ces distinctions, les termes *auxiliaire* et *indépendant* semblent mieux convenir que *tactique* et *stratégique* pour déterminer diverses applications de la Force aérienne. Le premier couple n'est cependant pas complètement parfait parce que la distinction entre les deux dépend de la façon dont l'utilisateur définit le mot *champ de bataille*. Dans une guerre moderne, un champ de bataille spécifique peut s'étendre sur de nombreuses centaines de kilomètres; dans un conflit insurrectionnel tel celui du Vietnam, le champ de bataille peut être encore plus étendu. Le Général William Westmoreland, commandant du Military Assistance Command des Etats Unis de 1964 à 1968, décrit son champ de bataille comme « tout le pays du Sud Vietnam ». ⁷ Un tel paramètre peut sembler ex-

trême, mais il illustre le fait que la définition du champ de bataille dépend dans une large mesure du type de guerre en question. ⁸ Dans un conflit « conventionnel », mené pour se rendre maître d'un territoire ou le préserver, les limites d'un champ de bataille ont des chances d'être mieux définies que dans une guérilla – en particulier celle du Vietnam –, dans laquelle les forces insurgées combattaient d'une manière irrégulière.

D'après la terminologie de la formulation, chaque application de la Force aérienne a deux désignations : directe ou indirecte, auxiliaire ou indépendante. Par exemple, le bombardement américain des usines de roulements à Schweinfurt, Allemagne, durant la deuxième guerre mondiale était une application directe/indépendante et le pont aérien de Berlin en 1948/49 était une application indirecte/indépendante; les raids de B-52 sur Khe Sanh, Sud Vietnam, pendant le siège de 1968 étaient une application directe/auxiliaire et le pont aérien avec les C-130 pour approvisionner la base marine en difficulté était une application indirecte/auxiliaire. La double désignation décrit plus clairement l'objet des missions aériennes individuelles que les termes vagues de *tactique* et *stratégique*. En



B-52s

plus, la focalisation de la formulation sur l'intention de la mission met en valeur la souplesse inhérente à la Force aérienne en montrant qu'un type d'avion – que ce soit un bombardier, un chasseur ou un avion de transport etc.... – peut avoir différentes applications.

Mais qu'en est-il de la mission de supériorité aérienne ? Où la trouve-t-on dans la formulation ? La mission de contrôle aérien est *soit* auxiliaire, *soit* indépendante, *ceci dépend* de l'usage que l'on fait de l'espace. Par exemple, obtenir la supériorité aérienne au dessus du Koweït pour permettre aux troupes terrestres alliées d'attaquer les troupes irakiennes représente une application directe/auxiliaire; s'adjuger la supériorité aérienne au-dessus de Bagdad pour permettre à l'aviation de faire des raids sur les communications-clé de la ville et les installations électriques constitue une application directe/indépendante. Parfois, avoir la supériorité aérienne peut être *à la fois* une application auxiliaire et indépendante. La réussite de la supériorité aérienne de jour sur le continent européen comme résultat des opérations de la « *Big Week* » (Grande Semaine) en février 1944 en est un exemple. Le contrôle de l'espace aérien qui s'en est suivi garantissait que les opérations de bombardements américains contre l'industrie allemande allaient continuer et fourniraient la protection sine qua non pour le débarquement de Normandie.

On peut soutenir que la supériorité aérienne devrait être une catégorie à part dans la formulation, à peu près de la même façon que « le contre-aérien » est une « fonction distincte de la Force aérienne et spatiale » dans l'édition actuelle du manuel de la doctrine de base de la Force aérienne.⁹ La formulation ne situe pas la supériorité

aérienne à part parce que la supériorité aérienne n'est pas une fin en soi. Le contrôle de l'espace aérien – qui utilise à la fois la méthode directe et indirecte permet de produire des applications directes, indirectes, auxiliaires et indépendantes. De la même façon, le classement d'applications indirectes comme le ravitaillement en vol, le transport et la reconnaissance dépend du type de mission qu'elles facilitent. Par exemple ravitailler en vol les avions de chasse procurant ainsi des appuis-feu rapprochés aux forces au sol constituerait une application indirecte/auxiliaire. Transporter des bombes intelligentes pour les opérations de F-117 contre des objectifs à Belgrade, Yougoslavie, pendant l'Opération Forces Alliées serait une application indirecte/indépendante. Et prendre des photos de reconnaissance des positions du front irakien au Koweït serait une application indirecte/auxiliaire.

Toutefois, créer la supériorité aérienne qui facilite une invasion en traversant un détroit ou assurer des photographies de reconnaissance qui permettent de percer les défenses irakiennes ne veut pas forcément dire que l'application de la Force aérienne soit un succès. Il existe un seul réel critère pour évaluer le succès de l'Armée de l'Air, indépendamment du fait qu'elle soit directe, indirecte, auxiliaire ou indépendante. Ce critère est le résultat obtenu : *comment cette application a-t-elle contribué à atteindre l'objectif politique recherché ?* Est-ce qu'elle a effectivement contribué à gagner la guerre ? Répondre à cette question suppose d'abord que l'on explicite ce que veut dire *gagné*. Les buts de la guerre doivent être définis et l'application de la Force aérienne doit être liée à l'accomplissement de ces objectifs (fig.1).

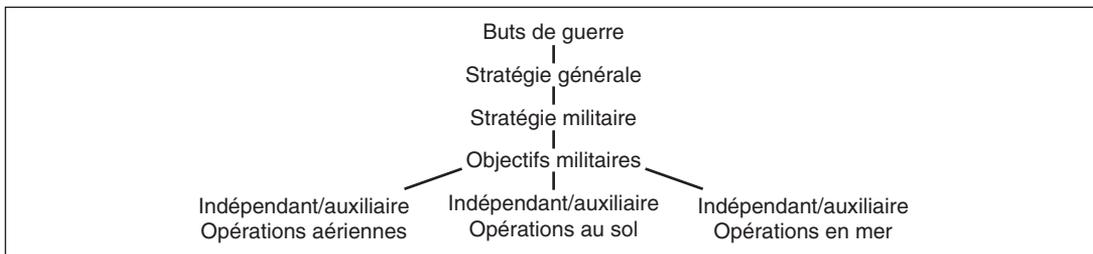


Figure 1. Les Buts de guerre et l'application de la Force aérienne

Les objectifs de la guerre – les buts politiques d'une nation ou la préparation à la guerre – peuvent être limités ou absolus. La stratégie générale fusionne les instruments diplomatiques, économiques, militaires et le renseignement dans un effort concerté pour accomplir ces objectifs. Quant à la stratégie militaire, elle combine des composants divers de la Force militaire pour atteindre les objectifs militaires qui, à leur tour, aideront à réaliser les objectifs politiques. Atteindre les objectifs militaires peut nécessiter un mélange d'opérations au sol, en mer ou dans les airs et les forces exécutant ces opérations peuvent intervenir de façon indépendante ou auxiliaire. Ces définitions et connexions sont relativement claires.

Quoiqu'il en soit, ces liens ne sont pas les seules à déterminer si la Force militaire – en particulier l'Armée de l'Air – aura prouvé son efficacité dans l'accomplissement des buts recherchés. Mis à part le fait d'être limités ou absolus, les objectifs de la guerre sont également *positifs* ou *négatifs*. Les buts positifs sont seulement obtenus par l'utilisation de la Force militaire alors que les buts négatifs, sont au contraire réalisés en *limitant* la Force militaire.¹⁰ Par exemple en ce qui concerne les Etats-Unis, la reddition inconditionnelle de l'Allemagne dans la Seconde guerre mondiale fut un but politique positif – qui avait requis l'anéantissement des forces armées allemandes, du gouvernement et du mode d'existence du National Socialisme. L'Amérique avait appliqué la Force militaire pour atteindre cet objectif, et peu d'objectifs négatifs limitèrent l'utilisation des instruments militaires. Par comparaison, au Kosovo, les Etats Unis avaient à la fois l'objectif positif de supprimer les forces serbes et l'objectif négatif de préserver l'OTAN, cette dernière restreignant la quantité de force applicable par les Etats Unis. On trouve un exemple similaire dans la guerre du Golfe Persique en 1991, sauf que dans ce conflit, le fait de respecter l'alliance était à la fois un objectif positif et négatif. C'est à dire que le Président George H.W. Bush devait employer la Force militaire américaine contre les Scuds irakiens pour maintenir les israéliens hors de la guerre, mais s'il venait à appliquer trop de

force dans la campagne aérienne, il risquait de dissoudre la coalition.

Un certain nombre de critiques peuvent assimiler la notion d'objectifs négatifs à des contraintes, mais ce serait une erreur car ces objectifs sont plus importants qu'il n'y paraît. En fait, ils sont aussi essentiels que les objectifs positifs. L'échec à assurer *soit* les buts positifs, *soit* les buts négatifs mènent à la défaite. La victoire requiert le succès des deux types d'objectifs. Les Etats Unis n'auraient pas réussi pendant la guerre du Golfe ou celle du Kosovo si les coalitions qui appuyaient ces entreprises avaient lâché. Bien entendu, la nature contradictoire des objectifs positifs et négatifs crée un dilemme – ce qui aide à atteindre un objectif positif agit à l'encontre du négatif. Dans une guerre limitée, il y a toujours des objectifs négatifs; plus la guerre est limitée, plus nombreux sont les objectifs négatifs. Comme le Président Lyndon Johnson l'a tragiquement éprouvé au Vietnam, dès que ses objectifs négatifs ont éclipsé ses objectifs positifs il perdit la faculté de gagner avec quelque force militaire que ce soit – spécialement la Force aérienne.

Comment les objectifs positifs et négatifs affectent-ils l'application de la Force aérienne ? D'un côté, l'absence de buts négatifs rend possible d'envisager une campagne aérienne comportant peu de restrictions, comme l'offensive de bombardements combinés de la Seconde guerre mondiale contre l'Allemagne ou l'attaque du Vingtième Air Force au Japon. De l'autre côté, une prépondérance d'objectifs négatifs limite l'application de la Force aérienne. Les objectifs négatifs ont limité les campagnes aériennes américaines dans tous les conflits majeurs depuis la Seconde guerre mondiale – Corée, Vietnam, Golfe persique, Bosnie, Kosovo et plus récemment l'Afghanistan. Les restrictions prennent la forme typique de règles d'engagement, « directive émanant de l'autorité militaire compétente qui énumère les circonstances et les limites à l'intérieur desquelles les forces des Etats Unis vont initier et/ou continuer le combat avec les autres forces en présence. »¹¹ L'impulsion de ces directives est donnée par les chefs politiques et leurs buts négatifs (fig.2).

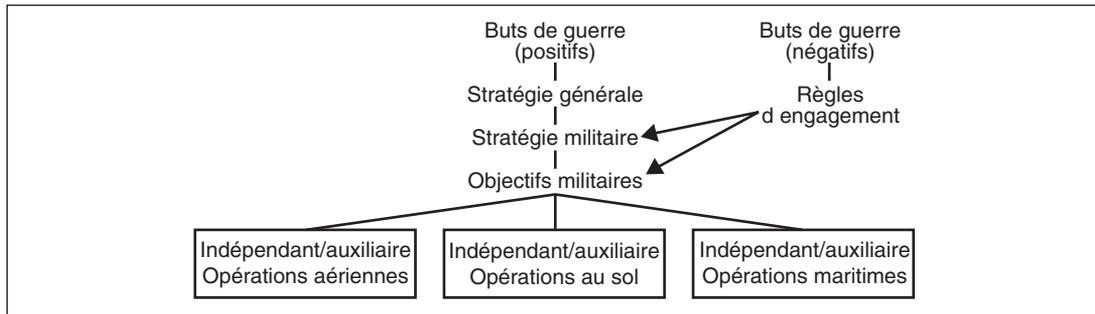


Figure 2. Effet des objectifs négatifs sur l'application de la Force aérienne

Plus le nombre des objectifs négatifs est grand – et plus les chefs politiques leur attachent de l'importance – plus il devient difficile pour l'Armée de l'Air de réussir à atteindre les buts positifs. Cette constatation est particulièrement vraie pour l'application directe/indépendante de la Force aérienne. Si les objectifs négatifs surpassent les buts positifs, ils vont probablement réduire – voire même empêcher – la capacité de l'Armée de l'Air à frapper au cœur de l'état ou de l'organisation ennemie. Pourtant, avant qu'un utilisateur de la formulation se réfère à cette opinion comme à une vérité de base, il ou elle doit réaliser que mesurer les objectifs positifs par rapport aux négatifs reste un exercice intrinsèquement *subjectif*. Les buts positifs et négatifs ne sont normalement pas quantifiables; et même si ils le sont, comparer les résultats numériques reviendrait à comparer du jus de pommes à du jus d'oranges. Par dessus le marché, les objectifs positifs et négatifs peuvent être explicitement déclarés ou implicites, ce qui trouble par la suite l'évaluation des résultats. Quoiqu'il en soit, spécifier les objectifs ne garantit pas la précision, et l'absence de buts clairement définis rend l'évaluation de leur exécution particulièrement difficile. Par exemple, pendant la guerre du Golfe, les buts américains positifs établis qui requerraient le « retrait immédiat, complet et inconditionnel des forces irakiennes du Koweït » et « la restauration du gouvernement légitime koweïtien » étaient clairs et le succès de leur exécution facile à assurer. Par contre, mesurer le succès de

l'objectif positif prescrit « de rétablir la sécurité et la stabilité en Arabie Saoudite et dans le Golfe Persique » s'est révélé tout sauf simple pendant le conflit et reste incertain dans l'après-guerre.¹²

Dans le cas de la guerre du Golfe, les objectifs négatifs de préserver la coalition et d'entretenir le support du public, à l'intérieur des Etats Unis et dans le monde, n'ont pas empêché la Force aérienne d'aider à ce que les troupes irakiennes quittent le Koweït; de la même façon, les différentes implications de la Force aérienne dans cette guerre n'ont pas empêché le Président Bush d'atteindre ses buts négatifs, malgré l'application directe et indépendante qui toucha le bunker Al Firdos à Bagdad et les applications directes auxiliaires au cours desquelles le feu allié causa des morts au Koweït qui rendirent les objectifs négatifs plus difficiles à atteindre. En fin de compte, c'est dans les termes suivants que l'efficacité de la Force aérienne doit être mesurée : de quelle « bonne » manière aide-t-elle à atteindre les buts positifs sans compromettre les objectifs négatifs ?

Les clés variables

Dans la détermination du moment où l'Armée de l'Air serait la mieux à même d'aider à atteindre les buts positifs, cinq variables principales, mentionnées plus haut, entrent en jeu.¹³ Ces variables sont des facteurs complexes qu'il n'est pas facile de disséquer; on ne peut pas non plus considérer une variable indépendamment

des autres parce que leurs effets sont souvent complémentaires. Chacune pose des questions et les questions évoquées ne sont pas exhaustives – d'autres vont certainement venir à l'esprit. Répondre indépendamment aux questions d'une variable peut entraîner un rôle plus ou moins grand des autres variables. Il n'existe pas de formule déterminant quelle variable peut être la plus importante dans tel ou tel cas ou comment leur effet combiné peut contribuer à – ou empêcher – la réalisation des buts positifs. Cependant, s'il arrive que les cinq variables contre-indiquent une application particulière de la Force aérienne, il y a peu de chances que celle-ci soit bénéfique. Les hypothèses émises pour répondre aux questions de chaque variable ont également une énorme importance. Si ces hypothèses sont imparfaites, l'évaluation des variables a toutes les chances d'être imparfaite aussi.

La nature de l'ennemi

Quelles sont les capacités militaires de l'ennemi ? Quelle est la nature de son commandement militaire ? S'agit-il d'une armée recrutée, volontaire ou mixte ? Le peuple ennemi est-il socialement, ethniquement et idéologiquement unifié ? Où la population est-elle concentrée ? Est-elle plutôt urbaine ou agricole ? Quel est le type de gouvernement de l'ennemi ou quel est son organisme central de direction ? Qui sont les individus qui dirigent ? Sont-ils forts ou faibles, soutenus par le peuple ou méprisés ? Ou est-ce que la population est divisée ? Quelles sont ses relations avec les militaires et leur commandement ? Est-ce que le pouvoir politique est déterminé ? Qu'en est-il des militaires ? Du peuple ? Quels sont les moyens de financement de l'état ou de l'organisation ennemis ? Sont-ils autonomes en toute région ? Quel est le volume commercial ? Quels sont les alliés de l'ennemi et dans quelle mesure le supportent-ils ? Si l'on a affaire à plusieurs ennemis, ces questions doivent se poser à propos de chacun d'entre eux et il faut déterminer lequel est le plus menaçant.

Le type de guerre mené par l'ennemi

Cette variable affecte également la capacité de l'Armée de l'Air à atteindre un objectif politi-

que positif. Est-ce que le conflit est une guerre traditionnelle pour s'emparer d'un territoire ou garder la main mise dessus ? Est-ce une lutte non conventionnelle de guérilla ? Est-ce une insurrection soutenue par un parti tiers ? Ce conflit est-il une guerre, un mouvement ou un combat rampant sur des positions fixes ? Quel est le rythme des combats ? En général, l'application directe de la Force aérienne, qu'elle soit fonction indépendante ou auxiliaire, est la plus efficace contre un ennemi menant une guerre en mouvement, rapide et conventionnelle. Par exemple, la combinaison d'attaques indépendantes et auxiliaires pendant la première année « dynamique » de la guerre de Corée eut un effet révélateur sur la capacité des Nord-coréens et des Chinois à combattre. Pendant les deux dernières années du conflit, quand ils combattirent mollement dans une zone restreinte le long du 38^{ième} parallèle, l'application directe de la Force aérienne fit peu avancer la réalisation du but du Président Truman, à savoir un règlement négocié qui préservait une Corée du Sud non communiste.

La nature de l'environnement du combat

Quels sont le climat, le temps, le terrain et la végétation dans la région hostile ? Comment peuvent-ils affecter l'utilisation de l'Armée de l'Air ? Y a-t-il des bases convenables et disponibles ? Quelles sont les distances de vol nécessaires pour utiliser l'aviation et peuvent-elles être gérées ? Quel est le type de support attendu ?

L'étendue des contrôles militaires

Cette variable prend en compte des contraintes sur les applications de la Force aérienne dues aux militaires plutôt qu'aux chefs politiques. En principe, il n'y a pas de contrôle militaire, mais cela peut arriver et il peut avoir de nombreuses origines. Y a-t-il unité de commandement ? Quels sont les accords administratifs de contrôle de la Force aérienne et est-ce que ces accords sont en conflit avec le contrôle opérationnel ? Le système d'itinéraires qui sépare les espaces aériens de l'Armée de l'Air et de la marine au dessus du Nord Vietnam et contribua à déclencher une compétition entre les deux services pour les sorties, est peut être le

plus bel exemple de la façon dont le défaut d'unité de commandement peut perturber une campagne aérienne. La doctrine peut également diriger les contrôles militaires. Est-ce que la doctrine qui inspire les différentes applications de la Force aérienne est adaptable à différentes circonstances ? Quelles sont les croyances personnelles des commandants en ce qui concerne la meilleure manière d'utiliser la Force aérienne ? Les convictions personnelles peuvent jouer un rôle significatif dans la limitation des applications de la Force aérienne – témoin la guerre de Corée. Pendant ce conflit, le général des Armées Matthew Ridgway, Commandant des Nations Unies, interdit le bombardement d'une usine hydroélectrique nord-coréenne, bien qu'ayant l'autorité de diriger les raids et l'appui des Chefs d'Etat Major des Armées. Ridgway pensait que ces attaques allaient étendre la portée de la guerre, mais son successeur, le général Mark Clark n'a pas eu de telles appréhensions.¹⁴ Un mois après qu'il ait pris le commandement, la Force aérienne, la marine et les avions des Marines attaquèrent ces installations.

La nature des objectifs politiques

Elle est souvent la variable la plus importante. Est-ce que les buts positifs sont réellement accessibles grâce à l'application de la Force aérienne ? Son utilisation est-elle indispensable pour accéder aux objectifs positifs ? Dans quelle mesure les dirigeants appliquant la Force aérienne sont-ils convaincus par la réalisation de ces objectifs ? Dans quelle mesure la population l'est-elle ? Est-ce que les dirigeants peuvent atteindre les buts positifs sans laisser tomber les objectifs négatifs ? Comment les objectifs négatifs limitent-ils la capacité de la Force aérienne à participer à la réalisation des buts positifs ? L'application directe, indépendante de la Force aérienne semble être la plus profitable à un belligérant sans objectifs négatifs – à condition qu'un type d'ennemi approprié mène un type de guerre approprié dans un type d'environnement approprié libre de restrictions militaires importantes. Ces conditions adéquates existaient pour les Etats Unis dans la Seconde guerre mondiale. Il y avait peu d'objectifs négatifs ou de contrôles

militaires pour limiter l'application de la Force militaire. Les Américains avaient une compréhension correcte des deux ennemis – les Allemands et les Japonais – qui combattaient comme attendu dans des environnements qui s'avérèrent en fin de compte favorables à une application directe, indépendante de la Force aérienne. Toutefois, depuis la Seconde guerre mondiale, les objectifs négatifs ont joué un rôle prééminent dans la direction des efforts de guerre américains. Les Etats Unis sont certainement loin de pouvoir envisager une guerre sans eux dans un futur prévisible.

Le conflit actuel

Dans les conflits en cours, la nature multiple à la fois des objectifs politiques américains et du conflit lui-même a rendu l'efficacité des applications de la Force aérienne difficiles à jauger. Ces buts politiques peuvent être énumérés comme suit : (1) détruire la capacité actuelle d'Al Qaïda à conduire un terrorisme mondial, ce qui inclut supprimer les refuges à partir desquels Al Qaïda lance des attaques; (2) exiger une punition pour les attaques du 11 septembre (« en menant les responsables devant la justice »); (3) empêcher l'extension/future du terrorisme mondial; et (4) conserver un soutien maximum pour les actions américaines de la part du reste du monde, plus spécialement du monde islamique. A première vue, les trois premiers objectifs peuvent être classés dans les positifs, alors que le quatrième serait plutôt négatif. Cependant, étant donné que le troisième objectif requiert probablement l'application d'une force militaire létale pour détruire des cellules terroristes et les empêcher de s'étendre, utiliser une trop grande force risque de produire des dommages collatéraux ou entraîner la perception d'une destruction aveugle; l'un comme l'autre pourrait servir de véhicule recruteur pour Al Qaïda et arriver à l'inverse des résultats souhaités. Le troisième objectif doit donc être classé à la fois comme positif et négatif.

En même temps, les autres variables ont eu – et continueront à avoir – un impact signifi-

catif sur l'efficacité de la Force aérienne. Al Qaïda et les Talibans ne sont pas les mêmes ennemis et anéantir les Talibans n'équivaut pas à éliminer Al Qaïda. Ils n'ont pas non plus mené le même type de guerre. Pendant les quatre premiers mois du conflit, les Talibans fournirent la majeure partie des forces en Afghanistan et firent une guerre « conventionnelle » contre l'Alliance du Nord et les Forces Alliées. La Force aérienne a énormément contribué à anéantir la puissance des Talibans à ce moment là. Depuis lors par contre, le conflit a ressemblé à la guérilla qui harcela les Forces soviétiques pendant la plupart de leurs huit années de calvaire. Les terres d'Afghanistan et le climat se sont tous les deux révélés rien moins qu'idéaux pour les opérations aériennes, bien que la technologie ait aidé à résoudre quelques difficultés. Les contrôles militaires ont également eu une incidence sur les efforts aériens sous forme de révisions légales des cibles potentielles.

Néanmoins, ces révisions sont indispensables si la Force aérienne doit aider à atteindre les objectifs négatifs aussi bien que les positifs dans le conflit actuel. Dans cette guerre, qui est à bien des égards une lutte « de cœur et d'esprit », les perceptions ont souvent plus de force que la réalité et un ennemi qui s'appuie sur des moyens asymétriques sera rapide à utiliser des perceptions favorable à ses propres desseins. Battre cet adversaire va demander un emploi prudent de

la Force aérienne – que son application soit directe/indépendante contre des cibles gouvernementales isolées, directe/auxiliaire comme support des opérations au sol, ou indirecte/indépendante dans les efforts de secours humanitaire. Indépendamment de la façon dont elle est appliquée, une clé du succès sera de s'assurer que tous les intéressés voient son utilisation sous le meilleur jour possible.

En fin de compte, l'efficacité de la Force aérienne contre n'importe quel type d'ennemi, dépend de la façon dont elle aide les buts politiques positifs sans prendre de risques quant à l'accomplissement des négatifs. La formulation proposée ici n'offre pas de garantie de succès ou d'échec – elle ne prédit pas non plus le futur. En fait, elle oblige les dirigeants qui utiliseraient la Force aérienne à réfléchir de façon approfondie avant de prendre une décision, ainsi la mise en garde de Clausewitz « personne n'enclenche une guerre – ou plutôt, personne à son avis ne devrait le faire – sans avoir préalablement bien en tête ce qu'il a l'intention de réaliser par cette guerre et comment il pense la conduire. » Cet avertissement, adressé il y a bientôt deux siècles à des lecteurs qui avaient combattu contre Napoléon avec des mousquets et des sabres, demeure valable à l'âge de la guerre aérienne. □

Notes

1. *Quadrennial Defense Review Report* (Rapport Quadrennial de la Revue de la Défense) Washington, D.C.: Department of Defense, 30 Septembre 2001.

2. Carl von Clausewitz, *On War*, (De la guerre) ed. et traducteurs. Michael Howard and Peter Paret (Princeton, N.J.: Princeton University Press, 1976), 87.

3. William Mitchell, *Winged Defense: The Development and Possibilities of Modern Air Power* (Défense aérienne : Le développement et les possibilités de la Force aérienne moderne), (1925; reprint, New York: Dover Publications, Inc., 1988), xii.

4. M. J. Armitage and R. A. Mason, *Air Power in the Nuclear Age* (La force aérienne à l'âge nucléaire), l' (Urbana, Ill.: University of Illinois Press, 1983), 2.

5. *Ibid.*, 3.

6. Le terme généralement abandonné *battlefield air interdiction* (BAI), *appui feu éloigné*, décrit cette fonction auxiliaire.

7. Cité dans John Schlight, *The War in South Vietnam: The Years of the Offensive, 1965–1968*, (La guerre du Sud Vietnam: Les années offensives, 1965-1968), United States Air Force in Southeast Asia (Washington, D.C.: Office of Air Force History, 1988), 216.

8. D'autres facteurs peuvent aussi aider à définir le champ de bataille. Ils incluent la portée des armes que les forces déployées à terre ou en mer possèdent ou l'emplacement de démarcations telles la *ligne avant des forces amies* (FLOT) et la *ligne de coordination des forces d'appui* (FSCL). L'Amiral Williams Owens, ancien vice président des chefs d'état major se bornait à dire qu'un champ de bataille consistait en une surface de 40000 miles carrés dans une zone de 200 par 200 miles. Cependant, l'Amiral Owen précise que cette délimitation peut être adéquate dans une guerre conventionnelle et pas forcément dans d'autres types de conflits.

9. Air Force Doctrine Document (AFDD) 1, *Air Force Basic Doctrine*, 1 September 1997, 46.

10. Ces termes ne doivent pas être confondus avec le concept de Clausewitz d'objectifs positifs et négatifs, qu'il utilise en relation avec l'attaque et la défense.

11. Joint Publication 1-02, *Department of Defense Dictionary of Military and Associated Terms*, 12 April 2001, 380, online, Internet, 14 September 2002, available from http://www.dtic.mil/doctrine/jel/new_pubs/jp1_02.pdf.

12. Voir Bard E. O'Neill et Ilana Kass, "The Persian Gulf War: A Political-Military Assessment," (La guerre du golfe persique: Une évaluation politique et militaire), *Comparative Strategy* 11 (Avril-juin 1992): 219, pour une discussion approfondie sur les objectifs américains durant la guerre du Golfe de 1991.

13. La notion clausewitzienne de friction a également une influence sur la capacité de la Force aérienne à atteindre les buts politiques positifs (et négatifs), mais, à la différence des cinq variables la friction est une constante qui ne peut pas être fondée sur des hypothèses et des analyses.

14. Robert F. Futrell, *The United States Air Force in Korea, 1950-1953*, rev. ed. (La Force aérienne des Etats-Unis en Corée, 1950-1953), (Washington, D.C.: Office of Air Force History, 1983), 480-85; et le general O. P. Weyland, transcript d'un interview par le Dr. James Hasdorff et le général de brigade Noel Parrish, San Antonio, Tex., 19 novembre 1974, Air Force Historical Research Agency, Maxwell AFB, Ala., dossier no. K239.0512-813, 107, 113.

15. Clausewitz, 579.

Editions en:

Arabe

Français

Anglais

Espagnol

Portugais

<http://www.airpower.maxwell.af.mil/apjinternational/aspjfrench.html>

Aviateurs du champ de bataille

Intégration des moyens de combat en soutien des forces d'opérations spéciales

PAR LE GENERAL DE CORPS D'ARMÉE AÉRIENNE WILLIAM THOMAS « TOM » HOBBS, USAF

Résumé de l'éditeur : les aviateurs de la Force aérienne opérant sur le champ de bataille, les forces d'opérations spéciales en particulier, ont besoin de tous les moyens de connectivité, d'accès et de partage sophistiqué de l'information que nous pouvons créer. En plus de favoriser leur succès, cet effort effectue la soudure entre les éléments de la chaîne de destruction d'objectifs et aide la Force aérienne à constituer des réseaux informationnels synergiques et intégrés (Dans cet article « réseaucentrique » est utilisé au lieu de réseaux informationnels synergiques et intégrés). Le chef d'état-major adjoint chargé de l'intégration des moyens de combat offre au lecteur une « exclusivité de l'intérieur » puisqu'il dirige l'intégration interarmées et multinationale des systèmes pilotés ou non et spatiaux de commandement, contrôle, communications, computers, renseignement, surveillance et reconnaissance de la Force aérienne.



La bataille, monsieur, n'est pas faite seulement pour le fort; elle l'est aussi pour le vigilant, l'énergique, le brave.

Patrick Henry

LES FORCES D'OPÉRATIONS spéciales (Special operations forces, SOF) exécutent leurs missions dans toute la gamme des opérations militaires et les aviateurs de la Force aérienne « font jouer »

les muscles de puissance aérienne et spatiale de ces forces. Ils disposent des moyens intrinsèques aux succès du commandant de la force interarmées et agissent comme un multiplicateur de force qui accompagne toutes les opé-

rations de la Force interarmées.¹ Pour les aider à accomplir cette tâche essentielle, notre groupe d'intégration des moyens de combat (Warfighting Integration au quartier général USAF/XI) améliore l'intégration interarmées et multinationale des systèmes pilotés ou non et spatiaux de commandement, contrôle, communications, computers, renseignement, surveillance et reconnaissance (C4ISR) de la Force aérienne. Nous fournissons l'impulsion, l'orientation, la politique et les ressources permettant de tirer parti des technologies, concepts d'opérations et changements structurels nécessaires pour réaliser l'intégration horizontale et l'interopérabilité. Le résultat final prendra la forme d'un système numérique entièrement intégré offrant un potentiel continu, survivable et instantané d'exécution des actions que désire le commandant de la Force interarmées. Nous appelons cette future méthode d'opérations « guerre réseaucentrique » (network-centric warfare, NCW). Une connectivité robuste et des applications de premier ordre rendront possible une telle méthode dont pourront profiter l'ensemble de la Force interarmées et notre Armée de l'Air. Cet article explique comment les unités des SOF ainsi que nos partenaires de combat au sein des Forces interarmées et coalisées profiteront des applications et programmes en cours de développement au quartier général USAF/XI.

Vue d'ensemble

A quoi ressemblera la guerre réseaucentrique ? Imaginez un espace de bataille où chaque plateforme transmet automatiquement toutes ses données sensibles, de machine à machine, par l'intermédiaire d'un réseau de relais terrestres, aériens et spatiaux protégé par sécurité multicouche, aux centres de commandement appropriés où les planificateurs, les analystes et les responsables du commandement visualisent des représentations en temps réel de la situation de ces unités. Les informations n'arrivent pas aux commandants sous forme brute mais sous une forme incorporant le renseignement collecté correspondant et exploité par machine pour créer des options décisives pour les responsables de la prise de décision. Cette « présence humaine dans le circuit »

garantit qu'une analyse a lieu et transforme l'information en éléments de veille décisionnelle. L'information et les données ne servent à rien tant que personne n'y a réfléchi, en particulier en situation de combat où l'absence de certaines données est la norme. Nous devons penser clairement. Il est bien certain que nous voulons une grande vitesse de transmission mais nous voulons également transmettre une information de qualité. A l'issue de ce processus, les commandants prennent leurs décisions et les résultats sont retransmis – de machine à machine – aux unités concernées, qui lisent et exécutent leurs ordres, puis produisent un retour d'information plus volumineux à l'intention des centres de commandement, ce qui conduit à un partage accru des données et à des décisions fondées sur la connaissance situationnelle. C'est en cela que consiste la guerre réseaucentrique — et c'est la méthode que nous appliquons.

La constellation de commandement et de contrôle (C2) – qui constitue des éléments du réseau d'information à l'échelle planétaire du Ministère de la défense (Department of Defense, DOD) – représente l'une des contributions clés de la Force aérienne aux opérations de combat. Cette constellation inclut une gamme de systèmes C4ISR terrestres, aériens et spatiaux qui partagent des informations intégrées horizontalement et verticalement via des échanges de machine à machine déclenchés par un réseau de capteurs, de centres de commandement et d'exécuteurs. Représentant à la fois une structure opérationnelle et un cadre architectural, elle guide notre développement du personnel, des processus et de la technologie vers la guerre réseaucentrique. Parmi les éléments importants de cette constellation, on peut citer le Centre des opérations aériennes et spatiales (air and space operations center, AOC) et le système de référence réparti. Les programmes essentiels exploités à l'AOC, tels que le système nodal de gestion du combat sur le théâtre d'opérations, servent déjà de norme interarmées pour la planification et l'exécution des opérations aériennes. Nous continuons à faire évoluer ces systèmes vers une architecture plus moderne optimisée web. La Force aérienne fournit les composants de la couche transport et traitement de l'information du réseau d'information planétaire par l'intermédiaire

du ConstellationNet, pour créer un réseau de communications dans les trois milieux – aérien, spatial et terrestre – qui facilite la libre circulation rapide de l'information destinée à nos combattants.

Comme indiqué au départ, la guerre réseaucentrée est notre objectif final. Pour atteindre cet objectif, nous utilisons notre plan C4ISR constamment mis à jour comme recueil de scénarios. Les aviateurs se rendent compte du fait que nous n'allons pas combattre seuls ; c'est la raison pour laquelle la Force aérienne travaille assidûment avec nos partenaires coalisés et interarmées afin d'intégrer nos moyens et d'apporter une contribution majeure au potentiel de combat de la coalition dans l'ensemble de l'espace de bataille.

Nous devons dans ce but bénéficier de la supériorité décisionnelle. Une fois que nous avons déterminé nos objectifs, nous examinons les effets que nous voulons produire sur le champ de bataille pour atteindre ces objectifs. Nous devons élargir notre connaissance de la situation et l'acquiescer plus vite que ne le fera l'ennemi. Nous pouvons le faire grâce à une connaissance prédictive de l'espace de bataille (Predictive Battlespace Awareness, PBA) supérieure – sorte d'« opérations de police scientifique dans l'espace de bataille » – qui transforme le renseignement et les données recueillies en vulnérabilités probables de l'ennemi, éclaire les lignes de conduite et raccourcit le temps de décision. Nous utilisons la PBA pour créer des opérations basées sur les effets (Effects-Based Operations, EBO) permettant d'obtenir rationnellement et efficacement les résultats que désire le commandement, que ce soit par attaque cinétique, opérations de renseignement ou assistance humanitaire. Afin de garantir le résultat recherché avec un minimum ou une absence d'effets collatéraux involontaires, nous devons améliorer la précision en même temps que la vitesse. Plus nous raccourcirons nos temps de réaction, mieux cela vaudra. C'est la raison pour laquelle notre commandement déclare que nous devons nous rapprocher d'« un seul temps de vol » de l'arme.

Connectivité robuste

Quelle est donc la première étape concrète ? La connectivité planétaire. Nous devons rame-

ner le réseau d'information planétaire à la limite tactique, opérant ainsi une fusion de nos données de renseignement afin de produire une connaissance situationnelle en temps réel qui permettra à son tour un commandement et contrôle efficace. La réalisation de cet objectif est l'une de nos préoccupations principales au quartier général USAF/XI. Nous pouvons décomposer cette tâche en deux groupes principaux : (1) une connectivité (réseaux) robuste et fiable et (2) des applications intelligentes exécutables sur l'ensemble de ces réseaux. Nous devons développer ces deux groupes pour atteindre l'état final de guerre réseaucentrée que nous désirons et ils exigeront des niveaux de financement pratiquement identiques.

Les réseaux (aériens, spatiaux et terrestres) forment le système de sortie connecté des applications que nous voulons utiliser pour assister nos aviateurs du champ de bataille. Cinq sous-groupes clés représentent ce que nous faisons en matière de connectivité. En premier lieu, comme je l'ai indiqué plus haut, nous avons publié et continuons à mettre à jour le plan C4ISR, qui représente un aperçu d'ensemble de notre situation actuelle et de l'objectif que nous voulons atteindre. En deuxième lieu, nous nous concentrons sur l'amélioration des Centres de commandement terrestres à l'intention des commandants des éléments air, terre et mer, du futur Centre de contrôle des combats et du Centre des opérations d'appui aérien. En troisième lieu, les efforts d'allongement de la portée au-delà de la portée optique amélioreront la connectivité entre les réseaux et les nœuds mobiles. Un certain nombre d'efforts de développement de systèmes d'allongement de portée chargés par roulage ou boulonnés ainsi que du futur aéronef de commandement et contrôle multicapteur (Multi-sensor Command and Control Aircraft, MC2A) sont en cours. La disponibilité de communications au-delà de la portée optique partout dans le monde pour le véhicule aérien sans pilote (Unmanned Aerial Vehicle, UAV) Global Hawk est également essentielle pour aider à satisfaire les besoins de renseignement, surveillance et reconnaissance des combattants. Le quartier général USAF/XI a développé un plan pour adapter le Global Hawk au programme d'atta-

ches allongées, qui apportera la souplesse, la bande passante et la couverture permettant de satisfaire les besoins actuels et à venir de communications au-delà de la portée optique. Le quatrième sous-groupe clé englobe nos réseaux IP (Internet Protocol) grands et moyens dans l'espace de bataille, qui offrent des canaux de communications à redondance quadruple et des liaisons communes de transmission de données et sont compatibles avec les programmes de technologie des réseaux de choix des objectifs tactiques et des moyens de traitement, de formes de signaux de réseaux à large bande et de système radio tactique interarmées (Joint Tactical Radio System, JTRS). Pour terminer, des officiers contrôleurs d'interface interarmées parfaitement formés seront responsables des tactiques, techniques et procédures d'utilisation et de maximisation du potentiel de ces réseaux. Afin de les aider à améliorer la connaissance de l'espace de bataille dont jouit le commandant de la Force interarmées jusqu'à ce que nous arrivions à une interopérabilité totale, le programme d'exécution du combat à transmission de l'information par liaisons de données interarmées a été lancé pour développer, essayer, évaluer et institutionnaliser les tactiques, techniques et procédures interarmées et celles des différentes armes qui fournissent des informations essentielles sur les missions par l'intermédiaire de liaisons de transmission de données tactiques multiplateforme pour les Forces aériennes et terrestres.

Applications de premier ordre

Nous pouvons regrouper nos applications, qui sont de premier ordre et constituent l'autre élément essentiel de la guerre réseaucentrique, en quatre domaines fonctionnels : connaissance situationnelle, connaissance prédictive de l'espace de bataille, EBO et soutien des opérations de combat. Parmi les applications spécifiques qui améliorent notre connaissance situationnelle, on peut citer les programmes d'image commune des situations tactique et opérationnelle, une gamme d'images Interopérables de la situation opérationnelle, Blue Force Tracker, le concept global

de synchronisation des opérations, l'imagerie intégrée air terre et l'information météorologique améliorée importée dans les images communes. La PBA s'appuie sur la fusion de différentes entrées de renseignement à court et long temps d'arrêt au moyen d'une combinaison de programmes de planification, d'information et d'intégration. Les EBO constituent une structure de planification et d'exécution au moyen de laquelle nous produisons l'effet recherché (cinétique ou non) à l'endroit et au moment voulus — et vérifions son efficacité. ISR Warrior et le concept d'appui aérien rapproché (Close Air Support, CAS)/connaissance situationnelle de l'Armée de terre contribuent à l'élément de contrôle et de coordination des EBO, alors que d'autres programmes — en particulier le choix collaboratif réseaucentrique des objectifs et des moyens de traitement — contribuent à l'élément de choix des objectifs et des moyens de traitement. Le système automatisé d'information par liaisons de données facilitera la tâche de l'élément d'évaluation final des EBO en améliorant l'évaluation des dommages au combat, en facilitant le transfert de l'évaluation du pilote au centre multinational d'opérations aériennes (Combined Air Operations Center, CAOC). Le soutien aux opérations de combat apporte une puissance de combat au théâtre d'opérations et l'y maintient en dépit des multiples défis qui se présentent. Le programme de modernisation du soutien opérationnel (Operational Support Modernization Program, OSMP) améliorera ces opérations vitales de soutien, tout en donnant plus de moyens aux Forces aériennes.

Le système automatisé d'information par liaisons de données est particulièrement utile au soutien apporté par la Force aérienne aux unités SOF et aux Forces régulières sur le champ de bataille. Ce système machine à machine utilise la Liaison 16 pour recevoir, traiter et transmettre les informations en temps réel qui sont fournies par les aéronefs de l'élément aérien en vol et concernent le combustible, l'armement et l'état d'entretien, ainsi que l'évaluation par les pilotes de l'effet de leurs armes sur tout objectif attaqué. Ces informations sont automatiquement acheminées vers

le CAOC, où les planificateurs peuvent évaluer l'état des avions disponibles et prendre des décisions instantanées visant à diriger des avions vers un autre objectif, pour apporter un appui aérien rapproché, attaquer des objectifs temporaires, satisfaire des besoins de ravitaillement en vol ou répondre à d'autres demandes d'action immédiate. Le système fournit également des informations d'entretien qui facilitent la remise en état des avions en vue de futures sorties. Testé avec succès à l'occasion de l'expérience effectuée en 2004 avec un corps expéditionnaire interarmées, ce système s'intégra au système nodal de gestion du combat sur le théâtre d'opérations, ce qui réduisit considérablement pour les officiers chargés de la prise des décisions de combat le temps total nécessaire à la recherche, à la détermination de position, à la poursuite, au choix des objectifs et des moyens de traitement, à l'engagement et aux évaluations.

sont essentielles pour obtenir un système numérique totalement intégré, le défi posé par la circulation de l'information ne se limite pas à ces facteurs. Toutes les informations circulant dans un réseau passent par une « pile IP » à sept couches (fig. 1). Pendant que la Force aérienne continue à moderniser sa connectivité basée au sol, nous accordons une plus grande attention à celle des réseaux air-sol fixes et mobiles de plus en plus vastes sur lesquels s'appuie la guerre réseaucentrique employée par un corps expéditionnaire (revoilà les aviateurs du champ de bataille !). L'information commence à circuler lorsque l'utilisateur saisit des données via son interface—généralement un ensemble clavier-souris-moniteur—ou qu'un capteur reçoit et transmet des données. L'information circule ensuite via les diverses fonctions de service et d'application jusqu'à la couche codage-transport, où elle est traduite par la couche protocole TCP/UDP et injectée dans une ligne de transmission de données jusqu'à la destination suivante. Ce codage traduction-IP constitue l'obstacle crucial à l'interopérabilité dans la mesure où le protocole IP offre la norme souple utilisable par tous les autres programmes et applications. La trans-

Circulation de l'information

Même si l'on suppose qu'une connectivité robuste et des applications de premier ordre

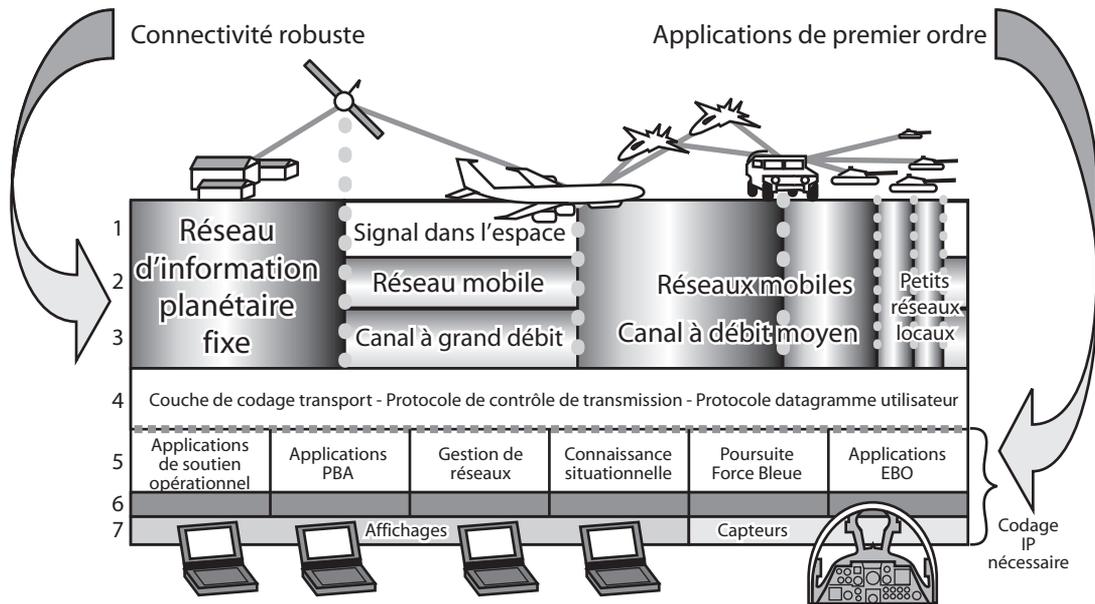


Figure 1. Pile IP à sept couches

mission de l'information peut s'effectuer par l'intermédiaire de deux supports — câbles du réseau basé au sol ou transmission par satellite et/ou radio pour le réseau aéroporté. A la destination, le processus s'inverse, transformant l'information codée en données lisibles. Le respect de notre plan garantira l'utilisation du codage IP par tous les systèmes futurs pour garantir que les Forces interarmées et coalisées puisse se parler.

vail qui nous attend dans le domaine des supports de transmission du plan C4ISR. Un examen du réseau ConstellationNet au sol fait apparaître les progrès que nous avons accomplis dans la création de notre réseau d'information planétaire à autorétablissement et autoformation (fig. 2). Approximativement 50 % du réseau de routage à protocole IP non sécurisé, 30 % du réseau de routage à protocole IP sécurisé et 15 % de l'infrastructure réseaux opérations/défense sont au point et interconnectés. Si nous respectons le plan C4ISR, nous achèverons la mise en place de l'infrastructure de communications lors de l'exercice financier (Fiscal Year, FY) 2020. Pour des raisons de commodité, nous

La constellation au sol

Ayant démontré l'importance du codage IP, nous pouvons nous occuper maintenant du tra-

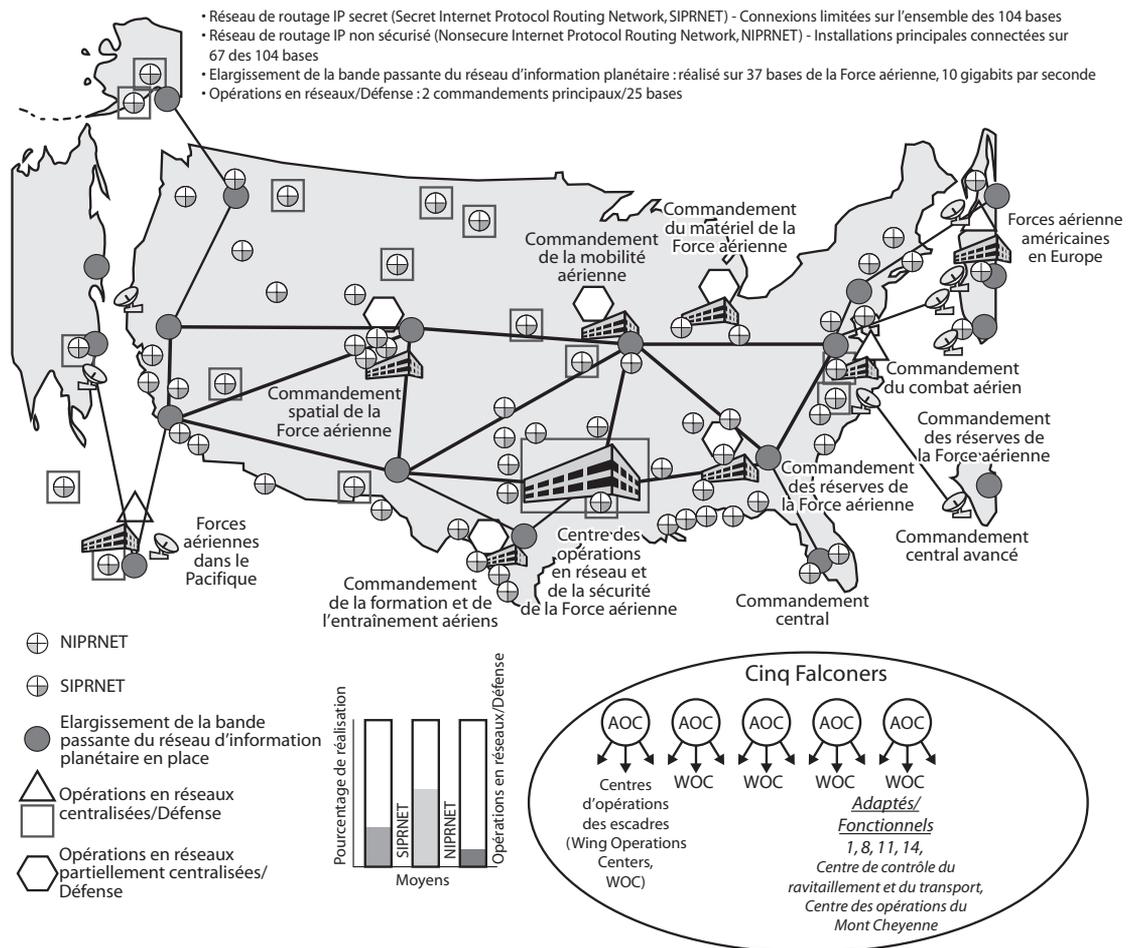


Figure 2. ConstellationNet (au sol) pour l'exercice financier 2005

avons centralisé les fonctions de contrôle opérationnel et de détection des intrusions machine à machine au niveau des principaux commandements et au centre d'exploitation et d'assistance des réseaux de la Force aérienne. Ce réseau finira par être totalement redondant, sans aucun point de défaillance et offrant une capacité d'autoformation de nos réseaux et d'autorétablissement après une attaque ou intrusion. Ces robustes réseaux offrent une capacité de survie, une disponibilité et un accès améliorés à tous les utilisateurs, garantissant ainsi une connectivité continue fixe ou mobile, quels que soient le milieu et la distance. L'information à convergence voix-vidéo-données complète circulera dans un ConstellationNet IP à sécurité multiniveau dans tous les domaines permettant aux partenaires coalisés d'avoir accès à toutes les informations disponibles. Chaque plateforme, AOC et utilisateur distant ou mobile aura accès à ces informations grâce à ces réseaux « intelligents ».

La constellation aéroportée

Bien qu'un robuste réseau IP existe déjà au sol, *aucun n'est aéroporté* — un autre aspect de notre plan auquel nous accordons une attention particulière. Le premier défi auquel nous devons faire face est le fait qu'un grand nombre de nos plateformes ne sont connectées via aucune liaison de transmission de données. En vol, nous nous appuyons actuellement sur des moyens limités de transmission d'informations à portée optique par Liaison 16, ainsi que sur des systèmes radio isolés et certains moyens de télécommunications par satellite. Nos efforts à court terme (au cours des six prochaines années) se concentreront sur l'intégration d'un plus grand nombre de plateformes au réseau Liaison 16 et l'amélioration de sa connectivité à d'autres systèmes. Nous disposons, dans les limites d'un théâtre d'opérations, d'un assortiment de liaisons de transmission de données à portée optique qui facilitent l'échange d'informations mais le *réseau n'est pas résilient*. Nous n'avons qu'une possibilité limitée d'ajout de nouveaux acteurs à cette communauté fermée, accessible seulement via des passerelles très lentes. En outre, les communications au-delà

de la portée optique sont limitées en termes de bande passante et, à l'exception de lignes très peu nombreuses, sont purement vocales (au lieu de transmettre des données) *et ne sont pas sécurisées*. Nous pouvons enfin envoyer des informations via le protocole IP aux forces aéroportées mais uniquement aux plateformes de haut commandement. Toutefois, d'ici l'exercice financier 2020, nous prévoyons d'élargir le réseau Liaison 16, puis de le faire évoluer grâce à une série de liens améliorés pour qu'il forme un robuste réseau IP embarqué.

La première étape majeure de cette transition implique l'introduction de radios JTRS et le déploiement du système multifonction de distribution de l'information (Multifunction Information Distribution System, MIDS) JTRS de la Marine sur les plateformes aéroportées de la Force aérienne lors des exercices financiers 2008-9, ce qui permettra la formation de réseaux aéroportés. Nous prévoyons également la création et la mise en œuvre de nouvelles formes de signaux. Le signal de réseau aéroporté, qui est la clé de voûte de la radio JTRS, connectera la plus grande partie de notre flotte pour permettre le lancement d'un réseau à autorétablissement et autoformation. Il améliorera le potentiel de partage de l'information des aéronefs pour le faire passer des communications purement vocales ou des liaisons exclusives de transmission de données à une connectivité IP réseaucentrique à portée optique. La liaison multiplateforme/commune de transmission de données offrira une bande passante très large, ou « canaux de communication à grand débit » (274 mégabits par seconde), pour connecter les nœuds de commandement et contrôle aux plateformes ISR. Les protocoles IP localiseront automatiquement tout réseau opérant dans la même plage de radiofréquences et s'y connecteront. L'ajout des plateformes aéroportées à la communauté IP permet un accès rapide à de plus nombreuses sources d'information lorsque le besoin s'en fait sentir.

L'intégration du JTRS représente une entreprise considérable en termes de coût comme d'effort. Le programme interarmées coûtera au Ministère de la défense 6,5 milliards de dollars environ, juste pour la mise au point et l'acquisition, et cela ne représente qu'environ 30 % des

dépenses totales. La Force aérienne a financé intégralement son acquisition de radios, ayant affecté jusqu'ici presque 1 milliard de dollars à l'intégration des radios aux chasseurs, aux bombardiers et aux avions de renseignement-surveillance-reconnaissance. Cet effort continuera pour inclure finalement tous les appareils des Forces d'opérations spéciales et de transport, en étalant le coût et l'intégration bien au-delà de l'échéance du plan budgétaire en vigueur.

Nous assisterons également pendant cette période à des augmentations significatives du nombre de capteurs et de plateformes déployés, ainsi que des exigences correspondantes de bande passante et d'accès. Nous prévoyons la prolifération des plateformes utilisant un protocole IP et le passage des applications évoluées de la Liaison 16 à un véritable réseau aéroporté. Plutôt que d'avoir recours à une diffusion générale, nous pourrions transmettre des informations aux plateformes particulières qui en auront besoin. En outre, les plateformes aéroportées serviront de routeurs et choisiront dynamiquement la meilleure voie de transmission de l'information. Pour arriver à la situation envisagée pour l'exercice financier 2013, un financement supplémentaire allant au-delà de ce que prévoit le plan budgétaire en vigueur devra être mis en place. Un plus grand nombre d'aéronefs bénéficieront d'un potentiel IP au-delà de la portée optique grâce à une gamme de terminaux évolués opérant au-delà de la portée optique et permettant de communiquer avec les nouveaux satellites évolués de relais. Au cours de cette même période, nous commencerons le déploiement de moyens spatiaux de routage dynamique IP grâce au premier satellite transformationnel qui confèrera à ce réseau un potentiel initial de liaison IP par satellite. Ce satellite est également la clé d'un acheminement assuré car il offre une protection antibrouillage très efficace à un groupe important d'utilisateurs grâce à des télécommunications par laser.

Au cours des exercices financiers 2013–20, le réseau aéroporté complètement intégré à auto-rétablissement, autoformation et liaison transparente avec l'espace et le sol deviendra réalité. Nous compléterons l'évolution des architectures aérienne et spatiale au fur et à mesure du

déploiement des futurs systèmes de renseignement-surveillance-reconnaissance. La mise en place de la constellation de satellites transformationnels décuplera notre potentiel de communications basées dans l'espace. Le routage dynamique offert par un satellite transformationnel et l'amélioration du traitement résoudra le problème du temps d'attente — la transmission lente de l'information due à des vitesses de traitement médiocres, des canaux de communication à faible débit ou trop étroits. La gamme de terminaux évolués opérant au-delà de la portée optique prolifèrera sur des avions gros porteurs supplémentaires, ce qui nous permettra d'étendre notre réseau aéroporté à l'ensemble de la planète. Les combattants pourront alors opérer au-delà de la portée optique et optimiser l'exploitation de la connaissance partagée.

Nous avons travaillé à fournir à notre Armée de l'Air les informations recueillies par capteurs que reçoivent et transmettent les troupes avancées, y compris les Forces spéciales. Les images transmises par les nœuds embarqués sur des véhicules aériens sans pilote ou des chasseurs équipés d'une nacelle de choix des objectifs et des moyens de traitement de grande précision sont essentielles pour garantir aux Forces terrestres la connaissance de la situation régnant de l'autre côté de la colline ou autour du pâté de maisons. Le général John P. Jumper, ancien chef d'état-major de la Force aérienne, a lancé récemment un programme d'accélération des améliorations que nous apportons constamment au soutien des Forces terrestres. Il veut qu'une connexion soit établie entre leurs capteurs et nos aviateurs, comme ce fut le cas pour les fusiliers marins lors de l'opération Iraqi Freedom avec leurs nacelles de choix avancé des objectifs et des moyens de traitement Litening, que le signal de tous nos capteurs tactiques potentiels de « boucle de destruction d'objectifs temporaires » soit transmis à nos aviateurs du champ de bataille et que des fonctions main levée semblables à celles qu'utilise le commentateur de football américain John Madden avec son crayon optique soient intégrées au processus de choix des objectifs et des moyens de traitement.² Ce programme, appelé imagerie air-sol intégrée, se compose de trois éléments : (1) un bloc-notes électronique qui reçoit et affiche des images vidéo d'appui aérien rapproché et un texte avec

éléments formatés et à main levée à la John Mad- den via la radio UHF de l'appareil ; (2) une nacelle de choix avancé des objectifs et des moyens de traitement à émetteur vidéo permettant de transmettre au responsable du contrôle tactique air la même image vidéo que celle observée par le pilote ; (3) un receveur vidéo multicanal Rover III permettant de regrouper les images vidéo en provenance de la nacelle de choix des objectifs et des moyens de traitement et d'autres sources. Nous prévoyons de financer l'acquisition de 550 exemplaires du Rover III, qui a déjà fait l'objet d'une démonstration lors de l'expérience effectuée avec un corps expéditionnaire interarmées et d'en installer un dans chaque véhicule d'un groupe de contrôle tactique air. Le financement de l'acquisition du bloc-notes électronique et de la version montée dans l'habitacle (PACMAN) est assuré pour les cinq prochaines années. Ces moyens provisoires faciliteront la tâche de nos aviateurs du champ de bataille en attendant la mise en service des radios JTRS. Ces trois composants (bloc-notes/PACMAN, nacelle de choix avancé des objectifs et des moyens de traitement et Rover III) permettent d'obtenir par synergie

une « boucle de destruction » plus courte, en particulier pour le choix des objectifs et des moyens de traitement temporaires, dans la mesure où l'exécuteur peut visualiser et mettre en évidence l'objectif précis que la force terrestre ou l'unité d'opérations spéciales désire voir détruire.³

Chemin critique vers la guerre réseaucentrique

Des programmes très variés contribuent à la mise en œuvre de la guerre réseaucentrique et au potentiel futur de la Force aérienne et du combattant interarmées (fig. 3). Bien que nous soyons absolument certains que certaines corrections vont s'avérer nécessaires, nous suivons pour l'instant quatre chemins critiques vers la guerre réseaucentrique : le routage IP, l'accès partagé aux données, l'acheminement assuré et les technologies essentielles. Le routage IP permet l'établissement de réseaux à autoformation et autorétablissement, alors que l'accès partagé aux données améliore le commandement/contrôle et la connaissance situationnelle pour toutes les platefor-

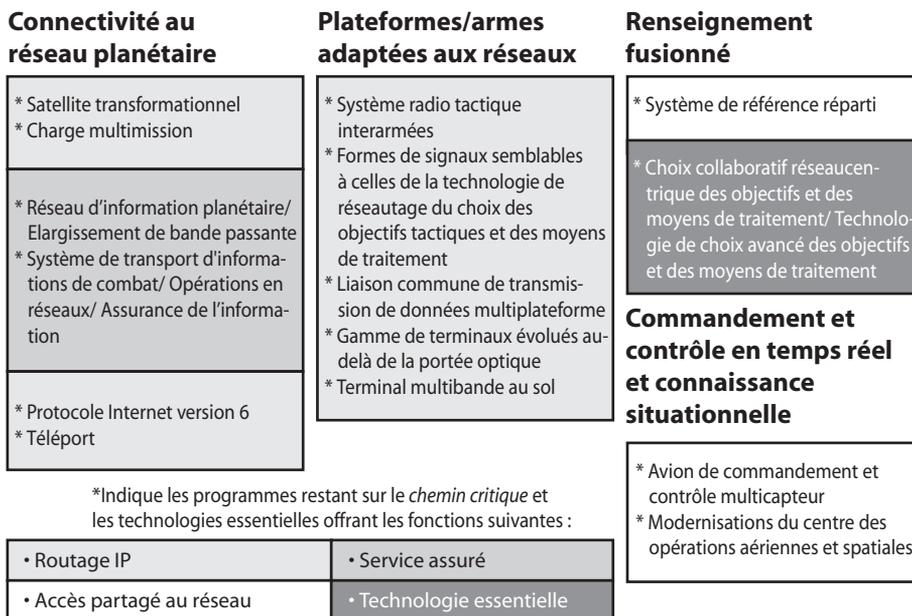


Figure 3. Facilitateurs critiques des opérations réseaucentriques

mes. Nous bénéficions d'un acheminement assuré grâce à une connectivité robuste, à une meilleure sécurité et à une protection anti-brouillage. Les technologies essentielles forment le fondement d'un grand nombre de ces programmes réseautiques.

La connectivité des réseaux planétaires repose sur la communication entre toutes les plateformes et applications via un réseau IP, comme il a été expliqué précédemment. La version 6 du protocole IP, le protocole « nouvelle génération » qui doit remplacer l'actuelle version 4 datant de 20 ans, résout un certain nombre des problèmes rencontrés avec la version précédente. Pour commencer, la version 4 n'offre que $4,2 \times 10^9$ adresses dans le monde, alors que la version 6 permettra à la Force aérienne d'accéder à 33 million de sites avec 4×10^{31} adresses utilisables — assez pour permettre à chacun de ses aviateurs, aéronefs, véhicules et armes de disposer de sa propre adresse en de multiples exemplaires.⁴ Elle ajoutera également des améliorations clés tel que l'affectation de niveaux de priorité relative à l'utilisation de la bande passante, de sorte que les aviateurs naviguant sur le Web auront une priorité inférieure à celle des unités engagées sur le champ de bataille ou d'un commandant devant transmettre une communication importante. Elle se caractérise également par une compatibilité à sécurité multiniveau intégrée; les réseaux seront en outre capables d'une auto-configuration grâce à laquelle toute adresse IP aura une mobilité complète.⁵

Le satellite transformationnel ainsi que la charge utile multimission étendront le réseau IP, comme indiqué plus haut. Les points de rassemblement et de distribution des télécommunications par téléport accroissent le potentiel de communications des combattants en permettant une interopérabilité entre plusieurs systèmes de satellites militaires et commerciaux. Ils offrent aux Forces terrestres mobiles déployées la commutation des lignes téléphoniques militaires, la vidéoconférence, la connectivité entre réseaux sécurisés et non sécurisés, des outils d'assurance de l'information et le support C4I avec accessibilité en retour en tout point du monde au réseau des systèmes d'information de défense.⁶ L'initia-

tive d'élargissement de la bande passante du réseau d'information planétaire établira un réseau à fibre optique offrant des services IP à grande vitesse à approximativement 100 installations aux Etats-Unis, dans le Pacifique et en Europe, opérant à 10 gigabits par seconde et supportant les services voix, données, vidéo et transport.⁷ Un système de soutien au combat et d'ouverture de champ global connu sous le nom de système de transport d'informations de combat, qui permet d'adapter à la volée la planification d'exécution, prendra en charge de multiples niveaux de sécurité indépendants. Ce système et l'élargissement de la bande passante contribuent tous deux à l'assurance de l'information pour nos forces.

Cinq programmes cruciaux accroissent le potentiel des plateformes et des armes adaptées aux réseaux. Nous avons mentionné plus haut l'introduction du JTRS et du MIDS, les canaux de communication à grand débit de la liaison commune de transmission de données multiplateforme et le potentiel de communications intersatellite de la gamme de terminaux évolués opérant au-delà de la portée optique qui permettra la formation de réseaux aéroportés. Des formes de signaux semblables à celles de la technologie de réseautage du choix des objectifs tactiques et des moyens de traitement offriront un potentiel de liaison de transmission des données tactiques souple, à temps d'attente court et à haute capacité supportant les applications naissantes de choix des objectifs et des moyens de traitement en réseau. Ces dernières sont conçues pour maintenir la menace pesant sur les objectifs fugaces en exploitant les plateformes de détection décentralisée pour localiser rapidement avec précision les objectifs tactiques afin de permettre la conduite de tir en temps réel.⁸ Des terminaux multibande au sol étendront et renforceront le réseau.

Le partage et la fusion des éléments de renseignement provenant de multiples sources constituent les bases des opérations réseautiques. Le système de référence réparti rassemblera simultanément les différents types de renseignement (mesures et signature, imagerie et signaux), permettant aux utilisateurs de mettre en valeur les informations non

encore recueillies et exploitées par le commandement des opérations spéciales de la Force aérienne et d'essayer d'imposer l'image de la situation commune à tous les utilisateurs, y compris les unités des Forces d'opérations spéciales. Le choix collaboratif réseautique des objectifs et des moyens de traitement est une application de géolocalisation des menaces aériennes qui utilise la collaboration de machine à machine des capteurs des moyens C2ISR afin de permettre rapidement une identification précise des objectifs temporaires à attaquer. Cette technologie essentielle s'associera parfaitement au programme de technologie de choix avancé des objectifs et des moyens de traitement, une série de récepteurs d'alertes en réseau conçus pour fournir rapidement (dans les 10 secondes qui suivent la première interception) la géolocalisation d'un objectif à 50 mètres près. Ces récepteurs en réseau à trajets multiples remplaceront la génération actuelle de récepteurs d'alertes radar.⁹ Utilisés conjointement, ces programmes de fusion amélioreront notre aptitude à comprendre l'ennemi, ainsi que la vitesse et la précision de notre supériorité de décision.

Une fois que nous disposons de nos éléments de renseignement, nous devons les incorporer à notre connaissance situationnelle et les mettre en valeur pour prendre des décisions en temps réel. Nous bénéficierons de l'assistance du MC2A – la plateforme aérienne de renseignement-surveillance-reconnaissance de la prochaine génération – qui intégrera les moyens de surveillance terrestre et de choix des objectifs/moyens de traitement au sein de la constellation de commandement et contrôle multicapteur et offrira une interopérabilité totale avec les autres systèmes de renseignement-surveillance-reconnaissance embarqués dans des aéronefs avec ou sans pilote. Il augmentera la capacité du système radar interarmées de surveillance et d'attaque d'objectifs et des avions du système aéroporté de détection et de contrôle, qu'il finira par remplacer, comblant ainsi le vide laissé par l'annulation du programme d'avions-centres de commandement et de contrôle du champ de bataille. Toute cette connaissance situationnelle sera focalisée à l'intention du commandant de l'élément aé-

rien de la Force interarmées au CAOC par des systèmes modernisés grâce à l'imagerie opérationnelle interopérable pour permettre une prise de décision rapide et correcte.

La connectivité nodale mobile représente pour nous les derniers mètres tactiques. Nous devons partager, répartir et intégrer horizontalement les objectifs temporaires—pour tout le monde en même temps. L'intégration des localisateurs, décideurs, connecteurs et exécuteurs via des réseaux IP interconnectés spatiaux, aériens et terrestres constitue un défi. Nous avons toutefois un plan, nous le mettons à exécution et nous nous livrons à des expériences pour continuer à innover et confirmer nos concepts.

Synthèse

L'expérience effectuée en 2004 avec un corps expéditionnaire interarmées vit une démonstration réussie d'une vaste gamme de programmes de connectivité et d'applications — avec intégration et participation entières de trois partenaires coalisés (fig. 4). Cet événement, le cinquième d'une série d'expériences hautement focalisées menées deux fois par an, explora et valida empiriquement les concepts et moyens naissants. Des combattants, planificateurs, architectes et ingénieurs systèmes, représentants de l'industrie, Forces terrestres et navales réelles et simulées, ainsi que des évaluateurs officiels, joignirent leurs efforts dans un milieu de combat réparti et collaboratif avec exercices réels. L'expérience reproduisit avec succès le modèle d'un futur système de commandement et contrôle basé sur les moyens auxquels se référaient les concepts opérationnels spatiaux et C4ISR. A cette occasion, nous avons exploré les concepts de commandement et contrôle, d'EBO et de connaissance prédictive de l'espace de bataille pour la gestion du combat en utilisant les futurs moyens de la constellation de commandement et contrôle. Nous avons également, sur le réseau terrestre, connecté 11 bases interarmées et des forces coalisées. Nous avons établi pour la toute première fois un réseau IP aéroporté en utilisant la technologie des réseaux de choix des objectifs tactiques et des

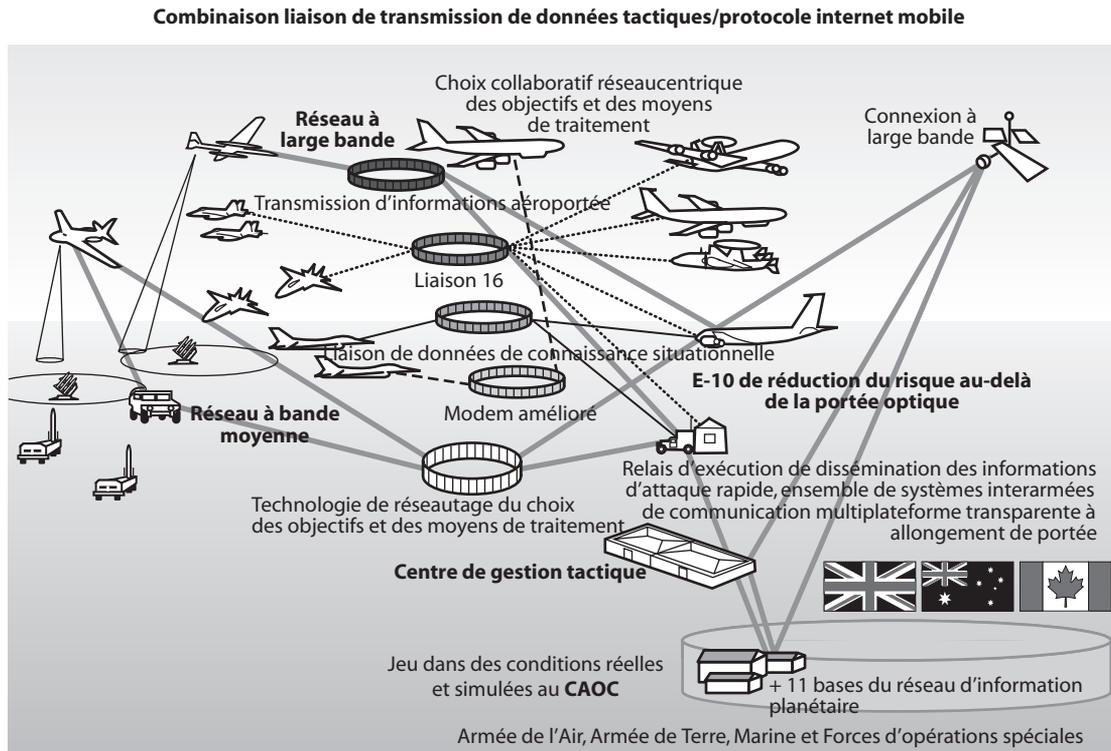


Figure 4. Expérience effectuée en 2004 avec un corps expéditionnaire interarmées

moyens de traitement et des liaisons communes de transmission des données, en le connectant en retour via des communications à redondance quadruple à bord de notre avion de réduction du risque MC2A nommé Paul Revere. La liaison par satellite de connexion étendit le réseau à large bande pour le CAOC et les systèmes au-delà de la portée optique. Nous avons raccordé notre monde IP aux systèmes patrimoniaux sur la Liaison 16, au programme de modernisation du contrôle tactique air et à un certain nombre d'autres programmes de fusion du choix des objectifs/moyens de traitement et du renseignement-surveillance-reconnaissance pour mettre en service la première solution réseaucentrique de choix des objectifs et des moyens de traitement. Nous avons exécuté le premier réacheminement IP robuste d'informations par l'intermédiaire de nos centres d'opérations aériennes et spatiales modernisée et de notre

plateforme MC2A simulée. L'expérience apporta également une démonstration de la connaissance situationnelle aérienne et terrestre et de la poursuite par la force bleue, y compris du concept d'appui aérien rapproché/connaissance situationnelle de l'Armée de terre. Les opérations des Forces spéciales furent intégrées par synchronisation en temps quasi-réel de l'imagerie opérationnelle commune fournie par le CAOC aux nœuds C2 des Forces d'opérations spéciales. Enfin, et c'est le plus important, nous avons exécuté une EBO en faisant apparaître les pistes aussi bien simulée que terrestres réelles grâce au programme de curseur sur objectif (Cursor on Target, CoT), améliorant ainsi la poursuite par la force bleue et la connaissance situationnelle.

Le programme CoT, qui utilise un format de langage informatique neutre courant ne traduisant que les éléments d'information essentiels pour référencer les métadonnées machine à ma-

chine, est important pour les Forces spéciales. Il regroupe plus d'une dizaine de types de « données tactiques temporaires » allant de l'imagerie aux solutions d'armement découlant de la poursuite par la Force Bleue et du choix des objectifs/moyens de traitement en temps réel, ordres d'attaque ou de fusion des données recueillies par différentes plateformes, demandes de collecte de données de renseignement-surveillance-reconnaissance ou d'appui aérien, données météorologiques et informations de renseignement d'origine électromagnétique ou recueillies par capteurs — tout cela provenant de sources très diverses. La structure hiérarchique du programme permet d'exploiter ces différents types de données (mots, images, programmes, données et chiffres) et d'intégrer l'ensemble de l'entreprise. Par exemple, une unité des Forces d'opérations spéciales identifie un objectif au moyen d'une application adaptée au CoT telle que la suite numérique d'action de choc de précision. L'unité transmet la position de l'objectif et celles des équipes de Forces spéciales en format CoT à l'élément de liaison d'opérations spéciales, qui approuve l'examen de l'objectif dans le système automatisé de coordination des opérations en profondeur. Les dirigeants du CAOC réintègrent l'objectif dans ce système et le CoT envoie les informations le concernant aux systèmes/liens appropriés pour exécution. Nous pouvons utiliser pour ce système la même architecture, qui donne de bons résultats, pour créer et disséminer des demandes de renseignement-surveillance-reconnaissance ou des informations de zones de largage et d'atterrissage de la même manière machine à machine. Lors de l'expérience effectuée en 2004 avec un corps expéditionnaire interarmées, CoT interconnecta plus de 40 systèmes. Il n'essaie pas de tout faire—juste ce qui est le plus important—et son langage rétrocompatible, ainsi que son format extensible, nous offrent la qualité réseautique pour un coût raisonnable.

L'intégration économique des données temporaires est importante mais nous nous efforçons également d'« alléger la charge » pesant sur nos troupes. Le programme d'aviateurs du champ de bataille répond aux besoins de quatre catégories de personnel de la Force aérienne qui opèrent au sol : (1) le groupe de

contrôle tactique air, qui travaille en collaboration avec les Forces terrestres pour diriger l'appui aérien rapproché ; (2) les météorologues de combat qui recueillent des informations au sol pour les retransmettre aux unités aéroportées ; (3) les sauveteurs hélicoptères embarqués sur des HH-60 pour aider à mettre les pilotes dont l'avion a été abattu ou les blessés à l'abri ; enfin (4) l'équipe de gestion tactique, qui fournit des services de contrôle de la circulation aérienne de combat et un appui tactique aux Forces spéciales. Ce programme met l'accent sur l'aspect matériel, réduisant le poids et l'encombrement du matériel dont ont besoin ces aviateurs du champ de bataille. Il a déjà réussi à alléger de 40 livres leur chargement qui est normalement de 150 livres.

Un autre programme intéressant, le système d'entraînement aux transmissions SOF et de répétition du commandement des opérations spéciales de la Force aérienne, offre au personnel naviguant des Forces spéciales un milieu de combat simulé réaliste pour des missions réparties, y compris la planification de mission, l'entraînement, les essais, la répétition et l'expérimentation. Le programme intègre des simulations en direct, virtuelles et évolutives avec moyens de renseignement nationaux permettant d'obtenir un milieu de combat transparent, simulé mais très ressemblant pour les Forces spéciales. Il injecte du renseignement réel ou simulé, la poursuite par la Force Bleue et des ordres de bataille sur des avions réels et/ou simulés, y compris des systèmes de diffusion générale CAISR/guerre électronique. Les avantages de cet entraînement sont évidents, permettant aux soldats des Forces spéciales de s'entraîner et de répéter exactement comme ils le feraient dans une situation réelle de combat. L'évaluation opérationnelle eut lieu avec succès en juin 2004 dans le cadre de l'exercice de groupe de Forces interarmées multinationales mené par le commandement américain des opérations spéciales. La documentation et le transfert du matériel/logiciel du système d'entraînement aux transmissions SOF et de répétition au commandement des opérations spéciales de la Force aérienne sont en cours de réalisation.

Egalement en cours de développement, le relais d'exécution de la dissémination des informations d'attaque rapide (Rapid Attack Infor-

mation Dissemination Execution Relay, RAIDER) améliore le potentiel de dissémination des informations tactiques. Son déploiement a commencé, le premier commandement combattant à l'avoir reçu ayant été celui des Forces américaines en Corée en avril 2004. Le RAIDER, qui est une version améliorée d'un système ayant fait ses preuves lors de l'opération Iraqi Freedom, permet une connectivité numérique entre le niveau des décisions de gestion tactique et le poste de pilotage pour toutes les liaisons de transmission de données en service. Il permet des engagements de précision de machine à machine (système automatisé de coordination des opérations en profondeur RAIDER aéronaves). Les éléments de commandement et contrôle peuvent recevoir une évaluation numérique en temps réel des dommages au combat ou des résultats de renseignement-surveillance-reconnaissance non traditionnels (film et données de capteurs d'avions d'attaque). Lors de l'exercice Foal Eagle 2004, le RAIDER permit d'obtenir un intervalle de 21 à 45 minutes entre acquisition et bombardement d'objectif au lieu des 2 heures nécessaires précédemment.

Pour terminer, notre plan de modernisation du soutien opérationnel, mentionné plus haut, transforme actuellement nos processus de soutien — le succès opérationnel repose sur un soutien intégré. Ce plan vise à garantir un soutien rapide et prédictif. Il remplace des processus fonctionnels fragmentés par d'autres à l'échelle de l'entreprise, focalisés sur le combattant pour produire des unités, du personnel, un matériel et des installations prêts, ainsi que des commandants connaissant parfaitement la situation qui peuvent mobiliser, déplacer, ravitailler, récupérer et soutenir la force interarmées. Les améliorations apportées à ces pratiques « maison » entraîneront à leur tour une accélération du rythme des opérations.

Essentiellement de la même façon que la chaîne de destruction d'objectifs fut reconfigurée afin d'éliminer des éléments qui n'ajoutaient rien à son efficacité, le plan de modernisation du soutien opérationnel examinera et reconfigurera les processus essentiels de soutien. Les premiers examens de ces processus démontrèrent que certains (par ex., le déploiement) pourraient être améliorés de façon si-

gnificative. Par exemple, une étude révéla que, pour déployer aujourd'hui un escadron de chasse des Etats-Unis en Asie du Sud-Est, les équipes de soutien devraient avoir recours à plusieurs dizaines de processus manuels et à plus de 60 sources de données mais que *un tiers* seulement de ces processus seraient suffisamment transparents pour le commandant. Les améliorations actuellement envisagées viseraient à éliminer certaines de ces insuffisances d'ici 2011 mais cela ne suffirait pas pour répondre aux besoins opérationnels. Toutefois, certains éléments du soutien opérationnel sont solides. Une autre étude, qui examina la réparation sur place d'un C-17 en application du programme d'entretien souple du commandement de la mobilité aérienne, révéla que les programmes de transformation existants de ce commandement étaient presque complets (processus manuels peu nombreux et transparence presque totale pour le commandant) et répondraient à tous les besoins d'ici 2011. Le travail initial de reconfiguration effectué dans le cadre du plan de modernisation du soutien opérationnel, qui vient juste de commencer, se concentre sur quatre processus essentiels de soutien : gestion du déploiement, réaction à l'éventail complet de menaces, entretien souple et commandement/contrôle de soutien opérationnel focalisé. D'autres processus suivront. Le logiciel de planification des ressources d'entreprise sera utilisé pour introduire des processus à l'échelle de la Force aérienne et permettra une seule saisie de données par des sources autorisées, puis leur mise à la disposition de tous. Le programme vise à permettre aux commandants de recevoir des informations via une *imagerie commune de soutien opérationnel* fusionnée avec leur imagerie opérationnelle. C'est ce dont le combattant a besoin.

Les unités des Forces d'opérations spéciales profiteraient directement du plan de modernisation du soutien opérationnel grâce à la mise à la disposition de leurs décideurs d'informations de soutien de la qualité qu'exige la prise de décisions : situation en temps réel du personnel, de l'équipement et du matériel. La transparence des systèmes de soutien leur permettrait de répondre plus rapidement à un besoin urgent d'entretien de matériel déployé

ou de soutien (par ex., pièces de rechange pour avions ou assistance spécialisée). En outre, comme c'est le cas pour tous les mouvements d'unités, les Forces spéciales profiteraient des moyens de gestion de déploiement du plan de modernisation du soutien opérationnel, ainsi que des améliorations apportées en termes d'acquisition/logistique et de l'aide financière intégrée.

Ici sont les dragons

La Force aérienne a encore de nombreux dragons à terrasser sur le chemin de la guerre réseaucentrée intégrale et du soutien total aux aviateurs du champ de bataille. Même si la furtivité et les opérations réseaucentrées ne vont pas facilement de pair, nous n'hésitons pas à relever les défis techniques qui se présentent. Dans tous les domaines de réseaux (air et terre, fixe et mobile) nous faisons un effort de normalisation de la qualité du service. Dans la mesure où il n'est pas possible de transposer directement la qualité commerciale de service dans les opérations militaires, nous procédons actuellement par élimination. Pour terminer, nos programmes radio de base requièrent notre attention. Ce qui commença comme la fusion de plus de 30 formes d'ondes incorpore également les nouvelles formes de signaux IP pour faire profiter l'utilisateur tactique du protocole IP mobile. Les MIDS et JTRS ont la plus grande importance pour nous — nous devons trier la forme du signal IP pour ses utilisateurs dans le cas le plus défavorable.

Que faut-il retirer de ce qui précède ?

Pour récapituler, nous sommes sur la trajectoire de vol qui nous conduira à la guerre réseaucentrée. Une connectivité robuste et des applications interarmées sont les éléments qui guident nos efforts à l'intention du commandant de la Force interarmées. Mais il nous reste beaucoup à faire. Nous devons installer un protocole IP standard sur toutes les plateformes des différentes armées, ainsi que con-

cevoir les programmes et applications qui opéreront à l'avenir dans ce milieu. Nous devons tirer les enseignements qu'offrent les applications commerciales « dévoreuses de bande passante » et demander à nos concepteurs et programmeurs de créer des systèmes mis à un « régime à basse teneur en bande passante » afin de réduire l'usage qu'en feront nos nouveaux canaux de communications à plus grand débit et de maintenir un haut débit d'information. Les armées et les autres agences doivent travailler avec un système de coordonnées/grille commun pour obtenir plus facilement des informations précises de localisation. Le temps d'attente et la qualité du service sont indissociables. La représentation d'un véhicule terrestre se déplaçant sur une image d'opération commune actualisée toutes les deux minutes est peut-être suffisante pour une unité franchissant 2,5 km pendant cette même période mais cette méthode est inutilisable pour contrôler un avion qui franchit 20 miles pendant ce même laps de temps. Le réacheminement des informations des capteurs demande une vitesse encore plus élevée. L'industrie et le Ministère de la défense doivent prendre en considération les effets de la sécurité, de la connectivité et du débit des nouveaux systèmes sur les opérations des Forces coalisées et interarmées. Nous voulons travailler à garantir la sécurité mais nous devons également permettre l'accès. Le masquage de la source y contribue. Il est également crucial de programmer nos événements de façon à ce que les utilisateurs connaissent le temps d'attente intervenant dans les informations qu'ils reçoivent. Une connectivité démontrée est nécessaire avant qu'une application réseaucentrée se montre à la hauteur : pas de radio numérique, pas d'application. Si seulement nous disposions d'un financement légèrement supérieur, nous l'affecterions à la couche transport de façon à obtenir la communauté dans nos applications de combat. Nous devons enfin tirer parti de notre initiative de centre d'intégration des domaines et interconnecter virtuellement nos centres d'essais *de façon à pouvoir mettre en action des applications interarmées en commun*. Grâce à ce centre, nous pouvons exécuter les applications dans

un milieu d'essai « à chaud », les comparer à une « norme d'essai interarmées désignée » avant de les mettre en action et laisser l'industrie s'occuper des inadaptations numériques.

J'ai confiance en notre avenir — nous serons prêts à soutenir les priorités et les objectifs du commandant de la force interarmées grâce au plan C4ISR développé en commun. □

Notes

1. Air Force Doctrine Document (AFDD) (Document doctrinal de la Force aérienne) 2-7, *Special Operations (Opérations spéciales)*, 17 juillet 2001, v.

2. De même que le commentateur de football américain John Madden se sert de son crayon optique pour analyser les phases de jeu, le personnel au sol transmettrait une image, comportant peut-être une certaine zone marquée au crayon optique pour indiquer les positions des troupes amies ou ennemies ou la direction d'une action de choc. L'aviateur pourrait renvoyer la même image portant un autre marquage. Cette technique est beaucoup plus interactive que la communication purement vocale.

3. Quartier général USAF/XO et XI aux chefs de la Force aérienne tactique et du commandement du matériel de l'U.S. Air Force, lettre commune, 6 août 2004.

4. Colonel David Kovach, chef de l'agence de communications de la Force aérienne, conversation avec l'auteur, 12 octobre 2004.

5. *Ipv6 Information Page* (page d'information sur le protocole IP version 6), <http://www.ipv6.org>.

6. Sous-lieutenant Matthew Bannantine, « Deployed Warfighters Require Three Rs for Success » (Les combattants déployés ont besoin de trois R pour réussir), *Intercom: The Journal of the Air Force C4 Community*, 2004, <http://public.afca.af.mil/Intercom/2004/APR/040403.html>.

7. Colin C. Haley, « Feds Announce Global Network Contract Winners » (Le gouvernement annonce les entreprises ayant remporté les contrats de réseau planétaire), *Internetnews.com*, 31 décembre 2003, <http://www.internetnews.com/xSP/article.php/3294321>.

8. Stephen Waller, « Tactical Targeting Network Technology » (La technologie du choix des objectifs tactiques et des moyens de traitement), *Information Exploitation Office*, sans date, <http://dtsn.darpa.mil/ixo/programdetail.asp?progid=63>.

9. « Research Brief: DARPA Advanced Tactical Targeting Technology (AT3) Program » (Mémoire de recherche : programme de technologie de pointe du choix des objectifs tactiques et des moyens de traitement (AT3) de la DARPA), *Avtec.com*, 2004, <http://www.avtec.com/content/view/full/250>.



J'ai été fellagha, officier français et déserteur : Du FLN à l'OAS de Rémy Madoui. Éditions du Seuil, 27, Rue Jacob, 75006 Paris, France, 2004, 400 pages, €22.

Quiconque exécute un combat contre-insurrectionnel ou participe à l'instauration de la démocratie en pays musulmans peut bénéficier de la perspicacité de ce mémoire d'un insurgé qui a combattu durant la sanglante guerre d'indépendance de l'Algérie (1954-1962).

Écrit en français, le livre retrace une remarquable odyssée d'un jeune homme durant la guerre qui a abouti à l'indépendance de l'Algérie. L'auteur, agé alors d'une quinzaine d'années, est devenu un guérilléro au sein du Front de Libération National (FLN) contre l'armée française. Il s'est battu pendant cinq années jusqu'à ce que ses camarade de combat, le soupçonnant d'espionnage au profit de l'ennemi, l'emprisonnent et le torturent. Échappant à ses tortionnaires, Madoui rejoint l'armée française et devient lieutenant, au service d'un commando qui pourchassait son ancienne cohorte FLN. Plus tard, quand le Président de la République Française, le général Charles de Gaulle concède l'indépendance de l'Algérie, l'auteur abandonne l'armée française pour rejoindre l'Organisation de l'Armée Secrète (OAS), un groupe de dissidents dirigé par des officiers supérieurs français qui s'étaient violemment opposés à la politique algérienne du général de Gaulle. L'auteur ne passe que quelques jours avec l'OAS; il est rapidement arrêté et emprisonné. Il émigre aux États-Unis après sa libération.

Plus qu'une histoire d'aventure engageante, le livre est une fenêtre sur les insurrections actuelles, décrivant en détail les techniques opérationnelles, le système d'adhésion, et la structure du FLN. Le FLN a commencé comme un soulèvement populaire contre le colonialisme français, embrassant des principes démocratiques pendant la mobilisation politique des Algériens. Cependant, comme les groupes insurgés d'aujourd'hui, le FLN était composé de

factions tribales et régionales en concurrence pour la poursuite du pouvoir qui se traduisait par des luttes fratricides. Plus la guerre durait, plus le carnage se multipliait et plus les extrémistes du FLN consolidaient leur contrôle sur l'insurrection; il eut presque autant d'Algériens tués par le FLN que par l'Armée française

Les lecteurs noteront que les insurgés algériens avaient différentes motivations que les insurgés à qui nous faisons face aujourd'hui. Le FLN était un mouvement principalement anticolonial et nationaliste dans lequel la religion islamique a joué seulement un rôle secondaire. Le livre de Madoui accentue la liberté et la démocratie mais mentionne rarement la religion. En fait, il consacre presque 10 pour cent de son récit aux grandes lignes de la "plateforme de la Soummam", un manifeste FLN de 1956 qui décrit un plan directeur pour une Algérie démocratique qui en fin de compte ne sera pas. Les insurgés d'aujourd'hui s'opposent agressivement à la démocratie et la religion est une motivation prééminente pour la plupart d'entre eux. Madoui présente une perspective rarement vue dans les livres concernant la guerre algérienne. Les lecteurs à la recherche d'une plus vaste et érudite perspective du conflit peuvent consulter le livre célèbre d'Alistair Horne « *The Savage War of Peace* » (la guerre sauvage de la paix). Les témoignages d'auteurs français et algériens tendent à être plutôt passionnés car cette guerre a traumatisé les Français autant que la guerre du Vietnam a traumatisé les Américains.

Beaucoup de responsables militaires et civils français ont écrit sur ce sujet, mais peu d'insurgés ont produit des témoignages qu'on pourrait qualifier d'objectif. Au lieu de glorifier ses propres actions, le témoignage de Madoui, détaillé et rude, raconte en termes vifs la mort de beaucoup de ses camarades et les sévères privations qu'il a souffertes pendant une longue lutte dans les montagnes et le désert. Il soutient la crédibilité de son histoire en incluant les noms

et les photographies de beaucoup d'Algériens et de Français qu'il a côtoyé.

Dans un sens, le livre est l'histoire tragique de l'Algérie qui a manqué son rendez-vous avec la démocratie quand des éléments antidémocratiques ont brutalement subverti l'objectif initial de l'insurrection. Toutefois, ce livre suggère également qu'il n'y a aucune raison inhérente à ce que les cultures islamiques ne peuvent pas devenir des démocraties.

Nous espérons qu'une édition du livre en langue anglaise paraîtra bientôt. Le témoignage de Madoui mérite bien d'être lu pour les perspectives qu'il donne sur les événements contemporains.

Lieutenant colonel Paul D. Berg, USAF
Maxwell AFB, Alabama

Just War against Terror: The Burden of American Power in a Violent World (Une « guerre juste » contre la terreur : Le fardeau de la puissance américaine dans un monde violent) par Jean Bethke Elshtain - Basic Books <http://www.basicbooks.com> - 387 Park Avenue South, New York - New York 10016-8810 - 256 pages - 2003 - \$23.00 (Edition « de luxe ») - \$14.00 (format « best seller »).

Jean [Jeanne] Elshtain, professeur d'éthique politique et sociologique au « Laura Spelman Rockefeller » de l'Université de Chicago, présente dans ce livre un argumentaire de l'application du concept traditionnel de « guerre juste » contre la guerre globale du terrorisme, naviguant entre des approches pacifistes et de « *realpolitik* ». En opérant ainsi, elle cherche à tisser la trame de fils argumentaires : 1 - l'argument principal (que le concept de « guerre juste » peut et doit être appliqué à la guerre actuelle), 2 - la récupération de quelques concepts classiques et récents de « guerres justes », 3 - une riposte aux critiques de la guerre contre la terreur, et 4 - une sorte d'exposé de certains comportements intellectuellement irresponsables de ces mêmes critiques (confrères théologiens et universitaires). Pour aussi intéressant que soit chacun de ces arguments, le résultat de sa construction est parfois déroutant; le lecteur perd par moments le fil d'un des arguments,

pour le voir réapparaître plusieurs chapitres plus loin. Par exemple, pour ce qui concerne les critères d'autorité légitime de la théorie de « guerre juste » page 61, elle semble assurer qu'un état souverain tel que les Etats-Unis suffisent, sans qu'il soit nécessaire de se préoccuper des inquiétudes des partisans des Nations Unies (ONU) ou des multilatéralistes; page 92 elle en appelle pourtant à la charte de l'ONU sur le droit des états à l'autodéfense. Ce n'est que dans les deux derniers chapitres (pages 150-73) que l'on découvre les raisons profondes qui lui font penser que les Etats-Unis ont l'autorité suffisante pour agir seuls.

L'argument principal d'Elshtain est assez simple :

1. La première tâche d'un gouvernement est d'assurer l'ordre, la stabilité et la sécurité, pour son peuple.
2. Les organisations terroristes telles qu'Al Quaida constituent une menace importante et implacable envers cet ordre.
3. Etant donné que les négociations pacifiques ne sont ni souhaitables ni même possibles, le gouvernement doit considérer l'utilisation de la force pour maintenir l'ordre et protéger son peuple.
4. La situation actuelle correspond au critère traditionnel *jus ad bellum* (recours à la guerre ou force en général).
5. Combattre cette guerre selon les critères de *jus in bello* (le droit dans la guerre) est faisable.
6. Donc, faire la guerre, en la menant avec discrimination et proportionnalité, est moralement justifié.

Cet argumentaire est plausible, et certaines des suppositions sont bien étayées. Certes, l'un des points forts de son ouvrage est sa représentation de l'implacabilité des terroristes (en citant souvent leurs propres mots ou leurs actes) et son argument qu'ils maudissent ce qu'est l'Amérique plus que ce qu'elle fait; ainsi, les négociations et l'apaisement ne sont pas de réelles options. Toutefois, l'apaisement, et ce qu'elle appelle le « pseudo pacifisme »,

ne sont pas des tentations du lecteur militaire moyen. De ce point de vue là il est regrettable qu'elle n'ait pas consacré autant de temps à la démystification du soi-disant réalisme politique (la tentation constante pour un « esprit militaire »). Pourtant certains des points d'Elshtain se rapportent à cette question : particulièrement celui de vouloir l'interdiction pure et simple de l'ennemi terroriste armé, sans minimisation des pertes de non combattants et des dommages aux infrastructures civiles, et sans aide civile ultérieure (elle parle d'une sorte de nouveau Plan Marshall), ce qui constituera des refuges et des foyers de prolifération pour façonner encore plus de terroristes. Ici, et comme c'est souvent le cas, les considérations morales sont prudentes.

Dans les 3^e et 4^e chapitres, Elshtain élabore une argumentation assez persuasive sur le fait que le recours à la guerre et la guerre en Afghanistan par les Etats-Unis était fondamentalement juste. Toutefois, il me semble qu'elle esquive certaines des questions plus difficiles, telles que la légitimité de la préemption ou de la prévention, de l'unilatéralisme et de la doctrine de Bush, certains des nouveaux sujets ou thèmes récemment devenus urgents, que la théorie contemporaine de « guerre juste » doit prendre en considération. Elle continue dans les chapitres suivants à démolir un certain nombre de mauvais arguments anti-guerre (ce ne sont pas des faux-fuyants mais plutôt des arguments que des individus ont véritablement donnés), mais il existe d'autres arguments, meilleurs et plus subtiles. Parmi ces derniers l'argument critiquant la légitimité de la préemption ou particulièrement la prévention, soutenant qu'il n'est pas possible de mener une guerre (à proprement parlé) contre des organisations non gouvernementales telle qu'Al Quāida, ou affirmant le manque de critères définis de succès dans une entreprise aussi vaste que la guerre contre la terreur. Elshtain n'en fait pas assez pour les prendre en considération et les réfuter.

Je passerai sous silence certains aspects de « 'guerre juste' contre le terrorisme » que certains lecteurs trouveraient intéressant; l'exposé des médias et universitaires (la « horde des esprits indépendants ») qui se comportent

mal; l'examen récent de la pensée chrétienne (le bon et le mauvais) sur la guerre et la paix, parce que je souhaite mettre l'accent sur la bombe qu'elle nous livre à la fin de l'ouvrage : qu'il est temps qu'un empire américain voie le jour. Comme d'autres défenseurs contemporains de l'impérialisme américain, Elshtain n'appelle pas à l'utilisation de la puissance américaine pour conquérir ou dominer le monde, mais pour faire respecter les lois internationales; protéger les faibles; permettre la construction de nations; et interdire, punir, ou dissuader les méfaits, ce qui peut aussi s'appeler un programme bienveillant d'*impérialisme de l'ordre juste*.

Son argumentaire pour cette position est que les états nations sont encore les acteurs principaux des politiques dans le monde. L'ONU a échoué au maintien de l'ordre, et sans l'ordre que seul les états nations peuvent établir, les organisations non gouvernementales sont inefficaces. Parmi les états nations seuls les Etats-Unis ont la puissance et l'engagement constitutionnel envers la justice pour jouer le rôle de gendarme. Pour résumer, l'ordre international est nécessaire et seul l'impérialisme de « l'ordre juste » américain peut le garantir. Certaines suppositions avancées ici ne sont pas explicitement établies ou défendues. Tout d'abord, ces suppositions proviennent-elles de la revendication que si une tâche est importante, et qu'une seule entité peut l'accomplir, alors cette entité a le droit d'agir (sans aucune autre autorisation des autres parties concernées) ? Ensuite, du fait que cette entité, bon gré mal gré, a l'obligation d'agir ? Est-ce qu'il s'agit là d'une nouvelle forme de noblesse oblige ? L'impérialisme de l'ordre juste est-il une nouvelle forme démocratique libérale de guerre sainte ?

Bien que critique, je pense que la lecture de « *guerre juste* » contre le terrorisme » en vaut la peine. Malgré quelques défauts organisationnels, le texte est très clair et facile à lire. Il comporte une bonne recherche du concept de « guerre juste » et fait œuvre utile en réintroduisant quelques distinctions classiques (par ex. la distinction entre tuer des non-combattants de manière intentionnelle et entrevoir que cela puisse se produire), et en démystifiant

certain, néanmoins influents, mauvais arguments pseudo pacifistes. Plus encore, il édifie la structure de base d'un argumentaire théorique d'une « guerre juste » : que la guerre contre le terrorisme peut et doit être menée avec justice. Même si elle a tort sur certains sujets particuliers, ce point mérite d'être noté par les pacifistes et partisans de la « realpolitik ».

Dr. Christopher Toner
Maxwell AFB, Alabama

Beyond Terror: Strategy in a Changing World (Au-delà de la terreur : Stratégie dans un monde en changement) par Ralph Peters - Stackpole Books [http://www.stackpolebooks.com/cgi-bin/StackpoleBooks.storeront-5067RitterRoad-Mechanicsburg-Pennsylvania17055-6921-368pages-2002-\\$22.95](http://www.stackpolebooks.com/cgi-bin/StackpoleBooks.storeront-5067RitterRoad-Mechanicsburg-Pennsylvania17055-6921-368pages-2002-$22.95(éditiondeluxe)) (édition de luxe)

Ralph Peters a mené une brillante carrière militaire, avec entre autres une affectation au cabinet du Président et termina avec le grade de lieutenant colonel. Il prit sa retraite pour pouvoir parler librement de ce qu'il considérait comme étant des problèmes de politiques politiciennes et de l'armée américaine. Sans être forcément d'accord avec ses points de vue, le lecteur est amené à réfléchir au futur de nos forces armées. « *Au-delà de la terreur* » comprend 16 essais que Peters a publiés dans des revues tels que le « US Naval Institute's Proceedings » et le « Army War College's Parameters », auxquels s'ajoutent quelques chapitres écrits spécialement pour ce dernier. L'ouvrage traite de problèmes aussi divers que l'analyse des causes des échecs dans le renseignement, la nécessité de linguistes ou le problème des officiers généraux en retraite employés pour la défense nationale par des sociétés privées sous contrat.

Peters, qui semble adopter la théorie du choc des civilisations de Samuel Huntington, théorie que beaucoup d'universitaires rejettent, commence par discuter de la place des États-Unis dans l'histoire, arguant que les États-Unis ne doivent pas avoir honte de leur puissance industrielle et militaire. Il pense que nous soutenons souvent des dictatures et des régimes corrompus au nom de convenances politiques,

alors que nous devrions mettre les moyens de notre puissance nationale au service de ceux qui veulent l'autodétermination. Concernant le monde de l'Islam il écrit : « [Les Musulmans] doivent décider s'ils veulent se complaire dans un confort qui consiste à réchauffer le cœur avec la haine des autres » (p. 6), une déclaration par trop simpliste, qui minimise les efforts à faire pour identifier réellement ce qui actuellement ne va pas avec l'Islam. Par exemple, un problème frappant est l'incapacité de l'Islam Sunnite à se réinventer au travers d'un concept Islamique appelé « Ijithaad » (raisonnement analytique), que des responsables religieux de haut rang avaient stupidement banni au neuvième siècle.

Le chapitre sur le terrorisme « When Devils Walk the Earth » (Quand les démons envahissent la terre), présente une excellente analyse de deux types de terroristes : les pragmatiques et les apocalyptiques. Les premiers ont un projet politique et veulent accéder au pouvoir, par conséquent la destruction complète des infrastructures qu'ils ont l'intention de gouverner n'a pas de sens. Les seconds sont les plus dangereux car ils pensent être la main de Dieu. À l'inverse des terroristes pragmatiques, les apocalyptiques n'écoutent pas la voix de la raison puisque quoi qu'il en soit, Dieu est de leur côté. Peters affirme naïvement que la faction apocalyptique doit tout simplement être éliminée. Il est clair que « *Au-delà de la terreur* » est un ouvrage qui appelle la controverse, mais s'avère toutefois important pour le lecteur qui s'intéresse à la prévision politique et stratégique.

Lt Comdr Youssef H. Aboul-Enein, USN
Washington, D.C.

The Iraq War: Strategy, Tactics, and Military Lessons (La guerre de l'Irak : Stratégie, tactiques, et leçons militaires) par Anthony H. Cordesman - Center for Strategic and International Studies <http://www.csis.org> - 1800 K Street - NW - Suite 400 - Washington - DC 20006 - 592 pages - 2003 - \$25.00 (format « best seller »).

Cet ouvrage très complet d'Anthony Cordesman pourrait être le meilleur point de

départ pour toute étude de la guerre actuelle dans la succession de l'Irak. C'est aussi une encyclopédie utile pour toutes sortes d'informations liées aux aspects militaires de la guerre, et un guide de sources officielles disponibles depuis l'été 2003. Ce livre devrait rester pendant encore plusieurs années une référence en matière de faits de base liés à la guerre. Il sera probablement un point de départ et la base de nombreuses études subséquentes. L'emphase de l'oeuvre est tout à fait cohérente avec son sous-titre : la stratégie militaire des combattants, les opérations et tactiques de la campagne de coalition, et les conclusions militaires que l'on peut en tirer de façon préalable et limitée. Le livre tient ses promesses, en le faisant de façon mesurée, objective, et bien organisée. Sa parution à un moment opportun est l'origine de sa valeur mais aussi, comme le reconnaît Cordesman, de ses limites.

Un rapide examen de l'organisation de l'ouvrage révèle son étendue et son ambition. Après un chapitre d'introduction sur les limites de l'analyse, « *la guerre de l'Irak* » consacre environ 40 pages aux forces impliquées de chaque côté, presque 100 pages au déroulement de la guerre, environ 370 pages aux différents types de « leçons » et à peu près 50 pages aux « aspects civils de la construction de nations et au défi de gagner la paix. » De nombreuses explications sur différents systèmes d'armes et de communication, de technologies émergentes, et de concepts opérationnels fournissent des clarifications très utiles sur des questions techniques qui pourraient autrement dérouter le lecteur. Il y en a *pour tout le monde* mais trop peu de *tout le monde*, ou tout au moins de beaucoup de ceux qui auraient pu avoir, ou auront quelque chose de valeur à apporter aux questions fondamentales, ce qui bien sûr pose la question des sources.

Le livre contient une base exceptionnellement solide de trois types de sources disponibles à ce stade initial dans l'historiographie de la guerre. Inévitablement Cordesman prend appui sur les briefings officiels de la machine offensive des relations publiques de la coalition, sur les premiers « documents » produits pour résumer les points que les différents gouvernements souhaitaient présenter, et à

un moindre degré, sur divers comptes-rendus journalistiques. De nombreuses citations et communiqués de présentations officielles fournissent une version complète de la vision du déroulement de la guerre du gouvernement américain. Les notes sont des guides très précis des transcriptions de briefings et des autres sources résumées dans le texte. Lorsqu'un éclaircissement technique nécessite davantage d'explications, les notes renvoient le lecteur aux articles ou ouvrages utiles à la compréhension du fondement du débat de l'auteur. A tous égards cet ouvrage est un modèle de ce qui peut et devrait être fait dans le cas d'une étude préliminaire.

Cordesman fournit une liste encyclopédique de tous les types de forces de coalition et de leurs actions pendant la campagne menant à la chute de Bagdad. L'Irak n'avait pour ainsi dire pas de marine, et une armée de l'air incapable de résister à l'ampleur de la force aérienne du pays le plus riche et le plus avancé du monde et de ses alliés. Comme le note l'auteur, plusieurs facteurs sur le terrain ont joué un rôle pour supprimer le léger avantage (plus apparent que réel) de l'Irak en terme de nombre. La supériorité technologique et la puissance aérienne se sont rassemblées pour fournir à la coalition une écrasante dominance en terme de puissance de combat, bien au-delà de celle que la comparaison du nombre a pu suggérer. Comme l'indique l'auteur, il se peut qu'on ne puisse pas modéliser les disparités de puissance réelle quand les Etats-Unis font face à un tel adversaire. Les forces iraqiennes ne pouvaient pas se déplacer en grand nombre, ni combattre de façon coordonnée, bien que beaucoup de combat de bataillons eurent lieu.

Même si la marche sur Bagdad s'est révélée relativement facile, Cordesman met en garde contre un excès de « triomphalisme » américain. En effet nous ne connaissons pas encore suffisamment bien les détails des combats pour « émettre des jugements hâtifs sur les forces qui contribuèrent ou non au dénouement ». C'est là que réside la deuxième valeur de ce livre : un examen exhaustif des leçons possibles et des débats très poussés concernant les questions qui doivent être prises en compte au cours d'efforts futurs pour estimer les situa-

tions stratégiques, pour juger des capacités, et pour transformer la machine militaire américaine en une force encore plus moderne et davantage encore basée sur la technologie.

L'identification par l'auteur des problèmes, défauts, manquements et leçons trouveront des partisans et des détracteurs à tous les niveaux du gouvernement américain. Chacun trouvera dans cet ouvrage quelque chose à aimer ou à détester. Ces arguments provocants dans le domaine militaire touchent tous les aspects des Forces armées des Etats-Unis, de la plus petite unité d'infanterie de combat à l'utilisation de l'espace et des technologies de l'information. Chaque officier devrait être intéressé par ce que l'auteur dit. Heureusement, les méthodes de recherches de Cordesman vont bien plus loin que le combat et le soutien au combat dans le domaine de la stratégie nationale au sens large.

Ce qui suit n'en sont que des exemples. Ses mises en garde concernant la fin d'un conflit, le processus de paix, et la construction de nations valent d'être prises en compte et sont devenues encore plus pertinentes depuis que ce livre a été écrit. Elles comprennent l'avertissement que dans de telles circonstances et avec de tels objectifs une nation trouvera que la mise en place de sa « grande » stratégie sera plus incertaine que de mener le combat à la réussite. Cordesman argue que les Etats-Unis ont causé beaucoup (pas tous) des problèmes qui ont émergé après la chute de Saddam. L'éventail des problèmes prévisibles, et pourtant non prévus, est sidérant.

Parmi les douzaines d'erreurs qui contribuèrent ou même causèrent ces problèmes, quelques-uns semblent particulièrement notables : l'échec du Conseil National de la Sécurité à accomplir sa mission; l'échec du ministère de la défense (et d'autres) à établir une approche interdépartementale pour planifier et réaliser la paix; la confiance attribuée à des civiles davantage experts en idéologie qu'en politique; l'installation du quartier général de la coalition dans le centre de Bagdad; l'échec des leaders militaires à planifier la fin des combats; l'échec de la culture militaire des Etats-Unis à voir au-delà du combat malgré de nombreux avertissements; etc.

Personne n'a l'obligation d'être d'accord avec tout ou partie des conclusions iconoclastes de cet ouvrage pour y trouver de la valeur. Le ton, tout comme le sujet « la guerre de l'Irak » est sombre et dérangeant. Finalement, agiter les preuves de l'hostilité est utile pour créer un soutien populaire pour la guerre, mais constitue une bien faible base pour une stratégie. Cet ouvrage est un excellent point de départ pour commencer à examiner les problèmes d'une telle entreprise avant de courir et de recommencer la même chose.

Dr. Daniel J. Hughes
Maxwell AFB, Alabama

America's Role in Nation-Building : From Germany to Iraq (Le rôle des Etats-Unis dans la construction de nations: De l'Allemagne à l'Irak) de James Dobbins et al. RAND (<http://www.rand.org>) - 1700 Main Street - P.O. Box 2138 - Santa Monica - California 90407-2138 - 263 pages - 2003 - \$35.00 (format « Best Seller ») Achat en ligne : <http://www.rand.org/publications/MR/MR1753>.

Il est certain qu'un livre comme « *America's Role in Nation-Building* » est nécessaire. Depuis que le gouvernement Bush a effectué des changements de régime, en Afghanistan puis en Irak, ceux qui soutiennent ces opérations comme ceux qui les critiquent ont basé leur argumentation sur des analogies historiques ou du moins ils l'affirment. En conséquence, tout ouvrage qui promet un examen systématique des précédents efforts américains relatifs à la « construction de nations » offrant ainsi un point de départ important pour une réelle comparaison, et indiquant les leçons apprises à travers les exemples, est de grande importance. Les auteurs, dont l'ancien ambassadeur des Etats-Unis James Dobbins, se sont donnés la peine de réunir un impressionnant panel représentatif pour débattre de la situation, telle qu'elle se présente en Irak. Cet effort pour mieux relier les leçons du passé à la situation actuelle sur place ne fait qu'amplifier l'utilité de cet ouvrage pour le lecteur qui s'intéresse aux questions de l'occupation et de la reconstruction de ce pays.

D'une façon générale, les auteurs conduisent efficacement et d'une manière informative le lecteur à travers sept cas (l'Allemagne, le Japon, la Somalie, Haïti, la Bosnie, le Kosovo, et l'Afghanistan). Les faits et les chiffres semblent fiables, l'approche est pragmatique et équilibrée, bien que l'on puisse s'interroger sur la place de l'Afghanistan dans ces études de cas "historiques". Les leçons apprises, bien que générales, reflètent bien les études de cas, qui relient de manière cohérente les facteurs avec une perspective large de la reconstruction qui comprend non seulement le rétablissement de la sécurité mais aussi la reconstruction économique/politique, et à plus long terme le développement. Après un résumé quelque peu mécanique mais utile des comparaisons à travers les sept cas, les auteurs examinent la situation en Irak au moment où le livre est rédigé (mi 2003), et les besoins et challenges du pays à moyen terme. L'ouvrage mérite un éloge pour maintenir une continuité dans le débat sur la grande diversité des questions qu'il est nécessaire de considérer quand on analyse l'Irak; le débat comprend aussi un excellent traitement des défis économiques.

L'étude a aussi des défauts, certains n'étant simplement que le résultat de compromis. Par exemple, aucun expert ne serait satisfait de la place faite à sa spécialité, son domaine ou cas dans le « rôle des Etats-Unis dans la construction de nations », ce qui est pourtant attendu d'un ouvrage qui tente d'offrir un résumé efficace et utilisable de sept cas historiques différents servants à mieux en instruire un huitième. De plus, les leçons apprises semblent en général intuitives et imprécises, résultant de l'extrapolation de leçons générales à partir d'évènements particuliers. Tant que les conclusions restent pertinentes par rapport aux questions politiques du moment, il semble injuste de les critiquer si elles ne nous surprennent pas. Par exemple l'observation du livre selon laquelle il existe une forte corrélation entre le nombre d'hommes déployés sur le terrain et la réduction du nombre de victimes post-conflit. A première vue une telle généralité semble être sans prétentions, mais cette logique résulte d'une recommandation selon laquelle les Etats-Unis et ceux de ses alliés qui les soutien-

nent, auraient besoin de déployer entre 258 000 et 526 000 hommes en 2005 pour maximiser leurs succès et minimiser leurs pertes, un point très important en terme de politique.

Deux sujets peuvent cependant être considérés comme des faiblesses, et non pas comme des compromis. Le premier concerne la définition même de la « construction de nations ». L'ensemble de l'analyse avance la théorie selon laquelle « la construction de nations » est égale à la démocratisation, et que toute mission menée par les Etats-Unis depuis 1945, qui a comporté un sérieux effort pour établir une démocratie, si petite soit-elle, la qualifie d'office pour être incluse dans cet ouvrage. Cette hypothèse très discutable met au même niveau, en terme d'enseignements tirés, l'occupation de l'Allemagne ou de la Bosnie avec les opérations en Somalie et Haïti. Les auteurs font remarquer les circonstances particulières de l'échec des deux « construction de nations » en Somalie et en Haïti, mais cela ne semble pas diminuer la valeur de ces cas dans la globalité de l'étude, que ce soit en terme de comparaisons historiques ou d'évaluation de la situation de l'Iraq aujourd'hui.

Deuxièmement, et bien qu'un choix délibéré ait été fait quant à l'utilisation du terme « construction de nations », avec ses connotations culturelles et sociales, plutôt que *démocratisation* ou *construction d'un état*, avec leurs implications plus fonctionnelles, l'ouvrage prend résolument une approche fonctionnelle de « la construction de nations ». Certes les auteurs mentionnent les variables culturelles, historiques ou sociales mais uniquement lorsqu'elles étayaient leurs arguments. Pour preuve, l'affirmation selon laquelle les Etats-Unis ont une grande expérience de la « construction de nations » dans les pays musulmans, une position qui place pratiquement sur le même plan les réalités socio-économiques et de cultures politiques de la Bosnie, la Somalie et de l'Iraq. Très peu de personnes un tant soit peu familiarisés avec ces pays feraient de telles affirmations. Aucune de ces faiblesses n'est fatale, mais ensemble elles démontrent les limites de ce type d'étude collective, synchrétique et qui ratisse large, en terme d'application d'un cas donné.

Il est plus que probable, que de nombreux lecteurs trouveront ce livre très utile. Une telle audience comprendra des individus non familiers des analogies historiques circulant actuellement; des individus intéressés à comparer la politique de l'administration Bush en Irak, et une grande variété de leçons et propositions concernant l'occupation, la reconstruction et la démocratisation; et tous ceux qui réfléchissent au sens des efforts des Etats-Unis en Irak. Pourtant, aucun d'eux, ne devrait voir le rôle des Etats Unis dans la construction de nations comme une source unique d'aperçus historiques ou comme une première approche sur la manière de mener une occupation ou un processus de démocratisation en Irak.

Dr. Lewis K. Griffith
Maxwell AFB, Alabama

Intelligence in War: Knowledge of the Enemy from Napoleon to Al-Qaeda (Le renseignement dans la guerre : la connaissance de l'ennemi, de Napoléon à Al Qaida), par John Keegan. Alfred A. Knopf (<http://www.randomhouse/knopf/home.html>), 1745 Broadway, New York, New York 10019, 2003, 416 pages, \$30.00

Depuis le choc du 11 septembre et l'échec par lequel s'est soldée la recherche d'armes de destruction massive en Irak, le sujet du renseignement a particulièrement retenu l'attention. John Keegan a donc choisi le bon moment pour publier son dernier ouvrage, consacré au *Renseignement dans la guerre*, promettant une étude de la *connaissance de l'ennemi, de Napoléon à Al-Qaeda*. L'ouvrage est fascinant et rondement mené mais pas obligatoirement convaincant.

Il est indubitable que, comme l'indique à juste raison la jaquette, Keegan est « le plus grand historien militaire britannique », ce qui est peut-être là où précisément réside le problème. Il s'est fait un nom grâce à un ouvrage très influent, *The Face of Battle* (Le visage du combat), une étude des épreuves auxquelles la guerre soumet les soldats – ce qu'un conseiller en organisation d'aujourd'hui pourrait appeler les « facteurs humains dans la guerre ». Cette approche représentait à l'époque (1976)

une innovation indispensable dans la mesure où l'histoire militaire tendait à consister en une description dénuée d'émotion des événements et en une analyse des décisions des généraux à l'aide de cartes. Keegan contribua puissamment à redonner un goût de sang, de sueur et de larmes à l'étude de l'histoire militaire. En fait, il se distingue désormais par ses récits fascinants des épreuves que la guerre fait subir aux hommes; il rappelle également aux universitaires de ne pas oublier la véritable nature (sanglante) de la guerre. Son œuvre s'est révélée à cet égard capital et peut-être sans égal car il écrit avec un panache certain. Il s'est d'ailleurs en quelque sorte fait une réputation de rebelle dans les milieux universitaires en exprimant ouvertement son dédain pour la prose ennuyeuse et surchargée de jargon d'un grand nombre de ses collègues. Reflétant cette perspective, le thème central de Keegan est l'assertion d'après laquelle l'importance du renseignement est communément surfaite – dans la guerre, « la prescience ne protège pas des désastres » et « seule la force finit par compter ». Il en conclut que « La guerre est en fin de compte affaire d'action, pas de réflexion ».

Pour exposer les raisons en faveur de sa thèse, Keegan adopte la méthode d'études de cas. Après avoir exposé sa position dans son introduction et le premier chapitre, il offre sept autres chapitres dont les trois premiers sont consacrés à la poursuite jusqu'en Egypte du jeune Napoléon par l'amiral Horatio Nelson, la campagne de Stonewall Jackson dans la vallée de la Shenandoah, une histoire du renseignement maritime par interceptions radio pendant la Première Guerre Mondiale, et les quatre autres à la Deuxième Guerre Mondiale. Dans l'un des derniers, intitulé « Crete: Foreknowledge No Help » (Crète : la prescience n'a servi à rien), il argumente particulièrement bien son point de vue. Lors de cette campagne aujourd'hui pratiquement oubliée, un assaut aéroporté allemand réussit à s'emparer de l'île bien que ses défenseurs alliés n'aient été ni inférieurs en nombre ni privés de soutien. Ce résultat fut obtenu en dépit de la capacité des Britanniques à connaître les plans et les intentions des Allemands grâce au succès de la célè-

bre opération de déchiffrement du code Enigma (le secret Ultra).

Les autres exemples tirés de la Deuxième Guerre Mondiale incluent la victoire remportée par la marine américaine contre les japonais à Midway (ici, Keegan admet que le déchiffrement des codes japonais par les Américains joua un rôle significatif mais néanmoins pas aussi important que la chance), la lutte contre les sous-marins allemands lors de la bataille de l'Atlantique (le renseignement ne fut qu'« un facteur parmi de nombreux autres ») et une curieuse étude du rôle de l'espion traditionnel dans la communication d'informations sur les « armes miracles » allemandes, le V-1 et le V-2. Il offre également un aperçu très bref du « renseignement militaire depuis 1945 » et un chapitre final où il expose les raisons pour lesquelles il doute de l'importance décisive de ce type de renseignement.

Comme on peut s'y attendre de la part de Keegan, les récits dont il émaille ses études de cas sont des exemples d'histoire militaire brillante qui fascinent le lecteur. Et c'est précisément là où réside le problème – ce sont de courtes histoires de campagnes plutôt que des arguments convaincants à l'appui de la thèse principale de Keegan. En fait, pour un ouvrage qui prétend être une étude du renseignement dans la guerre, il ne s'étend pas beaucoup sur

l'examen du renseignement lui-même; il relate surtout des actes de bravoure accomplis en haute mer ou sur des champs de bataille lointains. Tous les lecteurs trouveront cette approche intéressante. Elle satisfera également les admirateurs de Keegan (ou, bien sûr, de Tom Clancy, qui recommande l'ouvrage sur le rabat) mais il se peut que les autres soient déçus du traitement auquel il soumet le renseignement. Si c'est le cas, de telles réactions confirmeront une constante bien établie de l'œuvre de Keegan : un respect universel pour ses écrits et son étude de l'aspect humain de la guerre mais des opinions contradictoires de la part des universitaires quant aux conclusions de ses analyses. Pour ses admirateurs, il ne s'agit que d'une manifestation de dépit de la part de gens dont les ouvrages ne sont jamais publiés en dehors de l'édition spécialisée.

Intelligence in War est par conséquent du Keegan classique. Ses admirateurs ne seront pas déçus et ses critiques pas convaincus. Les généraux de salon et les profanes ne s'ennuieront pas. Je leur recommande vivement l'ouvrage. Les autres peuvent préparer leurs réfutations qui ont peu de chances d'être largement diffusées.

Commandant Paul Johnston,
Forces armées canadiennes
Winnipeg, Manitoba, Canada



Points de vue

Je pense qu'une édition française est une brillante innovation car elle nous permet de communiquer avec nos amis, surtout nos amis africains dont le français est la langue d'expression.

Général Dunlap Charles J., Jr., USAF
Langley AFB, Virginia

Mes félicitations. Vous accueillez un tout nouveau lectorat à la prestigieuse Revue de la Force aérienne et spatiale (*Air & Space Power Journal*).

Général Fullhart Randal, USAF
Maxwell AFB, Alabama

Je suis heureux de voir la publication en langue française de la revue ASPJ ! Mes félicitations et merci pour tout le travail que cela a demandé pour faire paraître cette revue en si peu de temps. Cette revue se distinguera par le rôle qu'elle jouera à cimenter nos relations avec les pays d'expression française et le reste du monde.

Général Bobby J. Wilkes, USAF
McGuire AFB, New Jersey

J'ai lu avec plaisir le premier 'en ligne' de ASPJ-Français. Je trouve excellente une initiative qui ne peut que rapprocher l'Armée de l'Air américaine de ses consoeurs francophones et améliorer le dialogue avec les pays de langue française. Les articles sont intéressants dans le contexte mondial actuel et écrits dans un français sobre et clair. La revue a de la classe avec une page de couverture attrayante et belle, comme du reste l'ensemble des revues ASPJ. Mes félicitations à l'éditeur.

Mme Martine de Blauw
Bruges, Belgium

Ce premier numéro de l'édition française présente un grand intérêt pour les Européens concernés par ces problèmes. Le ton est donné dans l'éditorial et les différents articles le confirment. L'ensemble présente des réflexions et ouvre des perspectives nouvelles et intéressantes sur la nature des conflits présents et à venir et sur les moyens de les traiter. On est frappé à la fois par l'analyse géopolitique mais aussi par le pragmatisme et les aspects concrets et opérationnels qui découlent de cette analyse. Je dirai « des réflexions pour une action ».

Par ailleurs, lire ce numéro de ASPJ, c'est oublier les idées reçues et à la mode qu'une presse dans l'ensemble uniforme et conformiste véhicule en Europe où la pensée unique est omniprésente sur ces sujets.

M. Benoît Drion
Marnes la Coquette, France

Vous souhaitez nous faire part de vos remarques, vos appréciations sur les articles que nous choisissons, sur un détail significatif, nous proposer une idée d'article, ou obtenir des renseignements, n'hésitez pas à envoyer un message à l'éditeur :

ASPJ French
401 Chennault Circle
Maxwell AFB, Alabama 36112
U.S.A.
Télécopieur : 1 (334) 953-6739
Courriel : aspjfrench@maxwell.af.mil

Pour être informé sur les nouvelles parutions de Air & Space Power Journal, inscription gratuite sur la liste de diffusion sur simple demande à :

<http://www.af.mil/subscribe>



Collaborateurs



Le colonel John D. Jogerst (USAFA; MS, Université de l'Arkansas) est l'adjoint du général inspecteur de l'Air Force Special Operations Command (Commandement des opérations spéciales de l'Armée de l'air). Il a été le Président des Opérations Spéciales à l'Université de l'Air, à la faculté du Air War College, Maxwell AFB, Alabama. Il a également servi comme directeur du personnel, au Quartier Général du Commandement des Opérations Spéciales Américaine, MacDill AFB, Floride ; comme commandant du 19^{ème} escadron des Opérations Spéciales, Hurlburt Field, Floride ; et comme navigateur sur C/MC-130. Ancien contributeur au *Air and Space Power Journal*, le colonel Jogerst est diplômé des programmes internes de la Squadron Officer School, de l'Air Command and Staff College, et du Air War College.



David B. Lazarus (BCom, University of Western Australia; MA [SS], Australian National University) est étudiant au Centre des études de la stratégie et de la défense, Australian National University, Canberra. Basé au centre Warfare Studies, Institution de recherche conceptuelle, le centre principal de l'Armée de terre, il est spécialiste du terrorisme, du Moyen Orient, de la politique de défense australienne et des sujets stratégiques concernant le nord-est asiatique.



Le colonel Robyn Read (re), USAF (BS, Université du Texas A&M; MS, Université de Gonzaga) est un analyste à CADRE's Airpower Research Institute (Institut de la recherche aérienne au Collège de l'aérospace, de la doctrine, de la recherche et de l'éducation), à la Base aérienne de Maxwell en Alabama. Ces sujets de recherche sont : Les coalitions, les activités des « petites guerres » et le modèle des opérations basées sur les effets. Durant une carrière de trente années dans l'Armée de l'air, il a servi comme contrôleur aérien, pilote de ravitailleur en vol, ingénieur testeur de munitions, recherche pilot, officier d'état-major et commandant d'escadron. Il a aussi travaillé pendant deux ans sur des issues d'assistance en sécurité durant son tour à Bogota. Colombie dans US Military Group. Il a enseigné la stratégie, la doctrine et la puissance aérienne à l'École de guerre de l'Armée de l'air. Le colonel Read est diplômé de la Squadron Officer School, de Armed Forces Staff College et de Air war college.



Lieutenant colonel William B. Danskine (BS, Oregon State University; MPA, University of Oklahoma; MMOAS, Air Command and Staff College; MAAS, School of Advanced Airpower Studies) est instructeur en guerre électronique, au 338^{ème} escadron d'entraînement au combat, 55^{ème} Wing, Offutt AFB, Nebraska. Ses affectations antérieures (toutes au Quartier Général de Commande Européen [EUCOM], Stuttgart-Vaihingen, Allemagne) comprennent Chef de la Branche Renseignement, Surveillance et Reconnaissance (ISR), J-2; responsable de la planification et responsable des collectes ISR, Groupe de planification de la campagne antiterroriste EUCOM, J-3; et Chef des opérations ISR aéroportées, J-2. Il est également officier de carrière en guerre électronique et directeur de mission sur appareil RC-135V/W Rivet Joint pour la 55^{ème} Wing à Offutt AFB. Le colonel Danskine est un maître en navigation avec plus de 4,000 heures de vol, dont les opérations Southern Watch, Decisive Endeavor, Provide Promise, Deny Flight, et Allied Force.



Dr. Mark Clodfelter (USFA; MA, University du Nebraska; PhD, University de la Caroline du Nord, Chapel Hill) est professeur d'histoire militaire à National War College, Fort Lesley J. McNair, Washington, D.C. Il a servi en tant que contrôleur de l'armement à la Force aérienne en Caroline du Sud et en Corée. Il est également professeur à la United States Air Force Academy et School of Advanced Airpower Studies, Maxwell AFB, Alabama; et commandant d'un groupe ROTC à l'université de la Caroline du Nord, Chapel Hill. Il est diplômé de la Squadron Officer School et Air Command and Staff College. Le Dr. Clodfelter est l'auteur de *The Limits of Air Power: The American Bombing of North Vietnam* (Les limites de la Force aérienne: Le bombardement américain du Nord Vietnam), (Free Press, 1989).



Le général de corps d'armée aérienne William Thomas « Tom » Hobbins (BS, University of Colorado ; MBA, Troy State University) est chef d'état-major adjoint chargé de l'intégration du combat au quartier général de la Force aérienne, Washington, DC. Il est responsable de la formulation et de l'exécution de la politique et de la stratégie d'intégration des moyens de commandement, contrôle, communications, computers, renseignement, surveillance et reconnaissance visant à permettre un emploi efficace des puissances aérienne et spatiale. Le général Hobbins remplit également les fonctions de conseiller de quatre agences fonctionnelles de la Force aérienne : le centre de commandement, contrôle, renseignement, surveillance et reconnaissance; l'agence de communications; l'agence de gestion des fréquences et l'agence de modélisation et de simulation. Le général Hobbins a commandé deux escadres de chasseurs tactiques, un groupe aérien mixte, la 12^{ème} force aérienne, ainsi que l'élément aérien du commandement stratégique des Etats-Unis et du US Southern Command. Il a servi comme directeur des plans et des opérations pour les forces américaines au Japon, directeur des plans et de la politique pour le commandement atlantique des Etats-Unis et directeur des opérations pour les forces aériennes américaines en Europe. En tant que pilote, le général a à son actif plus de 4275 heures de vol sur F-15C, F-15E, A-10, AT-28, et T-38. Le général Hobbins est diplômé de la Squadron Officer School, du Armed Forces Staff College et du Air War College.